



# LA MAISON DU PONT NOTRE-DAME

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. THÉODORE BARRIÈRE ET HENRY DE KOCK

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 22 SEPTEMBRE 1860.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PASCAL DE LA GARDE, fils du premier mari de la comtesse.....	} MM. LACRESSONNIÈRE.	VALENTIN, domestique.....	MM. BOURCE.
HANOUMAN, bohémien.....		CASTELLANO.	MATHIAS, garde forestier.....
ROLAND, ami d'Urbain.....	FRÉD. FEBVRE.	UN ÉMOUCHET.....	JULES.
PICOLET, clerc de procureur.....	FAILLE.	PREMIER BUCHERON.....	DUCHEMIN.
LE CHEVALIER DE FORQUEROLLES....	LAUTE.	DEUXIÈME BUCHERON.....	GUILLOT.
LE COMTE DE FORQUEROLLES, son frère.	L. JEROY.	UN DOMESTIQUE.....	BERNAY.
URBAIN, peintre.....	MACHANETTE.	LA COMTESSE DE FORQUEROLLES, femme du comte.....	M <sup>mes</sup> BLANCHARD.
TIRETTA, aubergiste.....	DORNAY.	FLAVIE DE PRESLES, créole.....	DÉLAISTRE.
CHATEAULIN, secrétaire général du lieutenant de police.....	COURTEZ.	EDMÉE DE CROIXMARE.....	DÉFODON.
TULLÉ (LE VICOMTE DE).....	MARTIN.	COLETTE, maîtresse de Picolet, bouquetière.	MILLA.
GERVAIS, domestique.....	DESORMES.	SUZANNE, femme de chambre.....	CELLINI.
LE PROCUREUR.....	LAVERGNE.	MADELEINE, servante de Rigobert.....	GILBERT.
RIGOBERT, chef des émouchets.....		UNE FEMME DE BUCHERON.....	CLARA.
		BUCHERONS, FEMMES, ENFANTS, DOMESTIQUES, INVITÉS, ÉMOUCHETS.	

La scène se passe, à Paris, en 1787.

— Tous droits réservés —

## ACTE PREMIER.

LA SALLE DES PORTRAITS.

Une grande salle, dont les fenêtres et les rideaux sont fermés : porte au fond; portes latérales; portraits de famille appendus aux murs.

### SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever du rideau la scène est dans l'obscurité. On entend au dehors sonner minuit.)

SUZANNE, GERVAIS, VALENTIN, puis JOSEPH, DOMESTIQUES.

(Suzanne entre la première; Gervais la suit, portant deux candélabres allumés. Valentin vient ensuite.)

SUZANNE, à Gervais.

Gervais, posez l'un de ces candélabres sur la cheminée, et

l'autre sur cette table, là-bas. (A Valentin.) Vous, Valentin, tirez ces rideaux et ouvrez la fenêtre toute grande. (A Joseph qui entre, portant du bois.) Ah! Joseph... faites du feu, un bon feu, bien vite! Il vous tombe un froid glacial sur les épaules, dans cette pièce.

JOSEPH.

Oui, mademoiselle!

VALENTIN, bas, à Gervais.

Dis donc, mademoiselle Suzanne trouve qu'il fait froid, et elle m'ordonne d'ouvrir la fenêtre... En voilà une idée!

GERVAIS, bas.

Imbécile, il faut bien renouveler l'air, depuis dix ans qu'on n'est entré dans cette salle...

VALENTIN.

Ah! Et pourquoi est-on entré dans cette salle, il y dix ans?

**GÉRAVAIS.**  
 Parce que la mère de M. le comte était morte !  
**VALENTIN.**  
 Ah !... (A part.) Je ne comprends pas. Après ça, ça vient peut-être de ce que je ne suis au service que depuis huit jours dans cette maison ; je ne suis pas encore au courant des usages. (Regardant autour de lui.) Ben... Ça manque de gaieté ici... Ces grands portraits dont les yeux semblent vous suivre partout !... (A Suzanne, qui s'est approchée, tout en rangeant et époussetant.) Pardon, mademoiselle Suzanne, vous, la sœur de lait de notre demoiselle, vous devez connaître toute la famille ?... Qu'est-ce donc que tous ces gens-là, s'il vous plaît ?... (Il lui montre les portraits.)

**SUZANNE.**  
 Les aïeux de notre maître, M. le comte de Forquerolles.  
**VALENTIN.**  
 Et qu'est-ce qu'ils font là ?  
**SUZANNE.**  
 Ils attendent l'avant-dernier de la famille. (Avec un soupir.) Et, par malheur, ils ne l'attendront pas longtemps, sans doute...  
**GÉRAVAIS.**

M. le comte est bien bas, n'est-ce pas, mademoiselle Suzanne ?

**SUZANNE.**  
 Les médecins disent qu'il ne passera pas la nuit.

**GÉRAVAIS.**  
 Oh ! notre pauvre maître !  
**COLETTE,** entrant par la droite.  
 Suzanne, allez voir tout de suite si M. Urbain Kirgener, que M. le comte a demandé, est arrivé, et, s'il est arrivé, amenez-le dans ce salon.

**SUZANNE.**  
 Il suffit, mademoiselle Colette. (Elle sort par le fond.)

**VALENTIN,** à part.  
 Le peintre de M. le comte qu'on fait venir à minuit !... Oh ! je voudrais bien savoir... (Haut, à Colette.) Mademoiselle Colette !

Monsieur Valentin ?

**VALENTIN.**  
 Qu'est-ce qui va donc se passer cette nuit à l'hôtel ?

**COLETTE.**  
 Si on vous le demande, monsieur Valentin, vous répondez comme je vous réponde moi-même : que cela ne vous regarde pas.

**VALENTIN.**  
 Excusez, mademoiselle, je croyais...

**COLETTE.**  
 Que j'étais aussi bavarde que vous êtes curieux ?... Vous vous êtes trompé, vous le voyez. (Bas, à Gervais.) Gervais, M. le comte s'est informé plusieurs fois de M. le chevalier... N'est-il pas rentré ?

**GÉRAVAIS.**  
 Non, mademoiselle.

**COLETTE.**  
 Il faudra le faire chercher ; car, au jour, il ne serait peut-être plus temps, pour M. le chevalier, d'embrasser son frère.

**GÉRAVAIS.**  
 Je vais courir moi-même à sa recherche.

**COLETTE.**  
 Vous savez où ?

**GÉRAVAIS.**  
 Oui, mademoiselle. Dans les maisons de jeu, où M. le chevalier passe toutes ses nuits : chez Deschamps, au faubourg Saint-Germain, au café de la Régence.

**COLETTE.**  
 Ou au club du Palais-Royal.

**GÉRAVAIS.**  
 Je sais... C'est égal, c'est triste tout de même que, lorsqu'un frère se meurt... Avec ça que je parierais que M. le chevalier va rentrer cette nuit, ivre comme toujours ! Ah ! voyez-vous, mademoiselle Colette, il aurait mieux valu, pour tout le monde, je crois, que ce fût le cadet qui s'en allât à la place de l'aîné.

**COLETTE.**  
 Gervais, prenez garde ! (Regardant autour d'elle.) Allons, tout est en ordre, maintenant. (Aux domestiques.) Vous pouvez vous retirer... Surtout, Gervais, n'oubliez pas...

**GÉRAVAIS.**  
 Soyez tranquille, mademoiselle. (Gervais, Valentin et Joseph sortent par le fond.)

**COLETTE, seule.**  
 Et moi, je vais voir si madame la comtesse n'a pas besoin de mes services... (Coup de sonnette à gauche.) Ah ! justement, elle appelle !... Mon Dieu ! si, tandis que je suis là... (Apercevant Urbain et Roland, au fond, accompagnés de Suzanne.) M. Urbain Kirgener !

Ah ! je préviendrai, en même temps, mademoiselle Edmée, de l'arrivée du jeune peintre. (Ils sort vivement par la gauche.)

**SUZANNE,** précédant les deux hommes.  
 Entrez, messieurs ! Monsieur Urbain, j'ai ordre de vous prier d'attendre dans ce salon.

**URBAIN.**  
 Merci, Suzanne !... (A Roland, au dehors.) Eh bien, Roland, viens-tu ? (Suzanne sort par le fond.)

SCÈNE II.

ROLAND, URBAIN.

**ROLAND,** secouant son manteau.  
 Voilà !... Sambleu ! quel temps ! (Ferme la fenêtre.) Dieu me damne ! la neige a troué mon manteau et pénétré dans mes veines.

**URBAIN.**  
 Aussi, pourquoi as-tu tenu à m'accompagner, au lieu de dormir chaudement dans ton lit ?

**ROLAND.**  
 D'abord, mon cher Urbain, parce qu'en songeant que tu devais avoir froid, je n'eusse jamais pu parvenir à me réchauffer, et, ensuite, parce que l'inquiétude m'eût empêché de dormir.

L'inquiétude ?

**URBAIN.**  
**ROLAND.**  
 Sans doute ; car, sans parler de messieurs les émouchelets, ces hardis voleurs qui désolent, depuis quelque temps, Paris et ses environs, il y a à craindre, aujourd'hui, tant de mauvaises rencontres !

Des mauvaises rencontres ? Que veux-tu dire ?

**URBAIN.**  
**ROLAND.**  
 Je veux dire, pardieu ! qu'il ne manque pas d'honnêtes spadassins, sans emploi pendant le jour, qui travaillent pendant la nuit pour le compte de qui les paye.

**URBAIN.**  
 Et qui donc ferait cette dépense à mon intention ? Je n'ai pas d'ennemis.

**ROLAND.**  
 D'abord, on a toujours des ennemis quand on a du talent.

Oh ! Roland !

**ROLAND.**  
 Mais, ce qui m'effraye pour toi, ce ne sont pas tes rivaux en peinture, c'est ton rival en amour.

**URBAIN.**  
 Mon rival ? Tu es fou, mon ami !

**ROLAND.**  
 Oh ! que non pas ! Il y a, vois-tu bien, de par le monde, un homme qui te déteste cordalement, parce qu'il a su deviner que le cœur de mademoiselle de Croixmare, qu'il aime avec passion, était bien près de battre, s'il ne battait déjà, pour le jeune homme qui l'avait comme tout enfant chez sa mère, pour le peintre qui l'avait faite artiste... Plus d'une fois, il est entré quand le professeur, s'oublant dans une douce extase, laissait inactifs, entre ses doigts, le crayon ou le pinceau, et peut-être a-t-il lu : « Je l'aime ! » dans les grands yeux de la jolie élève.

**URBAIN.**  
 Oh ! c'est impossible, car ces deux mots-là n'y furent jamais écrits, va.

**ROLAND.**  
 Laisse donc. En amour, tu épelles encore ; mais M. le chevalier de Forquerolles lit couramment, lui, et il ne s'y sera pas trompé.

**URBAIN.**  
 Eh bien, lors même que nous serions rivaux, pourrais-tu donc croire le frère du comte de Forquerolles capable ?...

**ROLAND.**  
 Je crois le frère du comte de Forquerolles capable de tout.

**URBAIN.**  
 Tais-toi, Roland ; si l'on entendait ces paroles.

**ROLAND.**  
 Eh bien, on irait peut-être les lui répéter, et j'en serais ravi. Cela ne procurerait l'occasion de lui offrir un de ces bons coups d'épée que je donne si bien !

**URBAIN.**  
 Mais qui a donc pu te donner...

**ROLAND.**  
 Une si bonne opinion du chevalier de Forquerolles ? Mon Dieu ! lui-même. Ah ! c'est que ça n'est pas d'ouer que je le connais... Nous nous sommes rencontrés souvent dans la vie, au temps où j'avais un nom, car j'ai en un nom, moi. Cela t'étonne ? Tu n'as vu dans l'homme que tu as accueilli comme

un frère qu'une sorte de bohémien, de lazzarone qui, incapable de cultiver son champ, avait toujours glané dans le champ des autres... Tu t'es trompé, mon ami; je le te répète, j'ai eu un nom et un grand nom même. Je l'ai dépouillé le jour où un nouveau maître a enlevé mon écusson de pierre de l'hôtel de mes ancêtres, et je suis resté Roland tout court, ou, si tu le préfères, Roland le furieux; oui, furieux d'avoir jeté ma fortune à des drôles et à des drôlesses qui me trichaient en amour comme au jeu. Mais alors, je ne réfléchissais pas, et je me dépêchais de gaspiller royalement et patrimoine et jeunesse; de sorte que, plus d'une fois, je m'étais assis à côté du chevalier dans quelque noble salon, ou heurté contre lui au détour de quelque ruelle. Une fois même, nous avons joué, s'il m'en souvient bien, un cheval sur un coup de carte, et une fille sur un coup d'épée. Eh! eh! ce jour-là, la chance fut pour lui; il gagna le cheval. Cependant, je ne considérais alors le chevalier que comme un cadet de famille qui mangeait en herbe son droit d'aînesse à venir, et je choquais volontiers mon verre contre son verre; mais, un jour... j'appris à le connaître. Et si je dis aujourd'hui que, pour assouvir ses passions ou ses désirs, le chevalier de Forquerolles ne reculerait pas devant un crime, c'est que je l'ai vu ne pas reculer devant une lâcheté!

Une lâcheté!..

URBAIN.

ROLAND.

Comme M. de Richelieu jadis, le chevalier de Forquerolles voulait posséder à tout prix une petite bourgeoise sage et jolie; mais le mari était jaloux; il veillait jour et nuit sur son trésor! En face de tant de vertu d'une part, de tant de vigilance de l'autre, que fit le chevalier? Pour la belle, un enlèvement; pour le mari, une lettre de cachet, et tout fut dit.

URBAIN.

Oh! c'est infâme!

ROLAND.

Oui, bien infâme, car, à l'heure qu'il est, le malheureux mari gémit encore dans les cachots de la Bastille!

URBAIN.

Et la femme?

ROLAND.

La femme, elle est moins à plaindre... Elle est morte!

URBAIN.

Morte!

ROLAND.

Je t'ai dit qu'elle était sage; plutôt que de céder à un homme qu'elle n'aimait pas... elle se tua.

URBAIN.

Mais qui t'apprit tous ces détails?

ROLAND.

Qui? Une pauvre fille... la sœur de la petite bourgeoise en question... Une enfant de dix-sept ans à peine que le malheur des siens avait laissée toute seule en ce monde! (Essuyant une larme.) Chère Denise!

URBAIN.

Ah! je comprends, Roland... Cette jeune fille?..

ROLAND.

Alla bientôt rejoindre sa sœur dans la tombe, mon Dieu, oui, malgré les soins sans nombre dont ma tendresse se plaisait à l'entourer! Ah! l'on rencontre ainsi, vois-tu, Urbain, parmi les femmes, de ces natures d'élite que rien ne saurait guérir d'une blessure... rien! pas même le dévouement d'un amant. Enfin, Denise avait été mon plus grand amour en ce monde; Denise morte, il me sembla que tout était brisé autour de moi. J'étais ruiné depuis longtemps, un beau soir, me trouvant ainsi, subitement, dans la solitude et la misère, j'eus envie, à mon tour, de demander à la mort et le repos... et l'oubli. Ce fut alors que, par un hasard que je bénis aujourd'hui, je te rencontrai, Urbain. De ce moment, je me rattachai à l'existence. Il me fallait aimer quelqu'un pour me loger, pour me nourrir, et (souriant.) je t'accordai généreusement la préférence. Je ne t'ai jamais demandé ma note, je ne sais pas ce que je te dois, et je ne veux pas encore le savoir. Mais le jour où tu auras besoin de mon sang, de ma vie, nous compturons, Urbain.

URBAIN.

Mon ami!.. mon bon Roland!..

ROLAND.

Cher Urbain!.. Tiens... allons, maintenant, plus de larmes, des sourires, et rien que des sourires; car voici l'ange des Forquerolles qui vole par ici.

URBAIN, joyeux.

Edmée!

SCÈNE III.

LES MÊMES, EDMÉE DE CROIXMARE.

EDMÉE.

Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre si longtemps; mais M. le comte s'est trouvé si mal tout à coup, qu'un moment j'ai cru qu'il allait s'éteindre entre mes bras.

URBAIN.

Il serait possible!

EDMÉE.

Oh! j'ai eu bien peur! Mais les forces lui sont un peu revenues, et le médecin espère qu'elles se soutiendront assez longtemps encore pour permettre à M. le comte d'exécuter le projet qu'il a formé, et qui ne peut s'accomplir sans vous, monsieur.

URBAIN.

Comment cela, mademoiselle?

EDMÉE.

Monsieur Urbain, parmi les aïeux de M. le comte de Forquerolles, il n'en est pas un seul qui ait expiré dans son lit: les uns sont morts sur un champ de bataille; les autres sur le pont d'un navire, un jour de combat. M. le comte qui, dans sa carrière de soldat, n'a pas rencontré leur trépas glorieux, veut du moins mourir debout en face des aïeux morts debout avant lui. Il veut mourir ici, au milieu de sa famille et de toute sa maison. Il veut de plus, et c'est pour cela que nous avons été, à cette heure, troubler votre repos, que son portrait, commencé par vous, et que la maladie a interrompu pour un temps, la mort ne vienne pas à jamais l'interrompre; il désire donc que ce portrait, que cette place attend, soit terminé cette nuit, craignant, avec raison, qu'il ne puisse l'être demain. Ce désir suprême du comte, pouvez-vous l'exaucer, monsieur?

URBAIN.

Je suis son serviteur, mademoiselle, et je suis votre esclave.

EDMÉE.

Merci! (Deux domestiques ont apporté le portrait, et l'ont disposé sur un chevet. Edmée, regardant le portrait.) C'est tout ce qu'il nous restera bientôt, hélas! de cet homme si généreux, si bon pour tous et aussi pour moi.

URBAIN.

Pour vous?

EDMÉE.

Oui, car je n'avais pas l'honneur d'être de sa famille, et cependant il a permis à madame la comtesse de me faire, à moi, pauvre orpheline, une place à son foyer. Et si Dieu nous l'enlève, je le pleurerai comme un père, et j'aimerai ceux qui le pleureront avec moi.

ROLAND, à part.

Bien pensé; d'autant mieux que de deux douleurs comme les vôtres, chers enfants, le ciel peut faire un jour une félicité. Je crois que je suis de trop ici. Il faut que le bohème emmène le gentilhomme, (Il remonte un peu et semble chercher un moyen pour sortir.)

URBAIN.

Où vas-tu, Roland?

ROLAND, qui a trotté.

Ah!.. (Haut.) Mon Dieu, mon cher ami, tu le sais, depuis hier, j'étais souffrant, et, depuis hier, je suis à jeun... Or, comme il me semble, ce soir, qu'en même temps que mon malaise s'est en allé, mon appétit est revenu, je t'avouerai que j'aurais bien envie de profiter de la liberté que l'on m'a laissée souvent ici... pour prier le majordome de...

EDMÉE, à un domestique qui est encore occupé à préparer le chevalot

Vite, Valentin, conduisez monsieur.

ROLAND.

Merci, mademoiselle.

EDMÉE.

Que ne le disiez-vous tout de suite?

ROLAND.

Jusqu'à tout à l'heure ça allait encore; mais, ma foi, maintenant... Oh! je suis très-faible!.. Urbain, je vais t'attendre. (Bas.) Quelques minutes seul avec elle... et tu me les dois... c'est déjà un à-compte... (Haut.) A tout à l'heure. (A part, haut.) Oh! très-faible! très-faible!.. Soutenez-moi, Valentin. (Il sort avec lui.)

SCÈNE IV.

URBAIN, EDMÉE.

EDMÉE.

Quelle triste nuit, monsieur Urbain!.. Si vous voyiez ma pauvre tante; sa douleur est si grande, que je tremble qu'elle

n'ait pas la force d'y résister. Depuis plusieurs nuits, elle n'a pas quitté le chevet du comte.

URBAIN.

Mais vous-même, mademoiselle Edmée, vous ne l'avez pas quitté non plus ?

EDMÉE.

Oh ! mais je suis jeune, moi, je suis forte... et puis je peux pleurer, et cela me fait du bien ; mais elle... ses larmes l'étouffent... le comte l'a bien compris. (Regardant le portrait.) Il est beau, ce portrait !.. Vous serez un grand peintre, monsieur Urbain.

URBAIN.

J'aurais pu avoir du talent un jour, je le crois, si j'avais été soutenu dans ma route par une de ces saintes affections qui inspirent aux artistes d'ardentes pensées de gloire ; mais je suis seul au monde...

EDMÉE.

Et vos amis ?

URBAIN.

Des amis ne remplacent pas une famille... L'amitié ne remplace pas l'amour.

EDMÉE.

Et l'amour tient-il lieu de famille ?..

URBAIN.

Il console de n'en point avoir, jusqu'au jour où il vous en donne une.

EDMÉE, un peu troublée.

Monsieur Urbain, avez-vous jamais entendu dire que madame de Forquerolles eût un fils de son premier mariage ?

URBAIN.

Non, mademoiselle, jamais.

EDMÉE.

Ni moi non plus. Depuis cinq ans que ma pauvre mère est morte, et que je suis ici, jamais le nom de fils n'avait été prononcé devant moi, et, c'est étrange... il m'a semblé entendre M. de Forquerolles... Oh ! je me serai trompée... j'aurai mal entendu...

URBAIN.

Expliquez-vous !

EDMÉE.

C'était la nuit dernière ; j'avais cédé un moment à la fatigue, et je m'étais assoupie... En rouvrant les yeux à demi, j'aperçus madame la comtesse auprès du lit de son mari... « Vous souffrez bien, pauvre femme, disait-il... Ces larmes, que vous retenez encore, elles couleront quand je ne serai plus là... C'est une autre main que la mienne qui pourra les essuyer... » Puis, baissant la voix, il ajouta, du moins, voilà ce que je crus entendre... il ajouta : Cette main sera celle de votre fils... Oh ! si je ne m'étais pas trompée !.. quel bonheur !... Ma tante, ma chère protectrice aurait encore quelqu'un à aimer...

URBAIN.

Mais... et vous, mademoiselle ?

EDMÉE.

Oh ! elle ne peut m'aimer comme son enfant... L'amitié ne remplace pas l'amour. (Regardant au dehors par la fenêtre fermée.) La neige tombe encore... Oh ! n'est-ce pas, monsieur Urbain, que cette nuit est de celles dont on se souvient toujours ?

URBAIN.

Oui, et, de ces nuits-là, on garde éternellement vivantes les impressions de chaque heure, de chaque minute ; pour moi, je ne sais pourquoi, mais il me semble que ma vie ne doit vraiment dater que de l'heure où nous sommes...

EDMÉE.

Eh bien, ... eh bien, moi aussi, monsieur Urbain.

URBAIN, avec joie.

Vraiment !.. Oh ! tenez, mademoiselle Edmée... à cette heure dont je vous parle, à cette heure si proche peut-être de celle qui sonnera l'agonie d'un homme que nous aimons tous deux, je sais qu'il est de ces mots que l'on ne doit pas prononcer... de ces projets d'avenir qu'il y aurait de l'impunité à former... mais je crois qu'à cause même de la solennité de cette heure, on peut faire un serment que l'on est sûr de tenir. Mademoiselle Edmée, je jure de ne jamais avoir d'autre femme que vous...

EDMÉE.

Monsieur Urbain, je jure de n'être jamais à un autre.

URBAIN, avec joie.

Oh ! Edmée !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, COLETTE, entrant vivement par la gauche.

COLETTE.

Mademoiselle, M. le comte vous demande... Votre servante, monsieur Urbain !.. (A Edmée.) On dirait que M. le comte va bien mieux...

EDMÉE.

Vraiment ?.. Mon Dieu !.. si on pouvait le sauver...

URBAIN.

Espérons.

EDMÉE, avec un sourire.

Oui, espérons !.. (Elle s'éloigne par la gauche.)

URBAIN, suffoquant de joie.

Oh ! mais c'est un rêve !.. Chose bizarre et triste que la vie !.. Cette pauvre femme, disait Edmée, ce sont les larmes qui l'étouffent... Et moi, c'est le bonheur qui me brise !.. Oh ! j'ai besoin de voir Roland... de lui parler !.. Adieu, Colette, adieu ! (Il sort vivement par le fond.)

COLETTE.

Eh bien, il s'en va !.. Le voilà-t-il qui court !.. Ah ! le gentil jeune homme !.. Il doit bien savoir dire à une femme qu'il l'aime, celui-là ! Ce n'est pas comme M. Picolet, le clerc du procureur. Depuis le temps, cependant, il aurait bien dû deviner... et je crois bien même qu'il a deviné... car ses yeux me disent toujours un tas de choses ; mais, quant à sa bouche... Bernique !.. M. le comte, quand il se portait bien, s'amusait comme ça à me faire conter mes petits secrets ; et il disait, en riant, qu'il voulait me marier, et que, pour dot, comme il connaissait mon ambition, il me donnerait même une boutique de bouquetière !.. Il était si bon !.. Oh ! il ne peut pas mourir !.. Non ! le bon Dieu doit y regarder à deux fois avant d'ôter les braves gens de ce monde ! (Apercevant Picolet qui entre timidement.) Tiens, monsieur Picolet !..

## SCÈNE VI.

COLETTE, PICOLET.

PICOLET.

Mademoiselle Colette, je suis votre respectueux serviteur.

COLETTE, faisant la révérence.

Je suis votre servante, monsieur Picolet.

PICOLET, à part.

Ah Dieu ! elle est encore plus jolie qu'hier.

COLETTE, à part.

Là ! qu'est-ce que je disais ? Voilà déjà ses yeux qui me disent des douceurs.

PICOLET, à part.

Avoir une petite femme comme ça dans un greffe ; oh !..

COLETTE, à part.

Maintenant, ils me demandent en mariage...

PICOLET.

Mademoiselle Colette...

COLETTE, à part.

Ah ! voyons la bouche.

PICOLET, très-grave.

Je précède maître Mathieu, mon patron, et j'apporte copie du testament que M. le comte a dicté l'autre jour. Les pièces sont en ordre, et convenablement collationnées ; il n'y a plus qu'à signer, et M. le comte pourra mourir ensuite quand il voudra.

COLETTE.

Et j'espère maintenant, moi, que M. le comte ne mourra pas, et que l'on n'aura pas besoin de votre griffonnage.

PICOLET.

Que le ciel vous entende, mademoiselle Colette ! Mais c'est égal, j'ai tout de même bien fait de venir.

COLETTE, qui espère toujours qu'il va parler.

Ah !

PICOLET.

Oui. Voyez-vous... mademoiselle Colette... je suis parti devant, moi, pour avoir l'occasion de...

COLETTE.

De ?..

PICOLET, qui avale toujours les phrases qu'il allait dire, et qui en dit d'autres.  
De faire un petit tour de promenade !

COLETTE, désappointée.

En effet... Justement il fait beau temps... un temps adorable !

PICOLET.

Adorable !.. Oh ! pas tant que...

COLETTE. <sup>4</sup>  
Que ?...

PICOLET.  
Que l'été dernier.

COLETTE, à part.  
Voilà la bouche.

PICOLET, à part.  
Est-ce drôle, ça, que je ne peux jamais venir à bout de...  
Voilà une occasion, pourtant!...

COLETTE.  
À quoi pensez-vous ?

PICOLET.  
À quoi?... à quoi je pense?...

COLETTE.  
Eh bien, oui ?

PICOLET.  
Ah ! si j'osais vous confier...

COLETTE.  
Pourquoi pas ?

PICOLET, vivement.  
Je pense... je pense que... (Changeant de ton tout à coup.) Que vous, qui avez envie... d'une boutique de bouquetière, mademoiselle Colette, il y en a justement une à vendre sur le pont Notre-Dame... C'est affiché dans le greffe de mon patron.

COLETTE.  
Ah ! c'est gentil à vous d'avoir pensé... Mais, je n'ai pas d'argent, monsieur Picolet.

PICOLET, avec feu.  
Ni moi non plus, mademoiselle Colette...

COLETTE.  
Eh bien ?...

PICOLET.  
Eh bien, est-ce que si nous mettions tout ça ensemble, ça ne pourrait pas finir un jour par faire la somme ?

COLETTE.  
Quoi ?... Comment ?... Qu'entendez-vous par là, monsieur Picolet ?

PICOLET, se troublant.  
Fentends... je n'entends rien... C'est une façon de parler.

COLETTE.  
Ah !

PICOLET, à part.  
Ça ne veut pas sortir.

COLETTE.  
Comme ça, monsieur Picolet, voilà tout ce qui vous occupe à mes côtés ?

PICOLET.  
Oh ! non !...

COLETTE.  
Comment ?

PICOLET.  
Paris s'embellit tous les jours.

COLETTE.  
Oui, oui, oui.

PICOLET, avec amour.  
On va mettre des lanternes à la porte des commissaires, au Châtelet.

COLETTE, à part.  
Ses yeux qui s'allument pour me dire ça.

PICOLET, à part.  
Si je pouvais, tout en lui parlant de choses indifférentes, lui faire comprendre... J'oserais mieux comme ça... Ah ! (A Colette.) Dites donc, mademoiselle Colette, on va ouvrir la rue du Contrat... social... (Avec intention.) La rue... du Contrat!... Aimerez-vous à demeurer dans cette rue-là ?

COLETTE, micasudant.  
Peut-être bien...

PICOLET, à part.  
Je crois qu'elle me comprend... (Continuant.) Il y en a encore une autre qu'on va ouvrir aussi... Elle s'appelle la rue du Colombier... Le colombier... un doux nom, n'est-ce pas, mam'selle ?

COLETTE.  
Oui!...

PICOLET.  
Aimeriez-vous aussi demeurer dans cette rue-là ?...

COLETTE.  
Oui, après avoir demeuré quelque temps dans l'autre.

PICOLET, à part, joyeux.  
Mais elle m'a compris.

COLETTE, à part.  
A la bonne heure, donc !

PICOLET, à part.  
Ah ! maintenant, le plus fort est fait.

COLETTE, à part.  
Et puis ?

PICOLET, de même.  
Comment lui dire le reste ?

COLETTE.  
Il n'y a plus rien d'important... dans Paris ?

PICOLET.  
Oh ! si fait!... oh ! si fait!... On va démolir les maisons du pont au Change.

COLETTE, à part.  
Je n'y suis plus !

PICOLET, à part.  
Ça n'est pas bon, ça. (Haut.) Ah ! on vient de créer, rue Sainte-Appoline, un bureau de nourrices, et...

COLETTE, piquée.  
Eh bien, qu'est-ce que ça me fait ?

PICOLET, à part.  
Hein ? J'ai dit une bêtise. (Cherchant à se retrapper.) Excusez, mademoiselle Colette... Je voulais dire... vous concevez?... Après, bien entendu, le contrat et... le colombier...

COLETTE.  
Monsieur Picolet, vous êtes un imbécile!...

PICOLET.  
Mam'selle Colette...

COLETTE.  
On vient... Bonjour ! (Elle lui tourne le dos. — Des domestiques paraissent et disposent un fauteuil.)

PICOLET, à part.  
Eh bien, me voilà gentil, moi!... J'aurais mieux fait de ne pas venir... Ah ! maudit testament!... (Il froisse les papiers.)

SCÈNE VII.

COLETTE, PICOLET, LE COMTE, LA COMTESSE et EDMÉE.

(Le comte est en costume d'apparat.)

COLETTE, apercevant le comte de Forquerolles.  
Monsieur le comte!... (Le comte paraît entre Edmée et la comtesse.)

LA COMTESSE.  
Appuyez-vous sur moi, monsieur le comte.

EDMÉE, de l'autre côté.  
Sur nous !

LE COMTE.  
Merci!... Oh ! je suis fort, tenez!... (Il les presse sur son couv. — A Colette.) Ah ! c'est toi, Colette ? Dis-moi, mon enfant, M. le chevalier n'est pas encore rentré ?

COLETTE.  
Pas encore, monsieur le comte.

LE COMTE.  
Ah ! les passions de M. le chevalier sont donc des maîtresses bien exigeantes, qu'elles ne peuvent lui accorder une heure pour venir voir mourir son frère ? (Apercevant Picolet, qui s'est approché.) Qui est là ?

COLETTE.  
Monsieur le comte, c'est le premier clerc de votre procureur ; il vous apporte...

LE COMTE.  
Je sais... Donnez!...

PICOLET.  
Mon maître n'est pas encore venu ; mais, quand M. le comte l'ordonnera...

LE COMTE.  
C'est bien ! Allez, mon ami, on vous fera prévenir en même temps que notre peintre et toute notre maison.

PICOLET s'incline, puis court à Colette qui va sortir par la droite ; à demi-voix :  
Mam'selle Colette ?

COLETTE.  
Bonjour, M. Picolet. (Elle sort.)

PICOLET, en sortant.  
Je me suis trop pressé... Ce sera le diable, maintenant, pour la ramener au colombier ! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, EDMÉE.

LE COMTE, à Edmée qui va sortir.  
Où allez-vous, mon enfant ?

EDMÉE.  
Monsieur le comte...

LE COMTE.  
Restez, Edmée. N'êtes-vous pas ma fille dévouée?... Dé-

VOUÉE... (Montrant la comtesse) comme elle. Ce que j'ai à dire à madame la comtesse, je désire que vous l'entendiez. (Edmée se rapproche.) Venez là, mes aimées! plus près, plus près! Ah! c'est que ma voix commence à s'éteindre, et, il m'en faudra tout à l'heure pour ce qu'il me restera à dire, alors que je vous aurai parlé. (Après un temps.) Madame la comtesse, pardonnez-moi, d'abord, si je brusque un sujet aussi grave que celui dont j'ai à vous entretenir; mais... je le sens là... la mort s'impatientie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, ne parlez pas ainsi!

EDMÉE.

Tout à l'heure, monsieur le comte, vous-même n'aviez-vous pas de l'espoir?

LE COMTE, les enlaçant toutes deux de ses bras.

Eh bien, oui, j'en avais, mais je vous l'ai donnée, pauvres femmes! et, maintenant, je n'en ai plus! (Edmée couvre sa main de larmes.) Edmée, ne pleurez pas sur moi!... sur moi, qui vais mourir... irréprochable, ainsi que j'ai vécu!... Pleurez plutôt sur ceux qui restent... (A part.) O mon frère!... Dire qu'il ne viendra pas... (Aux deux femmes.) Écoutez-moi!... (A la comtesse.) Madame, il y a dix ans aujourd'hui, qu'aux pieds des autels, je serrais, bien heureux, votre main dans la mienne... Mais, vous, vous payiez bien cher un grand nom et une immense fortune, car j'avais exigé un douloureux sacrifice; je vous avais demandé de vous séparer de votre fils!

EDMÉE, à part.

Je ne m'étais pas trompé!

LE COMTE.

Et il était parti, parti pour les Antilles, pour une terre où l'attendait tout ce qui est le bonheur en cette vie après les baisers d'une mère!.. Ce sacrifice, vous avez dû me trouver bien cruel de vous l'imposer, n'est-ce pas?... Aussi, au moment de vous quitter pour jamais, je veux vous donner l'explication de ma conduite... cette explication, que je vous remercie de n'avoir jamais exigée. Madame, en 1760, j'étais jeune encore, et, bien souvent, je vous avais rencontrée à la cour; je vous avais aimée, et j'avais confié le secret de mon cœur à un ami. Cependant, deux ans après, cet ami était votre époux; dix ans encore, et vous étiez veuve!.. Voici maintenant ce que j'ai à vous apprendre : M. de La Garde, votre époux, n'avait pas été seulement coupable de trahison envers moi; M. de La Garde avait encore quitté, pour vous, une pauvre fille qu'il avait séduite, et qui mourut en donnant le jour à un fils, à cette heure, presque de l'âge du vôtre!

LA COMTESSE, vivement.

Et ce fils... qu'est-il donc devenu?

LE COMTE.

On me l'a volé, madame.

LA COMTESSE.

A vous?..

LE COMTE.

Oui, à moi, qui l'avais recueilli pour tromper la douleur qui me déchirait à votre souvenir. On me l'a volé, deux ans après votre mariage, alors que ses petites mains commencent à essuyer mes larmes!.. Un jour, un homme l'avait emmené, avait quitté la France avec lui. Je n'ai jamais pu retrouver leurs traces, et pardonnez à un mourant d'accuser un mort, mais j'ai eu la preuve que c'était M. de La Garde qui avait fait disparaître le bâtard, dans la crainte qu'il ne nuisit un jour à l'enfant légitime.

LA COMTESSE.

Oh!

LE COMTE.

Dieu a-t-il voulu punir M. de La Garde en l'arrachant à son tour aux embrassements de ce fils, à dix ans, sa gloire et son orgueil? Je ne sais, mais lorsque, cinq ans après, je vis la possibilité d'une union qui viendrait enfin me consoler de mes souffrances de quinze années, je décidai que ce fils ne s'assierait à mon foyer qu'aux côtés de son frère; mais, hélas! toutes mes recherches ont été vaines, et ce fils, je vais mourir sans l'avoir retrouvé. Que l'autre, plus heureux, vienne donc s'asseoir tout seul à ce foyer que j'abandonne, et occuper près de vous la place que je vais laisser vide!

LA COMTESSE, baisant les mains du vieillard.

Oh! monsieur le comte!..

LE COMTE.

Vous, à mes genoux?... C'est moi qui devrais être aux vôtres; car ce droit de haute justice, je ne devais peut-être pas l'exercer... Dieu me jugera!.. Maintenant, ce qu'il me reste à dire, je veux le dire devant tous... Edmée, faites entrer tout le monde. (Edmée va au fond, ouvre la porte de la salle voisine, dans laquelle on voit des domestiques, puis disparaît un instant, et revient avec tout le monde.) Plus qu'un mot, madame: vous avez entendu ma

confession: si vous daignez m'absoudre, tâchez aussi que votre fils, que M. Pascal de La Garde me pardonne!

LA COMTESSE.

Mon fils vous bénira comme je vous bénis!

LE COMTE, la pressant sur son cœur.

Oh! merci! merci!

## SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, EDMÉE, URBAIN, LE PROCUREUR et DEUX CLERCS ou GREFFIERS, COLETTE, SUZANNE, TOUS LES GENS DU COMTE, puis LE CHEVALIER.

(Tous se rangent au fond dans l'ombre.)

LE COMTE, à part, après avoir regardé tous ceux qui sont entrés.

Lui seul n'est pas là!.. (Haut.) Approchez, monsieur Kirgener, je veux vous remercier tout de suite d'avoir consenti à vous prêter aux caprices d'un... malade... Veuillez vous mettre à l'œuvre à l'instant... à l'instant... Vous entendez?... (Urbain s'incline.)

LA COMTESSE.

Mais... monsieur le comte!..

LE COMTE, essayant de sourire.

Oh! je suis fort, vous dis-je... (Apercevant le chevalier qui entre.) Ah! c'est lui!.. (Le comte s'est dressé tout d'un coup, et se soutient au fauteuil. Le chevalier a les cheveux et les habits en désordre; ses traits sont fiévreux et fatigués; son regard et sa démarche trahissent l'ivresse. Il a regardé ce qui l'entoure d'un œil atone; puis, apercevant son frère, il a fait un mouvement comme pour lutter contre les vapeurs qui envahissent son cerveau.)

LE CHEVALIER, s'avançant vers le comte.

Excusez-moi, monsieur le comte, mais une malheureuse affaire à laquelle j'ai été mêlé hier soir...

LE COMTE, à demi-voix.

Une affaire... d'honneur?

LE CHEVALIER.

Sans doute!.. Deux de mes amis...

LE COMTE, toujours bas.

En tout cas, l'affaire s'est arrangée, et le verre en main, je le vois.

LE CHEVALIER.

Monsieur le comte!..

LE COMTE, bas.

Vous êtes ivre, monsieur!..

LE CHEVALIER.

Mais encore une fois... (Il a fait un mouvement et a trebuché.)

LE COMTE, lui prenant le bras.

Tenez-vous donc, monsieur; je ne chancelle pas, moi qui vais mourir!

LE CHEVALIER.

Mon frère!.. (Il s'essuie les yeux.)

LE COMTE, bas.

Des larmes?... Vous voyez bien que vous êtes ivre!

LE CHEVALIER.

Monsieur le comte!..

LE COMTE.

Me pleurer... moi!.. pourquoi?... Vous n'avez pas pleuré notre mère!

LE CHEVALIER.

Vous osez dire?..

LE COMTE.

Silence, monsieur... on nous regarde!.. Silence!.. et écoutez... (Se tournant vers le fond.) Écoutez tous!.. (Montrant le papier que tient le procureur.) Ceci est mon testament.

LE CHEVALIER, vivement et à demi-voix.

Un testament?

LE COMTE.

Lisez, monsieur.

LE PROCUREUR, lisant.

« Moi, comte de Forquerolles, je procède en ce jour, 25 février 1787, à mes dispositions dernières. »

LE COMTE, qui a passé la main sur son front.

Abrégeons, monsieur, abrégeons, c'est nécessaire... Et vous, monsieur Kirgener, hâtez-vous!

LA COMTESSE.

Monsieur le comte! (Elle s'élance près de lui avec Edmée.)

LE COMTE.

Ce n'est rien... (Haut.) Vous tous qui êtes ici, qu'il vous suffise de savoir que je ne vous ai point oubliés; et vous, monsieur, (Au procureur.) lisez seulement le dernier paragraphe. (Il le lui désigne du doigt.)

LE PROCUREUR, lisant.

« Je donne et lègue mes titres, biens, meubles et immeubles, à M. Pascal de La Garde, que j'adopte. »

LA COMTESSE.

Mon fils!.. Ah! monsieur le comte!..

LE CHEVALIER, bondissant.

Mon frère... vous n'avez pas écrit cela, j'espère?

LE COMTE.

Pardonnez-moi, monsieur, et le roi l'a signé... Voyez plutôt!

LE CHEVALIER, avec rage.

Oh!..

LE COMTE.

Tranquillisez-vous, d'ailleurs; vous aurez encore une fortune assez considérable pour pouvoir continuer à votre aise votre existence de débauches!

LE CHEVALIER.

Une nouvelle annuïté!.. Non, non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être... c'est impossible! Comment! ces biens, ces titres dont votre droit d'aïnesse m'avait dépourvu de votre vivant, un autre m'en dépouillerait après votre mort?

LE COMTE.

Où, monsieur.

LE CHEVALIER, dans le plus grand désordre.

Et pourquoi? Je veux le savoir...

LE COMTE.

Pourquoi?...

LA COMTESSE, voulant le retenir.

Mon ami!..

LE COMTE.

Laissez! (Se levant.) Pourquoi? Tenez, monsieur, voici tous nos atouts qui nous regardent... demandez-leur pourquoi je vous déshérite?... demandez-le surtout à celui que le maréchal de Saxe a salué mourant sur le champ de bataille de Lützen; car celui-là, qui se nommait Raoul Panlet de Flex, seigneur de Croy, comte de Forquerolles, c'était notre père.

LE CHEVALIER.

Eh! monsieur, ce n'est pas à eux que je m'adresserai, à eux qui ne me répondraient pas!.. Mais à vous qui pouvez me répondre encore.

LE COMTE.

Eh bien, soit; je vous répondrai. Chevalier, quand je combattais à côté du comte de Forquerolles, j'avais vingt ans; vous, vous aviez quelques mois, et vous étiez dans les bras de notre mère qui vous berçait en priant pour nous. Depuis ce jour, moi, j'ai toujours marché dans la voie glorieuse tracée par le sang paternel, et mon sang, à son tour, a coulé bien souvent sur les champs de bataille. Interrogez les murs de Mâestricht et les soldats du régiment d'Auvergne. Mais vous, Monsieur, qu'avez-vous fait à partir de l'heure où sonnaient vos vingt ans? Je vais vous le dire: Vous avez courbé, avec les courtisans, le front et le genou devant des favorites, chaussant, au petit lever, la pantoufle à des Dubarry, et dénouant la banale ceinture des Guimard à leurs petites veilles. Vous avez été de tous les scandales, de toutes les orgies, et de toutes les hontes d'un temps de hontes, de scandales et d'orgies. Le titre de comte de Forquerolles, vous vous êtes montré indigne de le porter; le roi permit qu'un autre le porte pour vous; il ne veut pas que ce nom, que vous avez déjà sali, vous puisiez le salir encore.

LE CHEVALIER, criant, mais d'une voix sourde.

Ah! c'en est trop... et vous avez là, mon frère, une étrange agonie.

LE COMTE, qui est tombé à la renverse dans son fauteuil.

L'agonie!.. Oui, la voilà qui commence... ce dernier effort m'a brisé!..

LA COMTESSE, s'élançant.

Monsieur!

EDMÉE.

Ah! (Mouvement au fond. Colette et Suzanne se sont rapprochées.)

LE COMTE.

Raoul, mon frère, nous ne pouvons pourtant pas nous séparer ainsi... Ah! comme tu nous regardes! Est-ce que tu vas les haïr?... Mais ce n'est pas leur volonté, c'est la mort qui te fait moins riche... Oh! jure-moi que tu ne les haïras pas!

LE CHEVALIER, qui a composé son visa e.

Je le jure!

LE COMTE, hésitant.

Et lui, Pascal.

LE CHEVALIER.

Il peut compter sur mon amitié, mon frère!

LE COMTE.

Oh! comme il a dit cela! (Le délire le prend.) Berthe!.. Edmée... où êtes-vous?

LA COMTESSE.

Mon ami!..

EDMÉE.

Mon père!..

LE COMTE, dont le délire augmente peu à peu, à Edmée.

Où... ton père... tu étais ma fille... mais tu seras la sienne aussi... (Il les enlace toutes deux.) Veux-tu, Edmée, qu'elle soit ta mère?... Veux-tu être la femme de son fils?

EDMÉE, à part.

Ah!

URBAIN, qui s'est levé.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER, à part.

Elle, sa femme!..

LE COMTE.

Tu seras sa femme, n'est-ce pas?... Promets-le-moi... jure... (Le chevalier se penche avec anxiété vers le comte, qui s'en aperçoit et veut parler; il le désigne avec effroi à la comtesse, mais sa voix s'éteint; il meurt.)

LA COMTESSE ET EDMÉE.

Mort!.. (Elles tombent à genoux.)

TOUS.

Mort!.. (Ils s'agenouillent et prient.)

URBAIN, à part.

Et morte aussi mon espérance!

LE CHEVALIER, à part.

Oh! tout n'est pas dit encore, Pascal de Lagarde... B y a loin des Antilles en France, et la mer est profonde.

## ACTE DEUXIÈME.

L'AUBERGE DES SAULES.

Intérieur d'auberge rustique: de face, au fond, à droite, un escalier de bois conduisant à une chambre; au fond, de face également, à gauche, une porte, et, près de cette porte, une fenêtre, toutes deux donnant sur un chemin qui coté les bords de la Marne. À gauche, premier plan, une grande cheminée de campagne, porte près de cette cheminée ouvrant sur une grange; à droite, premier plan, une porte donnant sur un jardin; au-dessus de cette porte, un buffet; sous l'appentis de l'escalier, une horloge; tables, escabeaux, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

TIRETTA, seul, descendant l'escalier, haut.

« J'ai besoin de toi, fais donc en sorte de te trouver seul demain. » (Parle.) Demain, c'est aujourd'hui, cette lettre du chevalier de Forquerolles est datée d'hier. (Lisant.) « Absolument seul dans ton auberge, il y va de ta fortune. » (Part.) De quoi s'agit-il?... Oh! n'importe! quoi que ce soit, j'accepterai... ses propositions valdront toujours mieux que celles de mon ami Rigobert, le logeur de la maison du pont Notre-Dame, le maître-pâtissier du café des *Barreaux-Rouges*, et aussi le chef des *Emouchets*! Ces brigands qui ont établi leur quartier général dans le bois de Vincennes. (Regardant à l'horloge.) Cinq heures encore à attendre!.. Mais, j'y songe, quoique ce ne soit pas aujourd'hui le jour où les marinières, mes pratiques ordinaires, me rendent visite... si je fermaïis les volets aux fenêtres, et si je poussais les verrous aux portes!.. c'est une idée, cela! On croirait la maison déserte, abandonnée... et, de cette façon... Allons, vite!.. (Il se dirige vers la porte du fond, et il aperçoit Picolet. À part.) Hein? qu'est-ce que c'est que celui-là?

## SCÈNE II.

TIRETTA, PICOLET.

PICOLET, saluant.

Monsieur, est-ce au maître de cette maison que j'ai l'avantage de parler?

TIRETTA.

Oui, après?

PICOLET, s'avançant d'un pas.

Monsieur, je suis clerc de procureur... clerc de procureur à Paris, d'où j'arrive.

TIRETTA.

Eh bien, retournez-y.

PICOLET.

Parlon, monsieur, c'est que je suis venu jusqu'ici en me promenant, *pedibus et jambis*, par le bois de Vincennes; or, la promenade m'a aiguïsé l'appétit, et comme je me demandais, en côtoyant les rives fleuries de la Marne, où je pourrais bien trouver à satisfaire mon estomac, j'ai justement aperçu votre maison, cachée comme un nid de bergeronnettes au milieu des saules... et voilà, monsieur, pourquoi je suis ici.

**TIRETTA.**  
C'est-à-dire que vous voulez?...  
**PICOLET.**  
Précisément, je désirerais dîner beaucoup... et longtemps.  
(En parlant ainsi, Picolet s'est peu à peu approché d'une table, et a pris une chaise.)

**TIRETTA, arrêtant Picolet.**  
Il est inutile que vous vous asseyez, on ne dîne pas ici aujourd'hui.

**PICOLET, surpris.**  
Comment, on ne dîne pas ici aujourd'hui? et pourquoi donc cela?

**TIRETTA.**  
Parce qu'il ne me plait pas.

**PICOLET.**  
Oh! permettez, monsieur; ceci est une assez mauvaise raison!... Que diable! quand on a une enseigne aussi engageante que la vôtre, on ne refuse pas une tranche de jambon à un pauvre jeune homme qui tombe d'inanition! Serait-ce que vous êtes à court de provisions? Hein? j'ai deviné, n'est-ce pas?... Qu'à cela ne tienne, monsieur, je ne suis pas difficile. Si vous n'avez pas de jambon, donnez-moi des œufs... si vous n'avez pas d'œufs, donnez-moi une salade... si vous n'avez pas de salade, donnez-moi du fromage; mais, donnez-moi quelque chose, monsieur; pour l'amour de Dieu, donnez-moi quelque chose! (Pendant ces derniers mots de Picolet, Tiretta a été près de l'escalier prendre un balai dont il a démanché le manche.)

**TIRETTA, brandissant son bâton.**  
Si vous vouliez bien vous accommoder...

**PICOLET, qui n'a pas vu l'action de Tiretta.**  
Tout ce qu'il vous plaira, vous dis-je.

**TIRETTA.**  
D'une volée de bois vert?..

**PICOLET, effrayé.**  
Hein!

**TIRETTA, le menaçant.**  
Vous allez être servi.

**PICOLET, criant.**  
Eh! là! pas de bêtises!.. Une volée de... Baissez donc votre bâton, s'il vous plait!

**TIRETTA, rallant.**  
Il ne vous faut plus rien?

**PICOLET.**  
Non, merci, j'ai dîné... (A part. — Fausse sortie, revenant.) Dites donc, combien vous dois-je?

**TIRETTA, furieux.**  
Partirez-vous, à la fin? (Il marche sur Picolet le bâton levé.)

**PICOLET, effrayé se sauvant.**  
Au secours! à l'aide!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, URBAIN, ROLAND.

(Urbain et Roland paraissent subitement au fond, sur le seuil de la porte.)

**ROLAND.**  
Eh! sambleu! qu'est-ce donc? on se bat ici?

**PICOLET, haut.**  
C'est-à-dire que monsieur allait me battre.

**ROLAND.**  
Et pourquoi monsieur allait-il vous battre? s'il vous plait?

**PICOLET.**  
Parce que je lui demandais à dîner.

**ROLAND, riant.**  
Ah! ah! ah! Allons! c'est une plaisanterie! (S'approchant de Tiretta en lui frappant sur l'épaule.) N'est-ce pas l'ami?

**TIRETTA, à Roland.**  
Je n'ai pas de compte à vous rendre.

**PICOLET, derrière Roland.**  
Vous entendez, monsieur; voilà comme cet ours mal léché reçoit les gens! (Tiretta fait un geste de colère vers Picolet, qui se réfugie derrière la table.)

**TIRETTA.**  
Eh bien, oui, j'ai refusé de servir monsieur, et, comme il s'obstinait à rester...

**ROLAND.**  
Vous vous êtes mis en devoir de l'éconduire à votre manière? C'est du dernier galant! Alors, nous qui sommes entrés chez vous dans la même intention que monsieur...

**TIRETTA, brusquement.**  
Il n'y a rien à manger ici.

**PICOLET, qui a ouvert le buffet, en tirant un plat.**  
Rien! Et qu'est-ce donc que ce magnifique jambonneau, mon maître?

**ROLAND, riant.**  
Ah! ah! ah!  
**TIRETTA, avec fureur, jetant son bâton.**  
Tonnerre!

**ROLAND.**  
Ah! je comprends: monsieur attendait des dames!

**TIRETTA, à part.**  
Enfin, quand je m'emporterais... ils sont trois... D'ailleurs, il y a loin encore d'ici à ce que le chevalier n'arrive. (Haut.) Allons, messieurs, puisque la volonté d'un homme, dans sa propre maison, n'est pas assez puissante pour vous empêcher de vous asseoir à sa table, restez donc!

**ROLAND.**  
Merci, monsieur!

**PICOLET.**  
Bien gracieux!

**TIRETTA.**  
Mais si vous vous entêtez à dîner de force dans mon auberge, vous trouverez bon, du moins, que je vous laisse vous y servir vous-même. (Il sort précipitamment aux rires de Roland et Picolet.)

**ROLAND.**  
Quelle drôle d'auberge

**PICOLET.**  
Quel drôle d'aubergiste!

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins TIRETTA.

**ROLAND.**  
Bravo! Mais, du reste, cet animal-là est charmant! Non-seulement il nous livre la place, mais encore il nous débarrasse de sa présence.

**PICOLET, qui met le couvert.**  
Regardez-moi ça... du jambonneau!.. du saucisson!.. du fromage! Et le gredin voulait nous imposer le jeûne!.. en plein pays de cocagne!.. Il n'y a plus que le vin qui manque. (Regardant le buffet.) Une bouteille... et entamée, encore... ça ne serait pas suffisant pour trois?

**ROLAND.**  
Ça ne serait pas suffisant pour un.

**PICOLET, levant les yeux.**  
Où est la cave?... où perche la cave?

**ROLAND.**  
Comment, monsieur, vous cherchez la cave au grenier?

**PICOLET.**  
Dame! on ne sait pas... Ces paysans sont si arriérés!

**ROLAND, qui a pris un anneau au plancher et soulevé une trappe.**  
Mais, la cave, la voici.

**PICOLET, qui a trouvé un panier à bouteilles sous l'escalier.**  
Bravo! Et voici de quoi la dévaliser. (Allumant un flambeau.) Ne vous dérangez pas, de grâce, monsieur, puisque j'ai commencé le service, je le continuerai. (En parlant ainsi, Picolet, le panier d'une main, le flambeau de l'autre, est descendu dans la cave. Roland ferme la trappe.) Oh! non, monsieur, pas tout à fait. (Roland la maintient entr'ouverte avec le balai.)

**ROLAND.**  
Est-ce bien comme cela?

**PICOLET.**  
Oui, monsieur.

### SCÈNE V.

URBAIN, ROLAND, puis PICOLET.

**ROLAND, riant.**  
Il est drôle, ce jeune croquant, avec sa mine de furet doublée de renard; n'est-ce pas, Urbain?

**URBAIN, se réveillant.**  
Hein?... Que dis-tu, mon ami?

**ROLAND.**  
Ah! ah! tu t'envolais, comme d'habitude, vers le pays des rêves, et je t'ai tiré brusquement par les ailes; je suis un maladroit. Pardon!

**URBAIN.**  
C'est à moi de m'excuser, mon cher Roland, moi qui ai si mal reconnu tes efforts pour m'égayer pendant toute cette promenade, que tu ne m'avais proposée que dans l'espoir de me distraire.

**ROLAND.**  
Oh! oh! il ne faut pas non plus faire le sacrifice plus grand qu'il n'est: j'éprouvais bien aussi quelque peu l'envie de sa-  
lier moi-même cette jeune et fraîche nature qui s'éveille, ce



renouveau du printemps qui vient d'éclorer; car, c'est une chose étrange et qui te surprendra peut-être, toi qui n'en es plus, cependant, aux étouffements avec ton fantasque ami, que tu sais bien capable de tout, même parfois d'être poète; mais les premiers rayons du soleil de mai ont le pouvoir de dissiper subitement les nuages de mon cœur, en même temps que les brumes des derniers jours d'hiver: alors il y a comme des éclairs de gaieté dans cette tristesse, née, un jour, du dernier soupir de ma dernière maîtresse. Ainsi, quand sa tombe est couverte de neige, ma douleur est bien plus vive, mes regrets sont bien plus amers!... Je crois voir, dans ce second linceul qui la couvre, comme un second alime entre elle et moi; mais ce linceul, quand le printemps l'a déchiré, quand les gazons sortent de terre, il me semble que la morte sort de terre avec eux... Elle est tout près de moi, je la revois, je la retrouve!... Le soleil me rend son sourire, les fleurs me rendent ses baisers, et la rosée me rend ses larmes! Bref, je m'imagine alors que je ne l'ai pas tout à fait perdue... (Changement de ton.) Parlofme-moi, cher ami, ces quelques notes d'un cantique qu'il faut que je chante tous les ans une fois, quand fleurit l'aubépine...

**ROLAND...** tu pleures!...  
**URBAIN.**

**ROLAND, essuyant ses larmes.**  
Oui... les derniers brouillards; mais c'est fini... bien fini, et je vais être gai jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre... Parlons d'Edmée, parlons de toi!

**URBAIN.**  
Non, Roland. Si tu veux être gai, il ne faut parler ni de moi, ni d'elle.

**ROLAND.**  
Allons donc, blasphémateur! Comment, ta maîtresse est vivante, elle t'aime, et tu doutes que l'univers t'appartienne?

**URBAIN.**  
Mais tu oublies donc cet homme qu'on attend... ce Pascal de La Garde qui arrive?

**ROLAND.**  
Je n'oublie rien... ni personne.

**URBAIN.**  
Eh bien, si Edmée, gagnée, persuadée par madame de Forquerolles, allait se croire forcée d'obéir au dernier vœu du comte?

**ROLAND.**  
Eh! le dernier vœu du comte était assurément pour le bonheur d'Edmée, et c'est à toi d'exaucer ce vœu-là... Au surplus, qui nous prouve que M. de La Garde aimera ton Edmée?

**URBAIN.**  
Oh!...

**ROLAND.**  
Certainement... elle est jolie... très-jolie!... mais, toute ravissante qu'elle soit, qui nous dit que M. de La Garde, habitué depuis son enfance à vivre au milieu de négresses, de maîtresses, de femmes de toutes couleurs, enfin, ne trouvera pas mademoiselle de Croixmare fort laide, lui?... Eh! eh! il ne faut désespérer de rien, mon cher ami, et, à la longue, ce monsieur peut très-bien s'être perverti le goût (à bas. Gaieusement.) Victoire! tu as souri!

**URBAIN.**  
Mais, enfin, en admettant que je n'aie rien à redouter du côté de M. Pascal de La Garde, n'ai-je pas un autre rival?...

**ROLAND.**  
Qui donc? Le chevalier de Forquerolles, ce pilier de tripots et de collisces? Oh! celui-là, mon ami, quand il te gênera sérieusement, dis un mot, et je t'apporte ses oreilles. Ce sera mon cadeau de noces.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PICOLET.

**PICOLET, reparaisant par la trappe.**  
Hé! monsieur, ouvrez! J'ai été bien longtemps, n'est-ce pas? Mais, je vais vous dire... il y a là-dedans énormément de lagots, mais très-peu de bouteilles...

**ROLAND, rient.**  
Mais, entrez donc, monsieur Picolet.

**PICOLET.**  
Mille grâce! (Il referme la trappe.)

**ROLAND.**  
Et nous, monsieur Picolet, mille remerciements pour la fatigue que...

**PICOLET.**  
De la fatigue pour porter des bouteilles pleines! Oh! il n'y a de lourdes que les bouteilles vides... (Mettant le panier près de la

table.) Et, à présent, messieurs... quand il vous plaira de prendre place... (Urbain va s'asseoir à table, ainsi que Picolet.)

**ROLAND, les arrêtant d'un geste.**  
Un instant! Il ne sera pas dit que des gens bien élevés se seront assis à la même table, sans avoir satisfait, au préalable, aux plus vulgaires convenances. (A Picolet.) Il est bien convenu, d'abord, n'est-il pas vrai, monsieur, que mon ami et moi, nous avons l'avantage de vous offrir à dîner?... Nous sommes deux, vous êtes seul... donc...

**PICOLET, saluant.**  
Messieurs...

**ROLAND.**  
Maintenant, avant de vous prier de nous dire qui nous traitons, veuillez apprendre qui vous traite. (Montrant Urbain.) Monsieur Urbain Kirgener!

**PICOLET, avec un mouvement de surprise.**

Ah!

Hein?

Rien.

Artiste peintre. (Urbain et Picolet se saluent.)

Stanislas Roland!

Ah!

Plait-il?

Rien.

Profession: ami de M. Urbain Kirgener.

Moi, messieurs, je me nomme tout simplement Picolet, et je suis clerc de procureur... à Paris!

Très-bien! A la santé de monsieur Picolet, le clerc de procureur!

A sa santé!

A la vôtre, messieurs! (Ils trinquent tous trois, s'assoyent et se mettent à manger. — Moment de silence.)

Ah! l'harmonieuse musique que celle des fourchettes et des couteaux!

En effet, et à ce que je puis voir, monsieur Picolet, vous jouez assez bien de ces deux instruments-là?

C'est de naissance, monsieur; je suis né un mardi gras.

Ah! vous êtes dans la basoche, monsieur Picolet? Un noble métier! Et vous avez, sans doute, profité d'un jour de congé?...

Mon Dieu, oui, monsieur. Oh! moi, d'abord, j'adore la nature, la poétique nature... je raffole des fleurs, des arbres verts, des clairs ruisseaux...

Un peu de saucisson?

Beaucoup!

Mais... pardon de l'indiscrétion... Comment se fait-il que, joli garçon comme vous l'êtes...

Ah! monsieur.

Non! vrai... vous n'êtes pas mal pour un clerc de procureur... Comment se fait-il que vous vous promeniez tout seul dans les bois, quand il y a à l'avis tant de petites dents blanches qui adorent les noisettes?... N'auriez-vous donc jamais rencontré sur votre route de nos gentilles fillettes à l'œil mutin, aux cheveux aux vents?

Oh! si fait, monsieur, j'en ai rencontré une, mais pas dans la rue, chez... (Il s'arrête court.)

Hein?

Rien... Figurez-vous, monsieur, qu'il y avait bientôt deux mois que je l'aimais, que je n'avais pas encore osé le lui dire; ses yeux me paralysaient.

Et maintenant ?  
ROLAND, lui versant.

Maintenant, c'est tout le contraire.  
PICOLET, un peu animé.

Ah ! ah ! il paraîtrait que...  
ROLAND.

Il paraît, monsieur, il paraît...  
PICOLET, d'un air fin.

Et comment avez-vous vaincu votre timidité ?  
URBAIN, souriant.

J'ai parlé six heures de suite, sans m'arrêter, tous les jours... pendant six semaines !... Dans ce temps-là, elle riait toujours quand j'arrivais.  
PICOLET.

Et maintenant ?  
URBAIN.

Maintenant, elle pleure quand je m'en vas.  
PICOLET, avec fatuité.

Fat !... Et par quel hasard, monsieur le mauvais sujet, votre victime n'est-elle pas avec vous ?  
ROLAND, riant.

Ah ! je vais vous dire : c'est qu'elle ne peut aller se promener que le dimanche.  
PICOLET, en confidence.

C'est juste... puisqu'elle est dans le commerce.  
ROLAND, lui versant.

Oui, puisque... (s'arrêtant étonné.) Qu'est-ce qui vous a donc dit ça à vous ?  
PICOLET.

C'est vous-même, tout à l'heure.  
ROLAND, retenant son envie de rire.

Moi ?... Il lit dans ma pensée !... Tu lis dans ma pensée !... je vais boire dans ton verre !  
PICOLET, qui se grise peu à peu.

Du reste la profession que votre maîtresse a embrassée là est une profession charnante pour une femme.  
ROLAND.

Ah ! je ne vous l'ai pas dite la profession... Je vous l'ai dite ?... eh bien, voyons ?... Ah ! farceur !...  
PICOLET.

Mais je connais votre belle !  
ROLAND, riant.

Turlututu.  
PICOLET.

Je la vois tous les jours au travers de ses carreaux.  
ROLAND.

Ah ! ça n'est pas vrai, les branches en empêchent.  
PICOLET.

Les branches ! (à part.) Tiens, tiens, est-ce que par hasard, ce serait... Oh ! je le saurai ! (haut.) Monsieur Picolet, est-ce que c'est vous qui avez choisi l'enseigne ?...  
ROLAND.

C'est même moi qui l'ai inventée.  
PICOLET.

Elle n'est pas heureuse.  
ROLAND, avec dédain.

Pas heureuse ? C'est... l'enseigne ?... Eh bien, trouvez-moi donc dans tout Paris une enseigne qui dise mieux la chose mytholo... mythologi... mythologi...  
PICOLET.

C'est le palais de Flore, la boutique de mademoiselle Colette qui jetait toujours sa vertu en travers de mes madrigaux ; mademoiselle Colette, qui m'a immolé sur l'autel de la basoche ! Ah ! la friponne ! ma foi nous allons rire.  
ROLAND, à Urbain, gaiement.

Mon ami, si tu m'en crois, nous retournerons à Paris...  
URBAIN, se levant.

Quelques minutes encore !  
ROLAND.

Que tu es enfant ! (il remonte et va un instant au dehors.)  
URBAIN.

Y suis !... mythologiquement !...  
PICOLET, qui est venu à bout de dire le mot tout entier.

Oui, ça été long, mais vous y êtes ! Eh bien, comment se porte-t-elle mademoiselle Colette ?  
ROLAND.

Colette ?... qui ça Colette ?  
PICOLET, stupéfait.

Eh ! parbleu ! la jolie bouquetière du pont Notre-Dame, votre maîtresse.  
ROLAND.

La... ma... du... (A part.) Comment ? il sait ?... C'est trop fort ! Ah ! je comprends ! Vous ne saviez rien, et vous m'avez  
PICOLET, tout à fait gris.

fait causer... (Roland éclate de rire.) Ah ! ce n'est pas gentil... non, ce n'est pas gentil... parce que... j'avais promis le secret à... parce que je dois l'épouser, quand j'aurai de l'argent, beaucoup d'argent... Il m'en faut et j'en aurai.  
ROLAND.

N'importe comment ?  
PICOLET.

N'importe com... Ah ! non, vous me faites dire des bêtises, vous ! (D'un ton suppliant.) Mais vous ne conferez pas à Colette, n'est-ce pas... car je sais bien que vous la connaissez, vous et M. Urbain... je sais même que vous lui faites la cour... vous... elle me l'a dit... Eh ! eh !... Ah ! nous avons quelquefois bien ri...  
ROLAND.

Ah ! vraiment !  
PICOLET.

Enfin... c'est égal, pas vrai... vous ne lui direz pas...  
ROLAND, très-sérieux.

Mais, pardonnez-moi, monsieur Picolet, il est de mon devoir d'ouvrir les yeux de mademoiselle Colette sur le compte de l'homme qui sait si mal garder les secrets de son honneur.  
PICOLET, très-gros.

Plait-il ?  
ROLAND.

J'ai d'autant plus intérêt à parler, remarquez-le bien, monsieur Picolet... que si mademoiselle Colette cessait de vous aimer, elle en aimerait peut-être un autre ?...  
PICOLET.

Un autre !... Qui ça ?... Toi ? Ah !  
ROLAND.

Donc, dès ce soir elle saura tout !  
PICOLET.

Tout ! ah ! tout ?... Ah ! c'est comme ça !... Vous ne riez pas ?  
ROLAND.

Pas le moins du monde !  
PICOLET.

Eh bien, je sais bien ce que je vais faire, alors ! je vais te griser, tel que tu me vois !  
ROLAND, riant.

Tant que ça ? Pas possible !  
PICOLET.

Oui, je vais vous griser, je vais vous fourrer sous la table, et si vous dites à Colette que je suis un bavard, je lui dirai, moi, que vous êtes un ivrogne... et elle déteste les ivrognes. Buvez.  
ROLAND, riant.

C'est cela, buvons aux attrait de mademoiselle Colette.  
PICOLET.

Oui !  
ROLAND.

A tous ses attrait !  
PICOLET.

A tous ses attrait ! Stanislas, viens t'asseoir.  
ROLAND, pose son pied sur le bord du panier à bouteille, où Picolet est assis.

Laisse-moi tranquille !  
PICOLET.

Eh bien, ôte ton pied, alors !  
ROLAND, levant son verre.

A ses yeux bleus !  
PICOLET, balbutiant.

A ses bleus yeux ! (il boit.)  
ROLAND, versant de nouveau.

Ah ! mademoiselle Colette n'a dédaigné... et elle vous aime !... A ses blonds cheveux !  
PICOLET.

A ses blonds cheveux ! Stanislas, viens t'asseoir ! Non !... Eh bien ! ôte ton pied, alors !...  
ROLAND, versant toujours.

Ah ! tandis que je souffrais en silence, vous vous abrenchiez à la coupe de toutes les voluptés ? A la main de mademoiselle Colette ! à son pied ! à sa jambe !  
PICOLET, tout à fait ivre.

A son main, à sa pied, à sa... Ah ! mais vous allez trop vite, et puis, je ne sais pas, mais... il me semble que... oui... je commence à croire que ce n'est pas vous que... et qu'au contraire, c'est moi qui... Stanislas, je suis malade ! (Avec joie.) Ah ! mais non, non, c'est vous qui y êtes... vous y êtes, car voilà que vous tournez... C'est bien fait !... (Bientôt.) Mon ami Stanislas, vous allez tomber sous la table... Arrêtez-vous !... Ah ! comme il tourne !... Pouf ! il y est ! (Le panier bascule, il tombe assis pa terre et s'endort la tête sur le panier qu'il tient entre ses bras. Roland se pâm de rire. Urbain revient du dehors.)

**URBAIN.**  
Roland, le ciel se couvre... j'ai déjà senti quelques grosses gouttes de pluie, et... (apercevant Picolet.) Ah! fou que tu es! Qu'as-tu fait là?

**ROLAND.**  
J'ai vengé l'orgueil blessé de tous les amoureux de la belle Colette!... Maintenant, je suis à tes ordres.

**URBAIN.**  
Il faut d'abord solder ce que nous devons ici.

**ROLAND.**  
C'est juste... un écu de six livres par tête, n'est-ce pas?

**URBAIN.**  
Oui.

**ROLAND.**  
Eh bien, donnez-en trois... et partons! (Urbain met l'argent sur la table.) Ah! diable, mais... et le clerc du procureur?

**URBAIN.**  
Nous ne pouvons pas l'abandonner là...

**ROLAND.**  
Assurément; car il est évident que si l'ambargiste le retrouve... D'un autre côté, nous ne pouvons pas l'emporter non plus... Ah!... attends donc! (Roland monte rapidement l'escalier, jette un coup d'œil dans la chambre et repart. Redescendant.) Une chambre avec un lit, voilà notre affaire.

**URBAIN.**  
Comment, tu veux?...

**ROLAND.**  
Pourquoi pas?... Je mets M. Picolet là-haut, la clef en dedans; il termine son somme, et, si on l'interrompt, eh bien! il y a une fenêtre à dix pieds du sol, tout au plus. (Prenant Picolet par un bras.) Allons, monsieur Picolet, ouvrez seulement un œil...

**PICOLET, en dormant.**  
Colette, j'ai rien dit... C'est Stanislas qui est un ivrogne...

**ROLAND, le faisant marcher.**  
C'est entendu!

**PICOLET.**  
Et Roland aussi!

**ROLAND, riant.**  
Et Roland aussi...

**PICOLET, sur l'escalier, voulant embrasser Roland.**  
Colette, je l'épouserai! Je l'aime! Je l'aime!... Mais Stanislas et Roland sont deux sacs à vin! Ah! que je suis malade! (Ils sont arrivés en haut; ils entrent dans la chambre, et Roland en ressort presque aussitôt.)

**URBAIN, au fond.**  
Il va faire un orage épouvantable. (Appelant.) Roland, viens-tu, voyons?

**ROLAND.**  
Me voilà! Notre jeune clerc est là-dedans comme chez lui.

**URBAIN.**  
Alors, cette fois, en route!

**ROLAND.**  
En route! (Sur le seuil.) Oh! oh! en effet, l'averse va tomber. Serrons-nous bien, Urbain, nous serons moins mouillés!... Et, au revoir, M. Picolet... l'amoureux de la vertueuse Colette! (Ils s'éloignent. — La scène reste vide un moment, puis, on voit la porte du jardin qui s'ouvre et Tiretta qui paraît.)

SCÈNE VII.

**TIRETTA, seul, regardant autour de lui.**

Plus personne!... J'avais peur de les retrouver encore attablés!... Allumons!... (Il allume une lumière et aperçoit les bouteilles.) Ils ont dévalisé la cave!... (Il aperçoit l'argent sur la table, il le prend avec un air de satisfaction.) Du bout du clos, il m'a semblé apercevoir un homme à cheval se dirigeant de ce côté, par la plaine... (En parlant ainsi, il range vivement les assiettes, les bouteilles. — Six heures sonnent à l'horloge.) Six heures! Il était temps! (Musique. Tiretta prête l'oreille.) Je ne m'étais pas trompé!... (Il court ouvrir au fond, et regarde.) C'est bien le chevalier! (On aperçoit Forquerolles qui arrive par la droite et descend de cheval.)

SCÈNE VIII.

**TIRETTA, FORQUEROLLES.**

(Forquerolles a attaché son cheval au dehors. Il entre dans la salle. Tiretta le salue en lui présentant une chaise.)

**TIRETTA.**  
- Je vous attendais, monsieur le chevalier.

**FORQUEROLLES.**  
C'est bien! Tu es seul?

**TIRETTA.**

Absolument seul.

**FORQUEROLLES.**  
C'est bien. Dis-moi, Tiretta, tu m'es dévoué; aveuglément dévoué comme autrefois?

**TIRETTA.**  
Oui, monsieur le chevalier.

**FORQUEROLLES.**  
Bien. Attends un homme, et je ne veux pas que cet homme sorte d'ici vivant!

**TIRETTA.**  
Il s'agit d'un duel?

**FORQUEROLLES, sévèrement.**  
Et de quoi pensiez-vous donc qu'il s'agit, mons Tiretta? Pendant douze ans que vous avez vécu près de moi, n'avez-vous donc jamais vu assassiner personne? (Tiretta veut répondre.) Allons, assez! Écoute-moi et tu apprendras le motif qui me fait agir... Tu te rappelles que, lorsque je te pris avec moi, il y a dix-huit ans, après t'avoir sauvé de la corde...

**TIRETTA.**  
Monsieur le chevalier...

**FORQUEROLLES.**  
Tu te rappelles, dis-je, qu'à cette époque, j'étais sur le point de quitter Paris, parce que mon frère, le comte de Forquerolles, qui, jusque-là, avait daigné se conduire en frère avec moi, en me laissant puiser sans compter dans sa bourse, s'était tout à coup avisé de me rogner les vivres, sous prétexte qu'il allait se marier. Je n'avais rien à répondre. Je partis donc. Après douze ans de pérégrinations à l'étranger, tu te souviens encore Tiretta, que, fatigué d'une existence difficile, je résolus, en foyant aux pieds mon orgueil, d'aller demander à mon frère de me mettre à même de vivre dorénavant à Paris? Nous revînmes donc tous deux en France. Toi, tu t'installas dans ce pays, selon tes désirs; moi, je rentrai à l'hôtel de Forquerolles, et j'attendis. J'espérais, et j'avais bien lieu d'espérer; car, après dix-huit ans d'union, M. et madame de Forquerolles n'avaient pas d'enfants. La comtesse, déjà veuve quand mon frère l'avait épousée, possédait bien un rejeton de son premier mariage; mais, cet enfant, ce fils, éloigné sans retour de sa mère, exilé aux Antilles par le jaloux amour du comte, n'était pas à redouter pour moi, au cas où mon frère, dont la santé était délicate, viendrait à mourir! Qu'avait à faire M. Pascal de La Garde dans la succession de M. le comte de Forquerolles? Rien, assurément... Je me trompais, Tiretta.

**TIRETTA.**  
Comment?

**FORQUEROLLES.**  
Le comte est mort, et c'est Pascal de La Garde qui hérite de ses biens et de ses titres, et c'est encore à Pascal de La Garde qu'est promise la femme que j'ai juré de posséder, comprends-tu?

**TIRETTA.**  
Oui, oui, achevez!

**FORQUEROLLES.**  
Chut!... (Prétextant l'oreille.) N'entends-tu rien?

**TIRETTA.**  
Si fait, on marche sur le chemin qui longe la rivière.

**FORQUEROLLES.**  
Ah! (Courant à la porte.) Est-ce-vous, monsieur de La Garde?

**UNE VOIX, au dehors.**  
C'est moi!

**TIRETTA, avec terreur.**  
Lui, ici?

**FORQUEROLLES.**  
Oui, lui, ici. Allons, du calme!... Tu me demandais le dénouement de cette histoire?... Avant quelques minutes, je te le donnerai... terrible!

SCÈNE IX.

**LES MÊMES, PASCAL DE LA GARDE, puis PICOLET.**

(Pascal est en costume de voyage simple, mais élégant. Il a un grand manteau, qu'il jette sur un siège en entrant, puis, il salue Forquerolles.)

**FORQUEROLLES, saluant.**  
Un mauvais temps, n'est-ce pas, monsieur de La Garde?... Mais vous n'êtes pas venu à pied?

**PASCAL.**  
Non, monsieur; ainsi que le portaient mes indications, j'avais pris une voiture pour me conduire au village de Saint-Maur-des-Fossés... mais, une fois entré dans ce village, le diacre a refusé d'aller plus loin.

FORQUEROLLES.

Et c'est à grand-peine, sans doute, qu'à travers cette pluie battante, vous êtes parvenu à trouver cette auberge?... Mais, entrez donc, monsieur, entrez donc!... Tiretta, du bois au feu! (Tiretta a fermé la porte, il allume un second flambeau.) En arrivant à Paris, où êtes-vous descendu, monsieur de La Garde?

PASCAL.

A l'hôtel du *Cheval-Blanc*, porte Saint-Honoré... Mais seriez-vous assez bon pour me dire, monsieur... si c'est au chevalier de Forquerolles...

FORQUEROLLES.

Qué vous parlez en ce moment?... Non, monsieur, non; M. de Forquerolles a été retenu bien malgré lui à Paris, par une affaire impérieuse... mais il ne peut tarder; et, jusque-là, il m'a chargé, moi, son intime... son *alter ego*... de vous faire patienter en vous entretenant de l'important secret qu'il a à vous communiquer.

PASCAL.

Ce secret, vous le connaissez donc? Oh! parlez, monsieur-parlez vite!.. Mon impatience est bien légitime! Et puis je vous êtes le confident de M. de Forquerolles, apprenez-moi la cause de ce mystérieux rendez-vous, qu'à mon grand étonnement, il a jugé à propos de m'indiquer.

FORQUEROLLES.

A votre grand étonnement?

PASCAL.

Oh! monsieur, je n'adresse assurément aucun reproche, à ce sujet, à M. de Forquerolles; ce qu'il a fait, il devait le faire, sans doute. D'ailleurs, les lettres affectueuses que j'ai reçues de lui, depuis trois mois, n'ont pu que me disposer à me soumettre aux vœux, aux ordres même d'un homme de qui je devais devenir, en quelque sorte, avant peu, le plus proche parent. Mais si, après un long et périlleux voyage, arrivé enfin en France, à Paris... à quelques pas de ma mère, de ma mère que je n'ai pas vue depuis dix années, j'ai eu la force, pour obéir à M. le chevalier, à un ami, je le crois, de me rendre ici aussitôt, au lieu de courir vers cette chère maison qui m'attend, vous conviendrez, monsieur, que j'ai bien le droit d'exiger le prix de mon sacrifice... (Forquerolles s'incline. La pluie reprend en ce moment avec plus de violence. Tiretta est à la droite de la salle, suivant la scène des yeux. On voit la porte d'en haut s'ouvrir, et Picolet sortir doucement sa tête.)

FORQUEROLLES.

Votre curiosité est bien naturelle, monsieur de La Garde... et, au nom de M. de Forquerolles, je suis prêt à la satisfaire...

PICOLET, avançant la tête.

Ah çà! où suis-je, moi? Hein! l'aubergiste!.. deux hommes!.. Peste!.. (Il referme la porte.)

FORQUEROLLES.

Cependant... me permettriez-vous quelques questions préliminaires?

PASCAL.

Très-volentiers, monsieur.

FORQUEROLLES.

Dites-moi, monsieur de La Garde, on vous aimait là-bas, et vous aimiez?

PASCAL.

Oui, monsieur, j'aimais, et de toutes les forces de mon âme, une belle et noble jeune fille, mademoiselle Flavie de Presles!

FORQUEROLLES.

Et... ç'a été alors pour vous, et pour elle, une heure de profond désespoir que l'heure de la séparation?

PASCAL.

De profond désespoir, il est vrai, monsieur...

FORQUEROLLES.

Car en vous disant mutuellement adieu, n'est-ce pas, monsieur de La Garde, vous vous disiez aussi, je pense, elle et vous, que cet adieu devait être éternel!

PASCAL, vivement.

Éternel!.. Non, non, monsieur! Mademoiselle Flavie de Presles, quoique sans fortune, est de bonne famille. Mon oncle, M. de Bouillé, gouverneur de la Martinique, ne craignait pas de recevoir chez lui mademoiselle de Presles... et il me l'a promis, lorsqu'il en sera temps, il ne craindra pas davantage d'appuyer près de ma mère la demande que je compte bien lui soumettre : celle d'appeler en France, à ses côtés, la femme de mon choix!

LE CHEVALIER, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!

PASCAL, Interdit.

Qu'est-ce donc, monsieur?

FORQUEROLLES.

Pardon! pardon! mais cela a été plus fort que moi!.. Vous

êtes d'une candeur!.. Comment! vous vous êtes réellement imaginé que madame la comtesse consentirait à vous laisser épouser mademoiselle Flavie de Presles?

PASCAL.

Pourquoi, non, monsieur? Mademoiselle Flavie est noble et belle... Et quand j'explorerai ma mère...

FORQUEROLLES.

Votre mère vous refusera, attendu qu'elle a déjà disposé de votre main.

PASCAL.

Il serait possible!

FORQUEROLLES.

Si possible, que je vais vous apprendre le nom de celle qu'on vous destine : c'est une petite nièce de madame votre mère... elle se nomme Edmée de Croixmare...

PASCAL, accablé.

Me marier! moi!... à une autre que Flavie?... Oh! jamais!

FORQUEROLLES.

Il le faudra, cependant.

PASCAL.

Jamais, vous dis-je!.. Oh! plutôt mourir!

FORQUEROLLES, se levant et s'approchant de Pascal.

Et si je vous donnais le moyen de vous soustraire à la volonté maternelle et d'épouser celle que vous aimez?...

PASCAL, saisissant la main de Forquerolles.

Ce moyen? ce moyen?... Ah! dites, monsieur!

FORQUEROLLES.

Ce moyen est fort simple!.. Vous aimez mademoiselle Flavie de Presles plus que tout au monde?

PASCAL.

Plus que tout au monde!

FORQUEROLLES.

Plus que la fortune?

PASCAL.

Eh! qu'ai-je besoin de fortune sans elle!

FORQUEROLLES.

Plus que les titres, les honneurs?

PASCAL.

Sans elle, que me font les honneurs, les titres!

FORQUEROLLES, lentement.

Vous l'aimez plus que votre mère?

PASCAL.

Oh! monsieur, que me demandez-vous là?

FORQUEROLLES.

Répondez?

PASCAL.

Que pourrais-je vous répondre, monsieur; pour moi, ma mère, c'est l'avenir; mais tout le passé, c'est Flavie!

FORQUEROLLES.

Enfin, vous voulez conserver son amour à tout prix?

PASCAL.

A tout prix!

FORQUEROLLES.

Eh bien, voici la ligne de conduite qu'il vous faudra suivre pour éviter un mariage résolu... résolu, entendez-vous?

PASCAL.

Parlez!

FORQUEROLLES.

Vous quitterez Paris cette nuit même... sans embrasser votre mère.

PASCAL, tressaillant.

Sans embrasser ma mère!.. Après?

FORQUEROLLES.

Après... dans deux jours vous serez au Havre... dans un mois à la Martinique... Une fois là-bas... vous écrirez à madame la comtesse de Forquerolles que, préférant une femme aimée à un grand nom et à une grande fortune...

PASCAL.

Je renonce à cette fortune... et à ce nom?...

FORQUEROLLES.

C'est bien cela.

PASCAL.

Et ensuite?

FORQUEROLLES.

En échange de cette lettre, je... M. le chevalier de Forquerolles, redevenu l'héritier de son frère, s'engage...

PASCAL.

A me donner une somme d'argent, n'est-ce pas?

FORQUEROLLES.

Soit! ou à vous servir, votre vie durant, la rente qu'il vous plaira de fixer.

PASCAL.

Et cette ligne de conduite que M. de Forquerolles vous a chargé de me tracer, si je m'en écartais?... Ces... généreuses

propositions que vous me faites au nom de M. de Forquerolles, si je les repoussais?

FORQUEROLLES, avec un mouvement aussitôt reprimé.

Si vous les repoussiez? Mais non, vous ne les repousserez pas, je l'espère...

PASCAL.

Cependant, si vos espérances étaient déçues, que feriez-vous?

FORQUEROLLES.

Ce que je ferais?

PASCAL.

Oui...

FORQUEROLLES, bondissant devant la porte en tirant son épée. Je vous tuerais, monsieur de La Garde.

PASCAL, tirant aussi la sienne.

Allons donc!... Vous êtes le chevalier de Forquerolles?

FORQUEROLLES.

Eh bien, oui!..

PASCAL.

Qui me mentait dans ses lettres quand il se disait mon ami?

FORQUEROLLES.

Oui.

PASCAL.

Monsieur le chevalier de Forquerolles, qui veut me tuer pour hériter seul des titres et des biens de son frère?

FORQUEROLLES.

Oui... oui.

PASCAL.

Eh bien, tuez-moi donc! (il se met en garde.)

FORQUEROLLES.

Ah! vous l'aurez voulu. Tant pis pour vous, monsieur de La Garde.

PASCAL.

Tant pis pour moi, dites-vous?... Mais, vous figurez-vous donc que je ne saurai point me défendre?

FORQUEROLLES.

Oh! monsieur, je suis sûr que vous vous défendrez de votre mieux; mais je suis plus sûr encore que vous allez mourir. En garde! (Combat. — L'orage redouble au dehors.)

FORQUEROLLES, vivement attaqué, à part.

Diable! j'aurai plus de mal que je ne croyais. (Haut.) On sait donc tenir une épée, à la Martinique?

PASCAL.

La Martinique appartient à la France, monsieur. On y sait donc, comme en France, punir les méchants et les lâches! (En disant ces mots, Pascal enveloppe vigoureusement l'épée de son adversaire, l'épée tombe à terre. — Mettant le pied sur l'épée.) Est-ce fini, monsieur? Voulez-vous me jurer de ne jamais vous retrouver en face de moi? Voulez-vous enfin renoncer à vos indignes projets?

FORQUEROLLES, avec une rage froide.

Je veux toujours vous tuer, monsieur Pascal de La Garde.

PASCAL, avec rage.

Misérable!.. ramassez donc votre épée. (il la repousse du pied. — Forquerolles s'élance et la ramasse. — Le combat recommence, Forquerolles est touché à la main. — Pascal, s'arrêtant.) Vous êtes blessé, monsieur!

FORQUEROLLES.

Ce n'est rien... je vous demanderai seulement le temps d'attacher mon mouchoir sur cette piqûre. (Pascal, sans répondre, demeure immobile, la pointe de son épée tournée vers la terre. Forquerolles, sous prétexte de panser sa blessure, fixe à son poignet la garde de son épée. — A part.) Nous verrons bien maintenant si tu me désarmeras! (Haut.) Je suis à vous. (Nouveau combat. — A part.) Si Salan ne me vient en aide, je suis perdu! (il fait un effort suprême, Pascal est désarmé à son tour.)

FORQUEROLLES, avec un cri de joie.

Ah!

PASCAL, très-calme et souriant.

Allons, à qui la belle? (il se baisse pour ramasser son épée.)

FORQUEROLLES, se feignant à fond.

A moi, Pascal de La Garde!..

PASCAL, frappé, et d'une voix étouffée.

Ah!... assassin!..

TIRETTA, terrifié.

Oh!..

FORQUEROLLES, haletant.

Tiretta... il m'eût tué!

PASCAL, qui chancelait, tombant enfin, et d'une voix qui s'éteint peu à peu. Assassin!.. assassin!.. Ah! ma mère!.. Flavie!.. (Forque-

rolles suit avec effroi tous les mouvements de Pascal, Tiretta a reculé jusqu'à la cheminée. L'orage redouble au loin.)

FORQUEROLLES, s'élançant auprès de Pascal, et lui mettant la main sur le cœur.

Mort!..

TIRETTA.

Mort!..

PICOLET, en haut.

Mort!..

FORQUEROLLES, se relevant précipitamment.

Malheureux! n'as-tu pas entendu?... Il y a quelqu'un là-haut!

TIRETTA, tremblant.

Mais non... je vous le jure!

FORQUEROLLES.

Oh! je veux m'assurer. (il rallume un des flambeaux, saisit son épée, et monte précipitamment l'escalier qui conduit à la chambre de Tiretta. Moment de silence. Forquerolles qui est entré, reparaisant.) Personne... cette chambre est déserte... c'est l'écho, sans doute.

TIRETTA.

Oui... l'écho... ou l'âme de Pascal de La Garde qui, en s'en-volant nous a maudits.

FORQUEROLLES.

Il l'a voulu!.. (il va se pencher sur le corps de Pascal et recule avec effroi.) Oh! ses yeux me menacent encore. Je n'ose... Mais, ses papiers, il me les faut pourtant... Allons!.. (il le fouille.) Un portefeuille... des lettres... les miennes et celles de la comtesse... les portraits de sa mère et de... (Avec terreur.) Oh! ces portraits aussi ont la menace dans les yeux!.. (Donnant le tout à Tiretta.) Brûle! brûle... Tiretta... je n'y vois plus...

TIRETTA.

Donnez... (Au moment de tout jeter au feu, Tiretta s'arrête tout à coup. A part.) Non... (Après s'être assuré que Forquerolles ne le voit pas, il jette quelques branches dans la cheminée, et fourre les objets dans sa poche; une grande clarté illumine la scène et fait relever la tête à Forquerolles. Tiretta, devant la cheminée.) Vos ordres sont exécutés, monsieur le chevalier.

FORQUEROLLES.

C'est bien... c'est bien.

TIRETTA, montrant le corps de Pascal.

Mais... que faire maintenant de...

FORQUEROLLES, d'un air égaré.

Qui... que faire?... Le fleuve est tout près... mais, demain... quelque pêcheur... Une fosse?... Oh! non, non, je ne pourrais pas!.. (A Tiretta.) Ah!... Tiretta, est-ce qu'on ne marche pas près d'ici?

TIRETTA, écoutant.

Non, c'est le bruit du vent dans les branches.

FORQUEROLLES, avisant la trappe.

Ah! qu'est-ce que cela?

TIRETTA.

Un caveau... un bûcher.

FORQUEROLLES, prenant l'anneau.

Aide-moi! (il soulève la trappe.)

TIRETTA.

Mais on pourra découvrir...

FORQUEROLLES, d'un ton singulier.

Ne m'as-tu pas dit que c'était un bûcher.

TIRETTA.

Vous voulez donc?..

FORQUEROLLES.

Puisque tu vas quitter cette auberge, il ne faut pas s'exposer à ce qu'elle tombe en de mauvaises mains... Allons! (Aide de Tiretta, il soulève le corps qui bientôt disparaît.)

TIRETTA, refermant la trappe.

Pauvre jeune homme! si beau! si brave!..

FORQUEROLLES.

Assez... je pars... Souviens-toi que je t'attends demain à Paris, à l'hôtel de Forquerolles?

TIRETTA.

Je ne l'oublierai pas.

FORQUEROLLES.

Et... avant de t'éloigner d'ici... tu sais?..

TIRETTA, d'un ton sombre.

Oui; le feu!

FORQUEROLLES.

Adieu! (Forquerolles ouvre la porte et sort, on le voit remonter à cheval et s'éloigner.)

SCÈNE X.

TIRETTA, seul sur le seuil.

Le voilà parti!.. Il est déjà loin... (Reentrant.) Oh! non, je ne resterai pas une heure de plus dans cette maison maudite. (Frissonnant en passant auprès du caveau funèbre.) Horrible!.. hor-

Tiblet... Partons!.. (Il prend une sorte de valise, son manteau et son chapeau.) Mais d'abord, le feu à la mesure... (Il prend un tison enflammé dans la cheminée. On frappe à la porte.)

HANOUMAN, entrant.

Quel chien de temps!... Hé! l'ami!

TIRETTA, reculant d'effroi.

Ah!

### SCÈNE XI.

TIRETTA, HANOUMAN.

(Tiretta, cramponné à une table pour ne pas tomber, le contemple avec l'expression de la plus profonde terreur.)

HANOUMAN, gaiement.

Ah cà, mon brave homme, qu'avez-vous donc à me dévisager ainsi? Me prendriez-vous pour un voleur, par hasard? Rassurez-vous, je ne vous volerais rien! Je ne demande qu'un brin de feu et un doigt de vin pour me réchauffer! (Regardant la cheminée.) Voilà du feu, j'attendrai le vin! (Il s'est assis devant le feu.)

TIRETTA, à part.

Étrange!... étrange!.. Les mêmes traits... le même âge!... la même voix!...

HANOUMAN, se tournant vers Tiretta.

Eh bien, vous êtes toujours là-bas... me regardant avec vos yeux effarés?... Me prenez-vous pour un revenant? (Se levant et marchant vers Tiretta qui tombe assis sur un escabeau.) En ce cas, pour vous prouver que je suis de ce monde, donnez-moi votre main. (Tiretta obéit avec terreur en se pliant sous l'étreinte d'Hanouman.)

HANOUMAN, riant.

Hein! vous êtes sûr à présent que je ne suis pas une ombre, n'est-ce pas?

TIRETTA.

Je suis sûr... je suis sûr... (A part.) Qu'il vienne du ciel ou de l'enfer! Cette ressemblance!... cette ressemblance extraordinaire... et je ne profiterais pas?... Ah! monsieur le chevalier, vous n'êtes pas encore comte de Forquerolles! (Courant vers Hanouman, qui s'est remis devant le feu.) Causons un peu, voulez-vous?

HANOUMAN.

Ah! vous parlez donc, maintenant? Causons; je ne demande pas mieux, moi!...

TIRETTA.

Qui êtes-vous?

HANOUMAN.

Je ne suis rien!

TIRETTA.

Comment vous nommez-vous?

HANOUMAN.

Hanouman.

TIRETTA.

Mais ce n'est pas un nom de chrétien, cela?

HANOUMAN.

Aussi, ai-je été élevé par des Bohémians, des Turcs, des Maures, je ne sais quoi!

TIRETTA.

Alors votre famille?

HANOUMAN.

Je ne l'ai jamais connue.

TIRETTA.

D'où venez-vous?

HANOUMAN.

De partout.

TIRETTA.

Et vous allez?

HANOUMAN.

A Paris.

TIRETTA.

Quoi faire?

HANOUMAN.

Ma foi! ce que je trouverai.

TIRETTA.

Et si ce que vous trouverez, à Paris, c'était la fortune?

HANOUMAN.

La fortune! (Riant.) Ah! ah!... vous aimez à rire, mon brave! Vous allez voir qu'un pauvre aventurier de ma sorte n'a qu'à vouloir pour devenir un grand seigneur.

TIRETTA.

Pourquoi pas? Êtes-vous allé dans l'Amérique française?

HANOUMAN.

Sans doute! J'ai visité la Guadeloupe, la Guyane...

TIRETTA.

Et la Martinique?

HANOUMAN.

Aussi, j'ai habité près de deux mois Fort-Royal.

TIRETTA, avec joie.

A merveille! Maintenant, rappelez-vous toujours que, de votre sincérité, dépend le succès du coup hardi que je vais vous proposer.

HANOUMAN.

Le coup hardi!

TIRETTA.

Il est bien vrai que vous n'avez point de parents, de famille?

HANOUMAN.

Ma famille, il y a quelques semaines encore, se composait d'une pauvre femme qui ne m'avait jamais quitté depuis mon enfance... une bonne vieille gitana, que j'appelais ma mère... et qui m'appelait son fils....

TIRETTA.

Et qu'est devenue cette femme?

HANOUMAN, essuyant une larme.

Elle est morte.

TIRETTA, à part, avec joie.

Ah!... (Haut.) Mais vous pleurez!... Vous aimez donc cette gitana?

HANOUMAN.

Oui, je l'aimais!... et lorsqu'elle est morte... dans mes bras... en m'avouant que je n'étais point son enfant... je me suis trouvé bien seul en ce monde! La chère créature que j'avais toujours révérée comme une mère, n'était plus; et, avant de fermer les yeux pour toujours, elle n'avait pu m'apprendre si je retrouverais jamais celle à qui je serais si heureux de dire: « Je suis ton fils... pourquoi m'as-tu chassé loin de toi? »

TIRETTA, qui a écouté Hanouman avec attention, à part.

Une âme impressionnable! Une nature franche et généreuse!... On fera tout ce que l'on voudra de ce garçon-là!

HANOUMAN.

Mais, décidément, pourquoi toutes ces questions, mon maître? Et qu'attendez-vous donc de moi?

TIRETTA, très-grave.

En deux mots, maintenant, je vais vous l'apprendre, voulez-vous?

HANOUMAN, se levant.

Eh bien, soit! Je ne vous connais pas, mais il y a dans vos yeux je ne sais quoi qui m'attire; dans vos accents, je ne sais quoi qui me persuade. Après tout, si vous avez réellement le pouvoir de m'être utile, pourquoi vous repousserais-je? Ma bourse vide, et mon costume qui réclame un remplaçant, me disent que je n'ai point le droit de refuser une bonne aubaine. Cependant, avant de rien m'expliquer, je dois vous prévenir que, tout bohémien que je suis, je n'ai point de mauvaise action à me reprocher, et que, pour tout l'or du monde, je ne commettrais pas un crime!

TIRETTA.

Par Dieu qui m'entend, je jure que, loin de vous entraîner à commettre un crime, je veux, au contraire, vous employer à en réparer un.

HANOUMAN.

Il suffit... Parlez!

TIRETTA, allant vers la trappe et la soulevant.

Regardez!...

HANOUMAN, se penchant, et reculant avec horreur.

Un homme assassiné!... Ah!

TIRETTA.

Silence!... Vous saurez plus tard le nom du meurtrier. Pour le moment, regardez encore. Allons, il le faut, regardez à qui ressemble cet homme!

HANOUMAN, regardant de nouveau, avec surprise.

Oui, oui! Oh! je m'explique maintenant votre terreur à mon aspect!... Cette ressemblance! Je devine le rôle que vous me destinez!

TIRETTA.

Eh bien?

HANOUMAN.

Eh bien! je refuse.

TIRETTA.

Vous refusez?

HANOUMAN.

Oui, Ah! je l'avoue... mon âme est gonflée de désirs! Tout comme un autre, plus qu'un autre, peut-être, dans mes longs jours d'isolement, d'obscurité, il m'est arrivé de rêver l'éclat de la richesse, les joies de la famille!... Mais acquérir ces biens, ces joies au prix d'un honteux stratagème... me préférer, pour prendre rang dans la société, aux exigences d'une odieuse comédie! Non, non! cela ne peut pas être! cela ne sera pas!

TIRETTA.

Et, si, indépendamment d'un coupable à punir, cette co-

médie, dont la pensée vous alarmé si fort, vous mettait à même d'empêcher une mère de succomber à son désespoir.

HANOUMAN.

Une mère, dites-vous ?

TIRETTA.

Je dis qu'il y a, à cette heure, une femme, madame la comtesse de Forquerolles, qui attend, en pleurant, le malheureux qui est là... et que si, demain, cette femme ne voit pas arriver son fils... elle mourra !

HANOUMAN.

Oh !

TIRETTA.

Allons, point de vains scrupules, Hanouman. Ce n'est pas pour rien que le ciel vous a conduit ici... aujourd'hui... vous, la vivante image du fils de la comtesse de Forquerolles !... Il existe un assassin à châtier... une digne et noble femme à consoler... Reculer devant cette double mission, ce serait une double lâcheté !

HANOUMAN, troublé.

Tentateur ! tentateur !

TIRETTA.

Vous n'avez jamais connu votre mère, vous ne la connaîtrez jamais !... Eh bien, venez avec moi, et demain, pauvre déshérité, demain une mère vous pressera contre son cœur, et, en échange de ses caresses, il ne dépendra que de vous de lui rendre la vie douce et bénie !

HANOUMAN, hésitant.

Oh !

TIRETTA.

Et ce n'est pas tout encore ! Ecoutez : il y a près de madame de Forquerolles une charmante jeune fille, élevée par les soins de la comtesse, et qui, tandis que sa protectrice priait pour le retour de son fils, priait, de son côté, elle, pour l'arrivée de son fiancé ! Ce fiancé, cet époux, qui devait être Pascal de La Garde, ce sera vous, Hanouman !... Des larmes allaient couler bientôt des beaux yeux de mademoiselle Edmée de Croixmare... grâce à vous, ces beaux yeux auront encore, et toujours, des sourires !

HANOUMAN.

Assez ! assez ! (A part.) Que faire, mon Dieu !

TIRETTA.

Que décidez-vous ? J'attends ! Un mot, un geste, et l'avenir vous appartient.

HANOUMAN, regardant la trappe.

Pauvre mère ! elle n'aurait pas à pleurer la mort de son fils !

TIRETTA.

Eh bien ?

HANOUMAN.

Eh bien, que Dieu me pardonne si je fais fausse route ! Je suis à vous, commandez !

TIRETTA, avec joie.

Ah !... (Présentant à Hanouman le manteau et le chapeau de Pascal.) Prenez donc ce manteau et ce chapeau.

HANOUMAN, hésitant.

Mais...

TIRETTA.

Mais vous avez dit que vous étiez à moi... Commencez donc par obéir... Et, maintenant, en route, mon jeune compagnon.

HANOUMAN.

Où allons-nous donc ?

TIRETTA.

A Paris, porte Saint-Honoré, à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, où se trouvent vos bagages, monsieur Pascal de La Garde.

HANOUMAN.

Mais, chemin faisant, vous m'expliquerez...

TIRETTA.

Tout, parbleu ! Il y va de mon intérêt comme du vôtre... Et d'ailleurs, tranquillisez-vous, nous avons toute une nuit pour causer... (Le poussant vers la porte.) Sortez, je vous suis... (Tiretta a pris son chapeau d'une main, de l'autre, il saisit un tison enflammé qu'il s'approprie à lancer dans la grange.)

HANOUMAN, se retournant.

Que faites-vous donc ?

TIRETTA.

Vous le voyez : ne devant plus revenir dans cette auberge, je la brûle !... (Il lance son tison, puis court vers Hanouman.) Venez ! (Il disparaît sous deux par le fond.) — Le théâtre reste vide une seconde, puis on voit Picolet, en haut, souriant de la chambre et descendant l'escalier en se tenant convulsivement à la rampe.)

SCÈNE XII.

PICOLET, seul.

Oh ! qu'ai-je vu !... qu'ai-je entendu !... Le fils de la comtesse assassiné par le chevalier ! Et cet autre, ce bohémien qui va prendre sa place ! Ah ça ! ne suis-je pas ivre encore, moi ? Et tout ce qui vient de se passer là... sous mes yeux !... (A ce moment, la fumée commence à envahir la scène ; des flammes sortent de côté de la grange. — Avec terreur.) Ah ! le feu ! le feu !... Non, non, j'ai toute ma raison... Fuyons !... il n'est que temps ! (Il va pour s'élançer vers la porte. S'arrêtant tout d'un coup, en regardant la trappe.) Mais ce malheureux qui repose là !... Ce corps que les flammes vont consumer bientôt !... Ah ! il ne sera pas dit que j'aurai quitté cette exécrable maison avant d'avoir adressé à Dieu une prière pour le repos de l'âme de Pascal de La Garde ! (Il tombe à genoux près de la trappe. La fumée pégufe d'intensité autour de lui ; les flammes se montrent plus vives.)

ACTE TROISIÈME.

LE REVENANT.

Un coin de jardin de l'hôtel de Forquerolles : à gauche, premier plan, la façade d'un pavillon servant d'habitation au chevalier ; au deuxième plan de face, des massifs de fleurs ombragés par de grands arbres ; au fond, et en diagonale, une terrasse dominant sur une rue. Dans le mur, à hauteur d'appui, faisant suite à la terrasse, une petite porte ; à droite, au premier plan, une sorte d'élégante tonnelle couverte de plantes grimpantes ; sous cette tonnelle, des sièges rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMÉE, SUZANNE.

(Au lever du rideau, il fait petit jour, la petite porte pratiquée dans le mur s'ouvre, et l'on voit paraître Suzanne, et ensuite Edmée.)

SUZANNE.

Venez, venez, mademoiselle, nous ne rencontrerons personne de ce côté. M. le chevalier n'est pas chez lui, je l'ai vu sortir à cheval de l'hôtel, au moment où nous partions nous-mêmes ; allons, ne tremblez donc pas comme cela ! M. le chevalier peut être de retour encore... et, après tout, quand on nous rencontrerait ici, nous revenons de l'église... qu'aurait-on à nous dire ?

EDMÉE.

Oh ! rien, sans doute.

SUZANNE.

Lorsque le courage vous abandonne, n'est-il pas bien naturel qu'on en aille chercher là ?..

EDMÉE.

C'est vrai... et j'en rapporte toujours de Notre-Dame des Angés.

SUZANNE.

On ne le dirait pas, à voir votre émotion.

EDMÉE.

Mon émotion ?... Ah ! c'est que... (A demi-voix.) Dis-moi, Suzanne, c'était bien M. Roland et M. Urbain n'est-ce pas, qui étaient à l'église, à quelque pas de nous, derrière un pilier ?

SUZANNE.

Oh ! oui, mam'zelle, c'étaient bien eux.

EDMÉE.

Ils n'ont pas osé s'approcher de nous.

SUZANNE.

Et ils ont bien fait ; car il pouvait passer quelqu'un, et c'eût été vous compromettre.

EDMÉE.

Oui... Mais je crois qu'il nous ont suivies... de loin.

SUZANNE, souriant.

Vous le croyez, dites-vous ?.. Moi je dis que vous en êtes sûre.

EDMÉE.

Sûre ! par exemple !.. S'ils étaient là pourtant, dans la rue, derrière cette porte ? Qu'en pensez-tu ?

SUZANNE, souriant.

Cela se pourrait bien... Ces hommes, c'est si hardi ! En tous cas, s'il y sont, soyez tranquille, M. Roland trouvera bien moyen de nous le faire savoir ; il n'est jamais embarqué, celui-là. (La voix de Roland au dehors, chantant.)

Je suis Lindor, ma naissance est commune...

EDMÉE, tressaillant.  
 Ah!... M. Roland...  
 SUZANNE.  
 Qu'est-ce que je vous disais? (Allant vers la porte.) Faut-il ouvrir?  
 EDMÉE.  
 Oh! ce serait imprudent.  
 SUZANNE, se disposant à redescendre.  
 Alors, n'en parlons plus.  
 EDMÉE.  
 Oh! que tu es méchante!  
 SUZANNE, riant.  
 Chère petite hypocrite!... Allons, je prends le péché pour moi. (A part.) Je le mettrai avec les autres... (haut.) C'est moi, c'est moi qui ouvre, mademoiselle, et malgré vous... Ah! mais, c'est qu'on ne m'empêche pas de faire ce que je veux.  
 EDMÉE, de loin.  
 Ah! moqueuse! (Suzanne a ouvert la porte.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ROLAND, puis URBAIN.

ROLAND, passant la tête.  
 Suzanne, mon maître, le comte Almaviva, désirerait déposer sa guitare aux jolis pieds de Rosine.  
 SUZANNE, riant.  
 Faites-le donc entrer, joli Figaro.  
 ROLAND, au dehors.  
 Tu peux venir, Urbain, on le permet.  
 URBAIN, entrant, courant à Edmée.  
 Oh! merci, chère Edmée...  
 SUZANNE.  
 Pardon, pardon, c'est moi qu'il faut remercier.  
 ROLAND, l'entraînant.  
 Je vous remercierai pour lui, Suzanne; venez me tenir compagnie, je vous parlerai d'amour.  
 SUZANNE.  
 Hein?  
 ROLAND.  
 Oh! pour l'exemple seulement.  
 EDMÉE, le rappelant.  
 M. Roland, je vous en prie, demeurez. Peut-être aurons-nous besoin de vos conseils.

ROLAND.  
 C'est différent. (A Suzanne.) Je vous laisse en sentinelle perdue... Tenez, voici le mot d'ordre. (Il l'embrasse.)

SUZANNE, à part.  
 Dieu! que c'est gentil, les mauvais sujets.

ROLAND.  
 Me voilà... Voyons, conspirons et dépêchons-nous.

URBAIN.  
 Ah! oui, car les moments sont précieux; parlez donc vite, Edmée, j'ai besoin de quelques mots de votre bouche qui me rassurent, qui...

ROLAND.  
 Ah! mon ami, ces choses-là se mettent en vers; Salieri en fait la musique, et ça n'a pas de succès.

URBAIN.  
 Ne te moque pas de moi, je perds la tête, je l'aime tant!

ROLAND.  
 A la bonne heure, voilà de la prose... Du reste, pour aller plus vite, ce que vous avez à dire, à vous deux, nous le dirons à nous trois... (Les prenant tous les deux par le bras.) Ou plutôt, je parlerai, et vous ferez les gestes... Si j'en dis trop, vous baisserez les yeux, mademoiselle Edmée, et je comprendrai. Mais, d'abord, posons bien la situation.

EDMÉE.  
 Mon Dieu! la situation, la voici : M. Pascal de La Garde arrive aujourd'hui même à l'hôtel de Forquerolles.

URBAIN.  
 On veut vous le faire épouser?

ROLAND, à Edmée.  
 Et nous ne l'aimons pas?...

EDMÉE.  
 Non.

ROLAND.  
 Parce que nous en aimons un autre.

EDMÉE, baissant les yeux.  
 Oui...

ROLAND.  
 Qui nous adore?

URBAIN, avec amour.  
 Oui!

ROLAND.  
 Et qui a bien raison.

EDMÉE.  
 Dame!

ROLAND.  
 Un jeune homme qui n'a pas de vestes de satin blanc, brodé de nids d'oiseaux, qui ne porte pas de jabots de points d'Angleterre, une épée de Tonkin au côté, et des sachets de Jolifret dans ses poches; qui ne pourrait nous offrir des boudoirs tout farcis de trumeaux, de roses pampous, de hérons, des pélicans roses, et d'amours joufflus en moustaches et en manchons, mais qui soulèverait le monde, avec notre amour pour lévrier.

URBAIN.  
 Oui, oui, je le jure!

ROLAND.  
 Très-bien. (A Edmée.) Maintenant, voyons, avez-vous un plan de campagne?

EDMÉE.  
 Hélas! non; et je suis fort embarrassée; car, si je refuse d'accéder aux désirs de madame de Forquerolles, désirs qui étaient aussi ceux de M. le comte; si je repousse la main de M. Pascal de La Garde, ma tante m'accusera certainement d'ingratitude. Elle a toujours été si bonne, si généreuse pour moi!

URBAIN, vivement.  
 Mais justement, chère Edmée; et, pour elle-même, vous ne devez pas permettre que madame la comtesse gâte en un jour l'ouvrage de plusieurs années.

ROLAND, à part.  
 Tiens, tiens, tiens, mais voilà un petit raisonnement assez coquin. C'est égal. (haut.) Il dit vrai, mademoiselle Edmée, et vous ne pouvez épouser M. de La Garde.

EDMÉE.  
 L'épouser, moi? mais j'aimerais mieux entrer au couvent.

ROLAND.  
 Moyen infallible, mais violent... Autre chose... et qui vous dispensera de faire à madame de Forquerolles un aveu... pénible. Il faut que M. de La Garde connaisse toute la vérité.

URBAIN.  
 C'est-à-dire, notre... mon amour...

ROLAND, à Edmée.  
 Pourquoi donc se reprend-il?

EDMÉE, sans répondre.  
 Mais cette vérité... qui donc se chargera de la lui apprendre?

ROLAND.  
 Eh! moi, par la sambleu! moi, votre ami fidèle et dévoué à tous deux!... moi, Roland, à qui le désir de vous être utile est capable de donner de l'éloquence, du cœur, et peut-être même de l'esprit. Il ne faut jurer de rien.

URBAIN.  
 Cher Roland... (A Edmée.) Oui, oui, Edmée, il a raison! M. Pascal de La Garde est gentilhomme, et quand un homme de cœur ira à lui, franchement, et la main ouverte; quand cet homme lui dira que ce mariage projeté doit faire le malheur de deux existences, M. de La Garde, je l'espère, deviendra l'un de nos plus puissants alliés.

EDMÉE.  
 C'est possible. (A Roland.) Faites donc, monsieur, ainsi que vous avez dit, et merci d'avance.

ROLAND.  
 Alors, c'est dit, mademoiselle de Croixmare... et vous me nommez votre ambassadeur?

EDMÉE.  
 Oui, monsieur.

ROLAND.  
 Daignez donc me donner mes lettres de créance!... (Lui prenant respectueusement la main, que, sur un signe d'intelligence de lui, Urbain porte à ses lèvres.) Ah! il est secrétaire d'ambassade.

URBAIN, avec amour.  
 Oh! mon Edmée!...

SUZANNE, qui avait disparu en instant, revenant.  
 Messieurs, messieurs, je remarque déjà une grande agitation du côté de l'hôtel; je crois qu'il est temps de... (Elle va à la petite porte.)

ROLAND, regardant au loin.  
 Ah! en effet, toutes les fenêtres ouvrent une à une leurs grands yeux de verre, et l'on pourrait nous apercevoir. Parions! Adieu, mademoiselle, et comptez sur nous.

URBAIN.  
 A bientôt, Edmée!...

EDMÉE.  
 A bientôt!... (Urbain sort le premier.)



ROLAND, qui va le suivre, à Suzanne.

Suzanne, vous nous avez ouvert cette porte, en récompense, j'ordonnerai à saint Pierre de vous en ouvrir une autre... le plus tard possible. (Il sort.)

SCÈNE III.

SUZANNE, EDMÉE, FLAVIE.

SUZANNE.

Quel charmant jeune homme, que ce M. Roland, n'est-ce pas, mademoiselle?

EDMÉE.

Oui, et je l'aime, car il aime bien M. Urbain.

SUZANNE.

Avec lui, vous pouvez être tranquille; et ce n'est pas M. le chevalier qui l'empêchera... Mais, à propos de chevalier, mademoiselle, est-ce que vous n'avez pas remarqué son trouble, son agitation, depuis quelques jours, et surtout hier, quand il est entré au salon un peu avant le dîner?

EDMÉE.

Oui, en effet, il m'a semblé...

SUZANNE.

Et c'est bizarre... Jacques m'a dit, qu'au retour, son cheval était plein de sang et d'écume, et qu'il avait dû faire une course effrénée... Où donc M. le chevalier a-t-il pu aller ainsi?

EDMÉE.

Je ne sais; mais, qu'importe! Ce qui m'intéresse, ce dont je me félicite, c'est que, depuis deux jours, M. le chevalier ait daigné me faire grâce de ces soins dont il s'obstinait à m'entourer auparavant.

SUZANNE.

Preuve encore qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui. Je ne sais pas quoi, mais, ce qu'il y a de sûr... (Pendant ces derniers mots de Suzanne, la petite porte du fond s'est ouverte lentement. Flavie a paru sur le seuil, regardant du côté de l'hôtel. Suzanne l'apercevant.) Tiens, tiens, il paraît que je n'avais pas très-bien fermé la porte, moi, on en a profité... Regardez donc, mademoiselle!

EDMÉE, se retournant.

Une femme!

SUZANNE.

Que fait-elle là? Pourquoi examine-t-elle ainsi tout autour d'elle?... Hein! Je vais... (Elle va chercher vers Flavie.)

EDMÉE, la retenant.

Non, laissez, Suzanne... Cette femme a l'air d'une étrangère; c'est la curiosité seule, sans doute... (En parlant ainsi, Edmée a fait quelques pas du côté de Flavie.)

FLAVIE, l'apercevant, troublée.

Ah!

EDMÉE, à Suzanne.

Tu vois bien, elle est jeune, elle est belle! Ce ne peut être ce que tu pensais... (À Flavie.) Pardon, madame, demandez-vous quelqu'un?

FLAVIE.

Non, non, mademoiselle; veuillez m'excuser, mais, en passant près de ce jardin... le jardin de l'hôtel de Forquerolles, n'est-ce pas?

EDMÉE.

Oui!

FLAVIE.

J'ai vu cette porte ouverte, et, sans songer que j'étais indiscrette, peut-être...

EDMÉE.

Indiscrette! Oh! il n'y a pas grande indiscretion à admirer des fleurs, et, s'il vous était agréable d'entrer même.

SUZANNE, à part.

Allons, bon! voilà qu'elle va l'inviter à se promener, maintenant.

FLAVIE, indécise.

Vous êtes trop bonne, mademoiselle, et je n'oserais me permettre...

SUZANNE, qui regardait à droite.

Mademoiselle, j'aperçois madame la comtesse qui se dirige de ce côté.

FLAVIE, à part.

La comtesse! Qu'allais-je faire? (Haut.) Merci de votre offre toute gracieuse, mademoiselle, et adieu!

EDMÉE.

Mais...

FLAVIE, sortant vivement.

Adieu!

SUZANNE, regardant au dehors.

Ah bien! Elle est loin déjà... Elle se sauve comme si on la poursuivait! (Ferme la porte.) Oh! vous avez beau dire, mademoiselle, je n'aime pas ces gens qui cherchent à s'introduire dans les maisons.

EDMÉE.

Allons, encore une fois, Suzanne, tu n'as donc pas remarqué combien les traits de cette femme étaient doux et charmants?

SUZANNE.

Il y a des voleuses qui ont fort bonne mine.

EDMÉE.

Tu l'abuses, te dis-je, et je suis sûre que ma tante elle-même, si elle avait été là... (Regardant à droite.) Mais, la voici... Oh! comme elle marche lentement, le front courbé, l'œil fixe!

SUZANNE.

Elle pense à son fils qu'elle va revoir enfin.

EDMÉE, à part.

Pourquoi donc alors est-elle si pâle? (À Suzanne.) Laissons-nous.

SUZANNE.

Oui, mademoiselle. (Suzanne s'éloigne par la gauche, la comtesse entre par la droite; elle entre lentement et sans voir Edmée, et s'assied pensive.)

SCÈNE IV.

EDMÉE, LA COMTESSE, puis LE CHEVALIER.

EDMÉE, qui s'est approchée de la comtesse, lui prenant une main qu'elle porte à ses lèvres.

Ma tante!

LA COMTESSE, sortant de sa rêverie.

Ah!... Edmée!.. Bonjour mon enfant; comme moi l'impatience t'a chassée hors de ton appartement?

EDMÉE, un peu confuse.

Oui, oui, ma tante.

LA COMTESSE, tristement.

C'est un beau jour! un bien beau jour que celui-ci, n'est-ce pas?

EDMÉE.

Comme vous dites cela!

LA COMTESSE, essayant de sourire.

Mais...

EDMÉE, vivement.

Ma tante, vous avez pleuré?

LA COMTESSE.

Mais non!

EDMÉE.

Oh! pardonnez-moi! Je suis habituée à lire dans vos yeux, et j'y vois des traces de larmes...

LA COMTESSE.

Eh bien... oui, j'ai pleuré.

EDMÉE.

Ah!

LA COMTESSE.

En rêve... en rêve seulement. Pouvais-je pleurer encore, dès que les premières lueurs du matin, en dissipant les sombres visions de cette nuit, sont venus dorer la cime de ces vieux arbres qui s'agitaient, comme pour saluer d'avance l'arrivée de leur nouveau maître. (Elle a pris un médaillon, le lui montrant.) Vois comme il est beau, mon fils.

EDMÉE.

Oui...

LA COMTESSE.

Il doit être bon... Oh! il l'aimera bien, va... (Edmée fait un mouvement.) Et tu l'aimeras aussi, n'est-ce pas?

EDMÉE, très-émue.

Ma tante!... (À part.) L'aimer, lui! Oh! comme un frère, oui!

LA COMTESSE, regardant le portrait.

Cher fils!... quand te tiendrai-je ainsi sur mon cœur et sur mes lèvres. (Moment de silence. Le chevalier arrive par la droite; il est en costume de cheval, il est pâle.)

FORQUEROLLES, à part.

L'auberge n'existe plus! .. Des ruines... des ruines noircies par la flamme... Voilà tout ce qu'il en reste!... Oh! Tiretta a ponctuellement exécuté mes ordres!... Mais pourquoi donc alors n'est-il pas encore ici? (Il allait monter les marches du perron, apercevant madame de Forquerolles.) Ah! la comtesse!... Edmée!

EDMÉE, se retournant.

Monsieur le chevalier!

LA COMTESSE, relevant la tête.

Déjà levé, mon ami? comme nous.

LE CHEVALIER.

Oui, madame la comtesse... Je reviens d'une petite promenade... qui m'a procuré le plaisir de rencontrer mademoiselle Edmée, se rendant à l'église.

EDMÉE, après un mouvement.

Où mes prières n'ont pas toutes été exaucées comme je le désirais, ma tante, puisque je vous retrouve triste et inquiète.

En effet...

FORQUEROLLES.

EDMÉE.

Vous parliez tout à l'heure de sombres visions de cette nuit; serait-ce donc là la cause de...

LA COMTESSE.

Oui, je l'avoue; c'est un enfantillage dont je rougis; mais enfin, cette terreur puérile, je ne puis m'en défendre.

EDMÉE.

Dites-moi votre rêve, ma tante, et je vous rassurerai, j'en suis sûre!

LA COMTESSE.

Eh bien, oui, je vais te le raconter, Edmée, et à vous aussi, chevalier... cela me soulagera, car vous me direz ensuite tous deux que je suis folle, et je vous croirai peut-être...

EDMÉE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien... figurez-vous que je voyais d'abord mon fils, mon Pascal, mettant le pied sur le navire qui devait le ramener en France... Oui, je le voyais, comme je vous vois, chevalier.

FORQUEROLLES, qui a tressailli, cherchant à sourire.

En vérité?

LA COMTESSE.

C'étaient bien ses traits chéris, cette physionomie noble et fière que je ne connais encore, hélas! que par ce pauvre petit portrait venu de la terre d'exil. Je le voyais donc là-bas, là-bas; le bâtiment glissait sur les flots, il gagnait la pleine mer... les jours et les nuits se succédaient rapides comme la pensée. Le navire voguait toujours. Debout sur le tillac et tourné vers la France, je continuais de le voir, lui, son regard joyeux et plein d'espoir attaché sur le mien... son regard qui semblait me dire: Mère, ne pleure plus, me voilà... (Forquerolles, qui luit depuis un instant, se laisse tomber sur un siège placé près de lui, et essuie à la dérobée la sueur qui inonde son visage. — La comtesse continuant.) Bientôt le navire s'arrêtait, il touchait la terre de France; et tout aussitôt mon fils s'élançait sur un cheval qui l'emportait rapide à travers les champs, les bois et les vallées; les villes et les villages disparaissaient dans un éclair; mais, malgré la rapidité de cette course effroyable, les yeux de mon fils, dans leur expression joyeuse, me disaient toujours: Me voilà, ma mère, me voilà... Soudain un nuage passa entre le cavalier et moi... Quand le nuage se fut dissipé et quand je revis Pascal, il était debout, l'épée à la main, à quelques pas de moi... et alors son regard n'était plus le même; il était ardent, terrible, et comme enflammé par la colère. Puis, tout à coup, ce regard prenait une horrible expression de souffrance et de désespoir, et enfin... enfin... après avoir poussé un cri déchirant, oh! un cri que j'entends encore... il chancelait... ses yeux éteints voulaient en vain m'adresser un adieu... mon fils tombait à mes pieds... il était mort.

EDMÉE, avec un cri.

Ah! (Elle se jette dans les bras de la comtesse.)

FORQUEROLLES, qui, pendant toute la fin de ce récit était resté, haletant, se levant tout à coup avec terreur.

Dieu puissant! le tombeau dit-il donc ses secrets? (Il veut marcher, les forces lui manquent; il tombe un genou en terre; avec un cri étouffé, et se levant par un suprême effort.) Oh! je lutterai! je lutterai! (Il chancelle encore, et s'appuie contre un siège. Au cri du chevalier, les deux femmes se sont retournées.)

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?..

FORQUEROLLES.

Rien... je ne sais... une faiblesse soudaine... (S'efforçant de rire.) J'ai cru que j'allais tomber...

LA COMTESSE.

Mon récit vous a fait mal?..

FORQUEROLLES.

Oui, oui, peut-être...

EDMÉE.

Monsieur le chevalier désire-t-il que j'appelle un de ses gens?

FORQUEROLLES.

Vous êtes trop bonne, mademoiselle, je me sens déjà mieux.

EDMÉE, qui regardait à droite.

Justement, voici Suzanne qui vient de ce côté, et... (S'arrêtant subitement et avec une expression joyeuse.) Ah!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc?

EDMÉE.

Voyez, voyez, ma tante... cette expression de joie qui anime

les traits de ma bonne Suzanne... cet empressement avec laquelle elle accourt vers nous!...

LA COMTESSE, vivement.

Ah! je te comprends, Edmée, mon fils est arrivé!

FORQUEROLLES, à part.

Son fils! Malheureuse mère!

EDMÉE, courant à Suzanne.

La voici!... Suzanne, que viens-tu nous apprendre?

LA COMTESSE, à Suzanne.

Parle! mais parle donc! Tu es une messagère de bonheur, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Eh bien! oui, madame la comtesse! oui, je n'ai pu résister au plaisir de vous annoncer, la première, cette bonne nouvelle; M. Pascal de La Garde est à l'hôtel; il me suit.

LA COMTESSE, chancelant.

Ah!

FORQUEROLLES, à part.

Que dit-elle?

EDMÉE, soutenant la comtesse.

Ma tante, ma chère tante! soyez forte!

FORQUEROLLES, à part.

Mais c'est impossible! c'est impossible! (Il se précipite; apercevant Hanouman qui arrive par la gauche précède d'un valet, et reculant avec une terreur folle jusqu'au pavillon, dans lequel il disparaît.) Ah!...

LA COMTESSE, tendant les bras à Hanouman.

Mon fils!

HANOUMAN, courant à elle.

Ma mère! (La comtesse est tombée à demi-évanouie sur un siège. Hanouman, est à ses genoux. Edmée penchée vers elle. Moment de silence.)

## SCÈNE V.

LA COMTESSE, HANOUMAN, EDMÉE.

LA COMTESSE, revenant à elle.

Mon fils, pardonnez-moi!

HANOUMAN.

C'est à vous, madame, de me pardonner de vous avoir causé, par mon arrivée trop soudaine, une émotion qui ressemble presque à une douleur.

LA COMTESSE, vivement.

Une douleur! Oh! vous vous trompez, mon ami, ce ne peut être. Mais... (A Edmée.) Edmée, mon enfant, as-tu tendu la main à ton cousin?

EDMÉE, troublée.

Ma tante!

LA COMTESSE, à Hanouman.

Mademoiselle Edmée de Croixmare, mon ami... ma seule consolation tandis que vous viviez loin de moi. (Hanouman a respectueusement porté la main d'Edmée à ses lèvres. — La comtesse se levant.) Mais le chevalier était là aussi tout à l'heure... Qu'est-il donc devenu? (Hanouman s'incline.)

EDMÉE.

Il paraissait souffrant, ma tante. Sans doute, M. le chevalier sera rentré chez lui, un instant... Mais, si mon cousin le désire... (Elle va se diriger vers le pavillon.)

HANOUMAN, la retenant.

Demenrez, mademoiselle. Pourquoi déranger M. le chevalier? Je suis près de ma mère, près de vous, je ne désire rien. (Les regardant toutes deux. — A part.) Ah! le ciel ne permettra pas que ce beau rêve continue, et Dieu m'est témoin, pourtant, que je ne demande qu'à les aimer toutes deux de toutes les forces de mon âme, cette pauvre mère... cette ravissante enfant!... (Pendant cet aparté d'Hanouman, la comtesse est retombée rêveuse sur un siège.)

EDMÉE, à demi-voix.

Mais, décidément, ma tante, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE, bas, vivement.

Tais-toi! je n'ose m'avouer à moi-même ce que j'éprouve.

EDMÉE.

Comment!

LA COMTESSE.

Oh! c'est horrible, horrible, ce que je vais te dire, Edmée! Je suis une mauvaise mère, vois-tu! Tu as cru, n'est-ce pas, que c'était le bonheur qui m'avait brisé lorsque mon fils a paru?... Eh bien, non! Oh! il l'a presque deviné, lui! Ce que j'ai ressenti à l'aspect de Pascal... Oh! c'est affreux, le dis-je! c'a été comme une terreur indicible! Quand il s'est approché de moi, quand ses lèvres ont touché mon front, il m'a semblé que mon cœur ne battait plus, il m'a semblé que j'allais mourir... mourir! comme je l'avais vu mourir lui-même cette nuit dans mon rêve!

EDMÉE.

Oh ! laissez-vous, laissez-vous, ma tante ! (Lui montrant Hanouman appuyé pensif à gauche, contre la tonnelle.) Mais, regardez-le donc ! regardez-le donc ! il est là-bas !... tout seul !... étonné, désolé sans doute d'un accueil !...

LA COMTESSE, vivement.

Oh ! c'est vrai ! (Se tournant vers Hanouman.) Pascal !

HANOUMAN, s'approchant.

Madame !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FORQUEROLLES, dans le pavillon.

LA COMTESSE.

À quoi songiez-vous donc ?

HANOUMAN, s'asseyant près d'elle.

Je songeais, madame, que vous m'aviez habitué, dans vos lettres, à une intimité qui m'était bien chère. (Lui montrant la main.) Cette intimité... si naturelle entre une mère et son fils, ce doux et tendre langage, que vous employez pour me dire, de loin, que je serais le bienvenu dans votre maison... est-ce donc parce que je suis près de vous, madame, qu'il m'y faudra renoncer ?

LA COMTESSE, troublée.

Mon fils !

HANOUMAN, avec tendresse.

Ma mère !... (A part.) Oh ! que c'est bon à dire, ces deux mots : « Ma mère ! »

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; c'est mal à moi, de ne pas mieux vous donner l'exemple de la joie.

HANOUMAN.

Mais vous n'avez pas trouvé en moi tout ce que vous attendiez, peut-être ?

LA COMTESSE.

Oh ! je ne dis pas cela.

HANOUMAN.

Pourquoi le nier ? Vous me rêviez peut-être tout autre que je ne suis.

LA COMTESSE.

Mais non ! D'ailleurs, indépendamment de mes souvenirs, lors de votre enfance, ne vous connaissais-je pas, mon ami, par ce portrait que vous m'avez envoyé, il y a trois ans, en échange du mien... Et, ce portrait, ne m'avait-il pas appris que vous étiez, ce que vous êtes, en effet... noble et beau ?

HANOUMAN.

Beau !... C'est aimé que je voudrais être, ma mère !

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne vous aimerais-je pas, mon fils !

HANOUMAN, à part.

Vous ! toujours vous !

EDMÉE.

Mon cousin, il faut excuser le trouble involontaire de madame la comtesse. Depuis quelques jours, l'impatience même qu'elle ressentait ; et puis, vous ne l'ignorez pas, la joie comme le chagrin a ses défaillances.

HANOUMAN.

Je n'ai rien à excuser, mademoiselle, et je serais au désespoir que ma mère considérât comme un reproche ce qui n'est... tout au plus... que l'ombre d'une plainte.

LA COMTESSE, à part.

Tandis qu'il parle, pour moi donc le fantôme de cette nuit est-il toujours présent à ma pensée. (Ici, la persienne s'ouvre un peu ; puis, on aperçoit Forquerolles, les yeux ardemment fixés sur le visage d'Hanouman.)

FORQUEROLLES, à part.

La même voix ! le même regard ! la même taille ! le même visage !... Oh ! c'est à en devenir fou ! (La comtesse est redevenue rêveuse ; Edmée est assise s'entretenant tout bas avec Hanouman.)

EDMÉE, s'apercevant de la réverie de la comtesse, et lui prenant à la dérobée la main ; bas.

Ma tante !

LA COMTESSE, revenant à elle.

Ah ! (Haut à Hanouman.) Vous... vous disiez, mon ami.

EDMÉE, vivement.

Mon cousin, madame la comtesse, allait, à ma prière, nous conter son voyage de la Martinique en France. (A Hanouman.) N'est-ce pas, mon cousin ?

HANOUMAN.

Je suis à vos ordres, mademoiselle, aux vôtres, madame ; quoique, en vérité, je vous le jure, ce récit n'ait rien de bien intéressant en soi.

EDMÉE.

Oh ! je suis certaine du contraire. Un voyage en mer, cela doit être une si belle chose !

HANOUMAN.

Oui... quand ce voyage a pour terme la patrie... quand on sait qu'au bout de ces longs jours, de ces longues heures passées à bord de ce navire, qui vous emporte si lentement... trop lentement... on trouvera une famille... des amis.

EDMÉE.

Eh bien, n'aviez-vous pas tout cela qui vous attendait en France, monsieur Pascal ; patrie, famille, amis ?

HANOUMAN, à part.

Ah ! comme elle a dit cela ! Tiretta ne se serait-il pas trompé... et de ce côté, du moins, trouverais-je tout ce que j'ai désiré ! (Haut.) Il est vrai, mademoiselle... pour calmer l'ennui qui me dévorait, pendant la traversée, j'avais tant et de si doux espoirs, qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à mettre les jours de mon voyage au nombre des jours perdus de ma vie... Mais ces espoirs se réaliseront-ils tous ?... Sans doute, ma patrie m'a reçu avec son ciel le plus pur... son ciel de printemps... Sans doute... ma mère m'a accueilli avec bonté !... Mais cela ne suffit pas, et il est un autre bonheur que j'ambitionne, et cet autre bonheur...

EDMÉE, troublée.

Cet autre bonheur ?...

HANOUMAN, à demi-voix.

Mademoiselle Edmée, madame la comtesse me disait, il n'y a qu'une minute, que vous aviez été sa seule consolation pendant mon exil... Oh ! répondez, la place que ma mère vous avait faite à son foyer, vous la garderez toujours, n'est-ce pas ? Toujours ?...

EDMÉE, émue.

Mais... mon cousin... (En ce moment, un domestique paraît au fond. — Se levant vivement.) Ah ! que voulez-vous, Gervais ?

LA COMTESSE, se levant également.

Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marquis de Miremont, madame la duchesse de Bernar, monsieur le comte de Lavergne, attendent madame la comtesse et son fils au grand salon.

HANOUMAN, à part.

Elle ne m'a pas répondu !

LA COMTESSE.

Ah ! je sais !... Ils viennent me féliciter sur votre heureux retour, mon ami ! (Au domestique.) Nous vous suivons. (La fenêtre du pavillon se referme. Hanouman va prendre son chapeau sous la tonnelle.)

LA COMTESSE, qui est remontée, avec Edmée, au fond.

Votre bras, mon fils !

HANOUMAN.

Me voici, madame ! (Il va rejoindre les deux femmes ; en ce moment, Forquerolles, qui est sorti du pavillon, se trouve en face d'Hanouman.)

FORQUEROLLES, l'arrêtant du geste.

Un instant, monsieur de La Garde... Pardonnez-moi, madame la comtesse ; mais, avant de présenter monsieur votre fils à vos amis, ne daignerez-vous pas me permettre d'avoir avec lui une minute d'entretien... moi... (Saluant Hanouman.) son meilleur ami ; moi, le chevalier de Forquerolles ?

HANOUMAN, à part.

Le chevalier de Forquerolles ! (Il le salue.)

FORQUEROLLES, à part.

Il a tressailli !

HANOUMAN.

Je suis à vos ordres, cher oncle !... Si ma mère n'y voit point d'obstacles, je serai ravi, je vous jure, de saisir cette occasion de vous prouver toute la sympathie que vous m'inspirez. (Forquerolles s'incline.)

LA COMTESSE.

Nous vous laissons, messieurs... A bientôt, mon fils !

HANOUMAN.

A bientôt, ma mère !

EDMÉE.

Mais ne gardez pas mon cousin trop longtemps, monsieur le chevalier, madame la comtesse vous gronderait.

FORQUEROLLES, à part.

Sa mère !... (Tandis qu'Hanouman accompagne la comtesse et Edmée au fond.) Allons ! c'est l'enfer, sans doute, qui conduit cette intrigue étrange !... Mais quand cet honneur serait le démon... la lutte est engagée... et nous verrons qui ne nous deux l'emportera !

SCÈNE VII.

HANOUMAN, FORQUEROLLES.

HANOUMAN, à part, en revenant.

Le chevalier de Forquerolles !... Ah ! j'ai pu trembler tout à l'heure devant deux femmes... mais, devant toi, misérable assassin, je ne tremblerai pas !

FORQUEROLLES, allant à lui.

**Cher neveu!**

HANOUMAN.

**Cher oncle!**

FORQUEROLLES.

Vous m'en voulez peut-être de vous avoir si brusquement séparé de votre bonne mère?

HANOUMAN.

Vous en voulez, cher oncle! Que dites-vous là?.. Mais, ce qui m'eût surpris, chagriné, au contraire, c'eût été, de votre part, une de ces réceptions froides et banales!.. Entre nous, n'est-il pas vrai, cher oncle, il doit y avoir mieux que des semblants d'amitié! Celui qui s'engageait si gracieusement dans ses lettres à m'appeler son fils...

FORQUEROLLES, à part.

Mes lettres!..

HANOUMAN.

Celui-là ne faillira point à ses promesses! Celui-là, non-seulement me parlera... comme un père; mais, comme un père aussi, il me permettra de lui prouver, dans un doux embrassement, la joie sincère que j'éprouve à ses côtés. (Il lui tend les bras.)

FORQUEROLLES, embarrassé.

Assurément, je... mais... (Lui présentant une chaise.) Vous devez être fatigué, cher neveu... On ne fait pas impunément seize cents lieues!

HANOUMAN.

Seize cent cinquante, cher oncle!

FORQUEROLLES.

Va pour seize cent cinquante!.. Mais si nous nous asseyions pour causer?

HANOUMAN.

Très-volontiers! D'ailleurs, n'ai-je pas entendu dire que vous étiez souffrant, lors de mon arrivée?..

FORQUEROLLES.

Il est vrai!..

HANOUMAN.

Eh bien, mais, après une tendre accolade!.. Oh! je ne vous fais pas grâce de l'accolade!.. (S'avançant les bras ouverts.) Allons, mon oncle bien-aimé!

FORQUEROLLES, troublé.

Mon cher neveu! (A part, après l'avoir embrassé.) Oh! cette étreinte m'a glacé! (Il tombe assis sur la chaise.)

HANOUMAN, s'asseyant.

Ah çà! mais, sérieusement, chevalier, vous ne me semblez pas bien... votre main tremblait dans la mienne... Un peu de fièvre, sans doute?

FORQUEROLLES.

Oui! oui! (A part.) Mais il raille, je crois...

HANOUMAN.

Oh! je connais cela: par toutes les Antilles, et principalement à la Martinique, les fièvres sont fréquentes et tenaces. Durant la saison d'automne surtout, il m'arrivait, au moment où je m'y attendais le moins, d'être saisi par ce vilain mal et de me mettre à frissonner, comme vous frissonnez en ce moment, tenez.

FORQUEROLLES, se roidissant.

Mais je ne frissonne pas!

HANOUMAN.

Non? Tant mieux, alors. C'est que l'accès est passé!

FORQUEROLLES.

Une question, mon neveu.

HANOUMAN.

Deux questions, dix questions, cher oncle! Je suis ici pour vous être agréable, avant tout; ne vous gênez donc pas.

FORQUEROLLES.

Vous parliez tout à l'heure des lettres que vous avez reçues de moi?

HANOUMAN.

Sans doute... et comment n'en parlerais-je pas?... Ces bonnes, ces charmantes lettres, je les sais toutes par cœur.

FORQUEROLLES.

Vraiment?

HANOUMAN.

Vraiment! Oh! je les ai lues et relues mille fois! La nuit dernière encore!

FORQUEROLLES, étonné.

La nuit dernière?

HANOUMAN.

La nuit dernière, à l'hôtel du *Cheval-Blanc*.

FORQUEROLLES, à part.

A l'hôtel du *Cheval-Blanc*?...

HANOUMAN.

A l'hôtel du *Cheval-Blanc*, porte Saint-Honoré, où j'étais descendu, ne voulant pas me présenter chez ma mère avant

le jour... Ces lettres... (Il fait le geste de vouloir les prendre dans une poche.) Ces tout aimables lettres, je les relisais avec bonheur, avec délices...

FORQUEROLLES, qui suit des yeux la main d'Hanouman.

Ah!... Et vous les avez là, sur vous?..

HANOUMAN.

Oh! elles ne me quittent jamais! (Il retire sa main sans les lettres.)

FORQUEROLLES, à part.

Cependant, il ne me les montre pas! Il ne peut pas me les montrer! (Haut.) Je vous sais gré, mon cher Pascal, de vouloir paraître avoir attaché une pareille importance à ces preuves, bien naturelles, d'ailleurs, de mon affection; mais...

HANOUMAN.

Mais...

FORQUEROLLES, riant.

Mais... vous me permettez de douter un peu de votre sincérité en cette circonstance?

HANOUMAN.

Comment cela, mon oncle?

FORQUEROLLES.

Sans doute!.. Que l'on conserve les lettres d'une mère... ou d'une femme aimée, bien!... (Hanouman laisse échapper un soupir.) Ah! vous soupirez?..

HANOUMAN.

Ce n'est rien, mon oncle, continuez! Sans le vouloir, assurément... vous venez de réveiller en moi un souvenir... (A part, mais de façon à être entendu de Forquerolles.) Pauvre Flavie!...

FORQUEROLLES, surpris.

Hein?..

HANOUMAN, vivement.

Continuez, continuez donc, chevalier, je vous en prie!.. Voyons, si je ne m'abuse, vous disiez, ou vous alliez dire, ne le niez pas... que vous doutiez que j'eusse gardé une correspondance... portant la signature d'un homme que je dois considérer et respecter, en France, comme je considérais et respectais, là-bas, M. de Bouillé?... (Nouveau mouvement de Forquerolles. Hanouman sourit.)

FORQUEROLLES, à part.

M. de Bouillé!..

HANOUMAN.

C'est mal, mon oncle, c'est très-mal, d'avoir semblable opinion de votre neveu, et puisque, comme saint Thomas, il vous faut voir pour croire... (Il met de nouveau la main à sa poche.)

FORQUEROLLES, le suivant de nouveau des yeux, avec impatience.

Ah! Voyons?..

HANOUMAN, retirant encore sa main vide.

Mais, un mot encore, auparavant, mon oncle. Oh! je vous en veux beaucoup... je ne vous le cache pas, d'avoir cru que j'avais jeté au vent ou brûlé, peut-être, vos chères lettres! C'est cela, n'est-ce pas? Gageons que vous croyez que je les ai brûlées?

FORQUEROLLES, troublé.

Brûlées... déchirées... peu importe!

HANOUMAN.

Enfin... comme témoignage de vos regrets... lorsque je vous aurai prouvé que je vous aime plus que vous ne le pensiez, que me donnerez-vous, cher oncle?

FORQUEROLLES.

Ce que je vous donnerai...?

HANOUMAN.

Oui. A la Martinique, c'est un usage entre amis, pour réparer une légère faute, que le coupable offre à l'innocent quelque petit présent. Tenez!.. Oh! je ne serai pas exigeant... Votre épée est d'un goût exquis... vous la troquerez contre la mienne.

FORQUEROLLES, vivement.

Non, non!.. Pas cela, pas cela!

HANOUMAN, avec une expression de mépris.

Quoi! Ah! vous tenez à votre épée?... Eh bien, autre chose, je ne demande pas mieux: vous avez là, à votre jabot, un rubis qui scintille comme une étoile rouge... Cette turquoise n'est pas mal non plus, hein? Votre rubis contre ma turquoise, est-ce convenu?

FORQUEROLLES.

C'est convenu.

HANOUMAN, tirant le portefeuille de sa poche.

Bon! Voici toutes vos lettres... dans mon portefeuille.

FORQUEROLLES, se levant terrifié, à part.

Le portefeuille! (Le prenant et y regardant.) Mes lettres... les portraits! Oh! je rêve!

HANOUMAN.

Vous les reconnaissez, n'est-ce pas?

FORQUEROLLES.

Oui, oui. Ce sont elles... ce sont bien elles! (A part.) Ce portefeuille... ces papiers que j'avais ordonné à Tiretta d'apporter. Oh! mais alors, Tiretta...

HANOUMAN, reprenant les papiers que le chevalier froisse convulsivement. Pardon, mais j'y tiens! Oh! j'y tiens beaucoup!

FORQUEROLLES, avec une résolution sourde.

Il suffit; je ne vous arrêterai pas davantage, mon cher neveu!

HANOUMAN.

Ah! notre entretien est terminé déjà, cher oncle?

FORQUEROLLES.

Oui... Oh! nous le reprendrons plus tard, j'espère; mais, pour l'instant, je n'ai plus qu'à vous féliciter, en vous rendant aux caresses de... votre mère, de n'avoir point rencontré, dans un aussi long voyage que celui que vous venez de faire, de ces dangers...

HANOUMAN, très-naïf.

De ces dangers?

FORQUEROLLES.

Mais... de ces dangers où l'on laisse sa vie, quelquefois.

HANOUMAN.

Hein! de quel ton vous me dites cela, mon oncle! En vérité, il semblerait que vous êtes fâché que je ne sois pas mort en route.

FORQUEROLLES, troublé.

Mort, mort! non, non! ce n'est pas cela que je voulais dire, monsieur.

HANOUMAN.

Calmez-vous, je plaisantais! Parbleu! je sais bien que vous êtes fort enchanté, au contraire, de me voir vivant et bien vivant à vos côtés! J'ai appris à vous connaître, mon oncle. Je sais que le chevalier de Forquerolles, quoique déshérité des biens et des titres de son frère, au profit de Pascal de La Garde, traitera ainsi qu'il le lui a promis... Pascal de La Garde comme un ami, comme un fils. (Il lui tend la main.) Et sur ce, vous m'accompagnerez jusqu'à l'hôtel, n'est-ce pas, cher oncle? (Lui prenant le bras.) Et, chemin faisant, nous causerons encore de votre chère santé. Oh! d'abord, je veux vous guérir! et je vous guérirai. J'ai rapporté de la Martinique des plantes souveraines contre la fièvre, vous verrez cela. (Tout en parlant, Hanouman et Forquerolles se sont éloignés. On voit la tête de Picolet apparaître au-dessus du mur du fond.)

## SCÈNE VIII.

PICOLET, enjambant le mur et sautant à terre.

Ouf! Quand on n'en a pas l'habitude, c'est plus difficile qu'on ne croit d'entrer chez les gens par-dessus les murs. Par bonheur, cette ruelle est déserte... personne n'a pu me voir. Il faudrait à présent, dénicher le chevalier... c'est dans ce pavillon qu'il habite; justement la porte est ouverte. (Regardant à l'intérieur.) Personne! Tant mieux! ça me donnera le temps de respirer. Il s'agit, en attendant mieux, de faire dévorer tous ces gredins-là les uns par les autres!... D'abord, le bohémien et Tiretta par le chevalier; quant au chevalier, j'en fais mon affaire!... (Écoute.) Un bruit de pas sur le sable!... (Regardant.) Un homme! Mais c'est lui! Allons! A nous deux, monsieur le chevalier, ah! vous êtes bien retors, mais moi, je suis clerc de procureur! (Il se cache derrière un massif.)

## SCÈNE IX.

PICOLET, caché, FORQUEROLLES, puis TIRETTA.

FORQUEROLLES rentrant avec agitation.

Ah! c'est à en devenir fou!... Il s'en va, le front haut, la démarche assurée, le sourire aux lèvres. Oh! mais d'où vient donc ce second Pascal de La Garde? D'où vient cet audacieux sosie? ce faussaire effronté? Ce spectre vivant, enfin, de quelles ténèbres est-il sorti?... Oh! il n'y a plus à douter!... L'existence entre ses mains de ce portefeuille, que je croyais détruit, affermit encore ma conviction... Ce misérable est de complicité avec Tiretta, dans cette machination infernale... Oh! il faudra bien que je sache tout! Jusque-là, la preuve que je n'ai pas affaire à un démon, mais à un homme, la voilà! (Il regarde en bas.) C'est cette blessure que m'a faite Pascal de La Garde!... (Tirant demi son épée.) La preuve, c'est cette épée, rouge encore des arg...

PICOLET, qui s'est doucement approché, à mi-voix.

De Pascal de La Garde!

FORQUEROLLES, reculant avec terreur.

Ah!

PICOLET.

De Pascal de La Garde, tué hier, à l'auberge des *Sauies*, par M. le chevalier de Forquerolles.

FORQUEROLLES, sautant sur lui.

Malheureux!

PICOLET, se dégageant.

Vous avez mal cherché, j'étais sous le lit.

FORQUEROLLES.

Malédiction!

PICOLET, très-vite.

Écoutez-moi, monsieur le chevalier... D'un mot, d'un seul mot, d'abord, je vais vous rassurer sur mes intentions à votre égard. J'ai tout à gagner, si je vous sers... j'ai tout à perdre, si je vous nuis.

FORQUEROLLES.

Ah!

PICOLET.

Vous m'avez compris, n'est-ce pas? et c'est bien simple: les clercs de procureurs sont si mal payés!... et je suis clerc de procureur et ambitieux.

FORQUEROLLES.

Allons, parle! et hâte-toi.

PICOLET.

Je mettrai les phrases doubles. Monsieur le chevalier, je vous apporte le moyen de démasquer, en un moment, et votre fidèle Tiretta, et son faux Pascal de La Garde.

FORQUEROLLES.

Que dis-tu?... Ainsi, Tiretta?... (En ce moment, on voit s'agiter faiblement les branches placées derrière le pavillon et y paraître la tête de Tiretta.)

PICOLET.

N'avez-vous pas deviné déjà qu'il vous trahissait?

FORQUEROLLES.

Sans doute, mais quel est cet homme...

PICOLET.

Qui ressemble si fort à Pascal de La Garde?... Un bohémien, un gitano, un gaillard sans feu ni lieu, nommé Hanouman, et que le hasard ou le diable a fait tomber dans l'auberge de Saint-Maur, quelques minutes après votre départ. Tiretta et moi, nous avions frémé, moi, en haut, lui... en bas... en voyant apparaître, à quelques pas du caveau qui renfermait le corps de Pascal de La Garde, cette figure qui nous rappelait si bien la figure de Pascal de La Garde!... Cependant, bientôt, Tiretta, remis de sa frayeur, poussa un cri de joie! Tout l'or des Forquerolles venait de lui passer devant les yeux. Son plan était arrêté! Puisque le mort était ressuscité, il allait faire un pacte avec le mort!...

FORQUEROLLES.

Oh! l'infâme!...

PICOLET.

Maintenant, j'en arrive à ce qui me concerne... Je vous avoue qu'après avoir assisté à la terrible scène de...

FORQUEROLLES, vivement.

Passons.

PICOLET.

Je passe. Je vous avoue, que si ma première pensée fût de crier à... (Mouvement de Forquerolles.) Je passe encore... ma seconde fut de sauter par la fenêtre, de courir à toutes jambes jusqu'à Paris, et d'aller prévenir M. le lieutenant de... (Nouveau mouvement de Forquerolles.) Ah! dame, je dois vous dire la vérité; mais, enfin, les jambes me manquaient; je me dis, comme cela, que si j'allais accuser un grand personnage, ce serait moi qu'on arrêterait d'abord, quitte à arrêter le gentilhomme ensuite. Cette perspective ne me souriant que médiocrement, je pensai alors à me faire des alliés dans le camp... du bohémien. Oui, j'eus un instant l'idée de vendre mon silence à Hanouman et à Tiretta, parce que leur jeu me semblait plus beau que le vôtre, attendu qu'il me paraissait assez difficile que vous allassiez dire que ces messieurs étaient des imposteurs, et que vous le saviez bien, puisque, le vrai Pascal, c'était vous-même qui...

FORQUEROLLES.

Abrége, abrége...

PICOLET.

Bref ! leur croyant tous les atouts, j'allais parier pour eux, lorsqu'un incident nouveau vint changer mes dispositions...

FORQUEROLLES.

Et cet incident?...

PICOLET.

Est cause que je parie pour vous, maintenant, monsieur le chevalier, et cela, parce que, dans votre jeu, vous avez la dame !

FORQUEROLLES.

Hein !

PICOLET, à voix basse.

Flavie de Presles est à Paris !

FORQUEROLLES, avec joie.

Flavie de Presles ! la maîtresse de Pascal de La Gardel

PICOLET.

Précisément ! Et voici une lettre d'elle à son amant, à son amant, à qui elle demande une entrevue.

FORQUEROLLES.

Donne, donne !

PICOLET.

Oh ! vous pouvez lire, la lettre est ouverte ; je l'ai décachetée au moment même où on me l'a remise.

FORQUEROLLES, qui lit, avec joie.

Oh !

PICOLET.

Maintenant, monsieur le chevalier, n'êtes-vous pas d'avis, comme moi, que cette ressemblance extraordinaire qui a pu tromper les yeux d'une mère séparée de son fils depuis dix ans, ne pourra tromper les yeux d'une maîtresse que l'on a quittée la veille. Votre opinion n'est-elle pas encore comme la mienne, que le faux Pascal est perdu, et que Tiretta est perdu avec lui ?... Enfin, comprenez-vous pourquoi, au lieu d'être allé à ces intrigants, je suis venu vous offrir mes services ?

FORQUEROLLES.

Oui, oui !

PICOLET, à part.

Ça y est ?

FORQUEROLLES.

Oh ! tu seras bien récompensé, je te le jure.

PICOLET, s'inclinant.

Oh ! monsieur le chevalier, j'y compte bien.

FORQUEROLLES.

Vingt mille livres, est-ce assez ?

PICOLET.

C'est bien juste ! Enfin, les temps sont si durs ! Mais si vous le permettez, monsieur le chevalier, maintenant que vous êtes prévenu, je vais m'acquitter de ma commission, et... (il tend la main pour prendre la lettre.)

FORQUEROLLES, la mettant dans sa poche.

Non, non, je veux mieux que cela. C'est demain grande fête à l'hôtel de Forquerolles, et c'est devant tous que mademoiselle Flavie de Presles viendra redemander son amant.

PICOLET.

Parfait ! Je vois la scène d'ici !

FORQUEROLLES.

Tu vas dire à mademoiselle Flavie de Presles qu'elle ne quitte pas sa retraite, et que, quand le moment en sera venu, M. le chevalier de Forquerolles ira la chercher lui-même pour la conduire près de celui qu'elle aime.

PICOLET.

Charmant !

FORQUEROLLES.

Mais pas un mot, et prends bien garde qu'on ne découvre son asile.

PICOLET.

Ne craignez rien. Et quand vous reverrai-je ?

FORQUEROLLES.

Demain, ici, à la même heure, je te donnerai de nouvelles instructions, et l'argent que je t'ai promis.

PICOLET, souriant.

Oh ! cela ne presse pas... je ne suis pas inquiet.

FORQUEROLLES.

Tu as raison, car tu as ma parole.

PICOLET.

C'est pour ça ! (se frottant les mains.) Ça va bien, ça va bien ! la victoire est à vous, monsieur le chevalier !

FORQUEROLLES, qui regarde au loin.

Il ne faut pas qu'on te voie avec moi... je m'éloigne. Toi,

ne sors que lorsque tu m'auras perdu de vue !... Et à demain !

PICOLET.

A demain ! monsieur le chevalier !

## SCÈNE X.

PICOLET, un instant seul, puis TIRETTA.

PICOLET, regardant au loin.

Comme il marche ! comme il marche ! il s'éloigne... il a tourné l'allée... Je puis partir ! Allons, allons ! je crois avoir déjà assez bien mené ma barque ! Partons ! (Il remonte du côté de la petite porte, et se trouve en face de Tiretta, qui est sorti de derrière le pavillon — A part.) Ah ! Tiretta !... Est-ce qu'il écoutait ? (Il veut passer, Tiretta se met devant. — De plus en plus effrayé.) Que faites-vous donc, monsieur ? et pourquoi me barrez-vous la route ?

TIRETTA, marchant sur lui.

Parce que je ne veux pas que vous sortiez d'ici, monsieur Picolet, avant de m'avoir révélé le secret important que M. le chevalier vous a si bien recommandé de garder pour lui seul.

PICOLET.

Comment ?

TIRETTA.

Et ce secret, c'est celui de la demeure de mademoiselle Flavie de Presles. Que voulez-vous, c'est un prêté pour un rendu... Vous m'espionniez hier, je vous espionne aujourd'hui... Où est mademoiselle Flavie de Presles ?

PICOLET.

Je ne le sais pas.

TIRETTA, tirant un pistolet de sa poche.

Vraiment !... Alors, j'en suis désolé pour vous, monsieur Picolet... Je vais vous tuer !

PICOLET.

Ici ! Vous n'oserez pas ?

TIRETTA.

Et pourquoi donc ? Personne, excepté le jardinier... qui ne parlera pas, je le payerai pour cela... personne, je vous le répète, ne connaît ma présence ici... Qui donc m'accusera si je vous tue ?... D'ailleurs, vous êtes étranger... et la façon dont vous vous êtes introduit dans ce jardin justifierait, jusqu'à un certain point, votre mort... Ah ! monsieur Picolet, il est dangereux parfois de passer par-dessus les murs ! (Ajustant Picolet.) Allons ! avez-vous réfléchi ?

PICOLET, avec effroi.

Un instant ! un instant ! Ne tirez pas !

TIRETTA, froidement.

La demeure de mademoiselle Flavie de Presles, s'il vous plaît ?

PICOLET, regardant si on ne vient pas.

La... la... la... demeure ?

TIRETTA, avec colère.

Prenez garde !... (Il va presser la détente.)

PICOLET, vivement.

Chez le logeur Rigobert.

TIRETTA, à part, avec joie.

Rigobert, à la maison du pont Notre-Dame !

PICOLET, à part.

C'est qu'il m'aurait tué, le gredin !... Ah ! la vilaine société !

TIRETTA.

Alors la personne dont parle la lettre, et qui a recueilli mademoiselle Flavie de Presles, c'est donc mademoiselle Colette, la bouquetière du pont Notre-Dame ?

PICOLET.

C'est elle.

TIRETTA.

Très-bien !... Vous remerciez mademoiselle Colette de ma part... Eh bien, monsieur Picolet, qu'en pensez-vous ? Qui de nous ou du chevalier a la plus belle partie à cette heure ? C'est nous, n'est-ce pas ? puisque nous connaissons vos cartes... Mais nous sommes beaux joueurs, et, pour continuer à me servir de vos propres expressions, je vous dirai : Pariez pour nous maintenant ; au lieu de vingt mille livres, c'est quarante que vous gagnerez.

PICOLET.

Mais...

TIRETTA.

Mais songez-y bien, monsieur Picolet, il n'y a qu'une personne en France qui puisse arracher le masque du faux Pascal de La Garde, cette personne, c'est Flavie de Presles... L'unique chance du chevalier était dans la venue de la créole et la créole n'y viendra pas.

PICOLET.

Comment?

TIRETTA, d'un ton singulier.

Elle ne viendra pas, vous dis-je!

PICOLET, à part.

Oh! de quel ton il a dit cela!

TIRETTA.

Finissons... Dois-je voir en vous un ennemi ou un allié... Songez que j'ai votre secret maintenant, et... (D'un ton significatif.) que j'ai toujours... là... une halle à votre service! Choisissez donc, quarante mille livres, ou...

PICOLET.

Que c'est bête! le choix ne peut être douteux... Je passe dans vos rangs!

TIRETTA.

C'est juré?

PICOLET.

C'est juré.

TIRETTA.

Bon!... Maintenant, le chevalier vous avait donné une commission pour mademoiselle Flavie de Presles, moi, je vais vous en donner une autre... A quelle heure attend-elle M. Pascal de La Garde?

PICOLET.

A neuf heures.

TIRETTA.

Vous lui direz que M. de La Garde sera exact à son rendez-vous!

PICOLET, étonné.

Exact! Ah!... je comprends... Cependant... (Tremblant.) Si mademoiselle Flavie de Presles devine tout... Si elle ne reconnaît pas son amant!... Si elle crie au mensonge, à l'impudence!...

TIRETTA, d'une voix sombre.

En ce cas, cela me regarde!

PICOLET, avec un cri étouffé d'effroi.

Ah!

TIRETTA.

Qu'est-ce?

PICOLET.

Rien... je dis... Au fait... c'est juste!.. En ce cas, cela vous regarde.

TIRETTA.

Mais il est temps de vous éloigner... J'ai une clef de cette porte... venez...

PICOLET, à part.

Oh! la vilaine société.

TIRETTA, voyant Picolet rétrograder.

Eh bien, à quoi pensez-vous?

PICOLET, se remettant.

Hein! je pense... mais je pense que quarante mille livres, c'est le double de vingt mille... et que j'ai fait une bonne affaire...

TIRETTA, qui a ouvert la porte.

A la bonne heure donc!... Passez devant.

PICOLET.

Devant! Vous y tenez?...

TIRETTA, riant.

Eh! eh! n'avez-vous peur encore que je vous tue?... Poltron!... et à quoi bon vous tuer, puisque vous êtes des nôtres à présent!

PICOLET, essayant de rire.

C'est juste! (à part.) Des vôtres!.. compte là-dessus!

TIRETTA, suivant Picolet.

Dès ce soir, il le faut... Flavie de Presles sera partie... ou morte!...

PICOLET.

Morte!.. Ah Dieu! où me suis-je fourré!.. Mais je ne pourrai jamais manger ce gros-là, moi!... Bah! Le patron me nourrit si mal, on essayera!

TIRETTA.

Eh bien?

PICOLET.

Voilà! voilà! (ils sortent par la petite porte.)

## ACTE QUATRIÈME

LA MAISON DU PONT NOTRE-DAME.

Le pont Notre-Dame : à gauche, la boutique de Colette, toute garnie par devant de pots et de caisses de fleurs, et portant cette enseigne : AU TEMPLE DE FLORE. — A droite, la maison de Rigobert, avec cette enseigne : ON LOGE A LA NUIT. — Rez-de-chaussée dont l'intérieur est visible au public, et qui se compose ainsi : à gauche, la porte d'entrée; à droite, un escalier conduisant à l'étage supérieur; au fond, une porte donnant dans une sorte d'arrière-boutique où couche le logeur Rigobert; une table, des escabeaux, un buffet; au premier étage, une chambre, celle occupée par Flavie, et également visible au public; en face du public, une porte ouvrant sur la chambre à coucher que précède la pièce indiquée d'abord; quand la porte de la seconde chambre est ouverte, on aperçoit une fenêtre, et, au travers de cette fenêtre, les quais et les maisons du vieux Paris. La porte, qui donne entrée dans la première pièce, est à droite, et située sur une sorte de palier auquel vient aboutir la cage de l'escalier; à l'extrême droite du palier, et en surplomb sur la rivière, une sorte de balcon en bois qui se relie avec la partie de cage de l'escalier; au-dessous de ce balcon, un bout de quai avec un commencement d'escalier, descendant à la rivière. Le quai, en contre-bas de la scène, permet de voir le commencement de la rivière se perdant sous les maisons du pont, décrites plus haut. En bas de l'escalier du quai se trouvent plusieurs bateaux amarrés; au delà de la rivière, on aperçoit les maisons de la cité; entre la maison de Colette et la maison de Rigobert, qui sont censées former l'extrémité du pont, se trouve l'espace formant le quai, et, au delà de cet espace, les places, maisons ou rues auxquelles aboutit le pont Notre-Dame.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, puis COLETTE, FLAVIE.

(Au lever du rideau, le jour commence à tomber; Madeleine assise, en bas dans la maison, devant son rouet, se lève.)

MADELEINE.

Le jour baisse... allumons ma lampe... puis, avant de me remettre à l'ouvrage, j'irai donner mon coup d'œil partout!.. C'est drôle, ça! Le quartier est bien tranquille, et, depuis deux ans que je suis au service dans cette maison, il n'y est jamais rien arrivé. Eh bien, c'est égal, quand vient le soir... et que le maître est absent, surtout, je ne suis pas rassurée, moi! (Tout en parlant, Madeleine allume le temps. — Colette et Flavie paraissent à gauche, sortant de la boutique. — Pendant ce qui suit, Madeleine sort par le fond de la pièce.)

COLETTE.

Ainsi, mam'selle, vous me quittez déjà?

FLAVIE.

Voici la nuit, mon enfant; il faut que je rentre... D'ailleurs, je crains de vous gêner.

COLETTE.

Me gêner? Par exemple! Mais, dans une minute, je m'en vas ôter les fleurs de l'étalage, fermer les volets, puis, bonsoir le commerce... jusqu'à demain!... Ainsi, vous n'avez donc pas à craindre de... (Voyant Flavie soucieuse.) Après ça... excusez, mam'selle, je suis une sotte, je ne songe pas que la société d'une petite bouquetière comme moi ne peut convenir longtemps à une belle demoiselle comme vous!

FLAVIE, vivement.

Ah! c'est mal, Colette, ce que vous dites là!... Pensez-vous donc que j'aie déjà oublié que c'est vous qui m'avez relevée hier, à cette place, comme j'y tombais à demi morte de lassitude et de chagrin?

COLETTE.

Mam'selle...

FLAVIE.

Que c'est vous encore, qui, lorsqu'un nom... un nom chéri s'échappa de mes lèvres... vous empressâtes aussitôt...

COLETTE.

Oh! quant à ça, mam'selle, ce n'est pas moi, non, ce n'est pas moi qui vous ai offert de porter votre lettre à M. Pascal de La Garde... c'est M. Picolet!...

FLAVIE.

Eh bien, est-ce que M. Picolet, votre futur... votre mari, bientôt, vous me l'avez dit... est-ce que M. Picolet, ce n'est pas vous encore?... (Colette baisse les yeux.) Colette, je ne sais ce que vous entendez ici par le mot reconnaissance... Ignorez ce que vous faites le lendemain de vos affections ou de vos rancunes de la veille; mais, chez nous, sous le ciel des Antilles, huit heures, c'est haïr à jamais! Aimer une fois, c'est aimer toujours!

COLETTE, lui baisant les mains.

Oh! mam'selle!...

FLAVIE.

Et maintenant, puisqu'il faut vous l'avouer, chère enfant, si j'ai hâte de rentrer... c'est que l'heure approche où M. Pascal de La Garde va arriver... et...

COLETTE.

En effet... il n'est pas loin de neuf heures. Picolet a dit que M. Pascal de La Garde serait exact, et il faut bien, qu'avant son arrivée, vous ayez le temps de donner un coup d'œil à votre miroir! On a beau se savoir aimée, il n'y a jamais de mal à se faire la plus jolie possible pour son amoureux... Pas vrai, mam'selle? (Lui prenant le bras.) Venez donc!... (Elles se dirigent vers la maison. — Madeleine a reparu dans la pièce basse.)

MADELEINE.

Tout est en ordre partout... et, en attendant le retour de la jeune dame, qui habite le premier, je puis... (Elle va se remettre à son rouet. — Colette frappe à la porte.)

MADELEINE.

On frappe! C'est elle, sans doute!... (Elle ouvre.) Oui!...

FLAVIE, à Colette, qui reste sur le seuil.

Bonsoir, chère petite!

COLETTE.

Bonsoir, mam'selle... à demain!... Bonsoir aussi, ma bonne Madeleine!... Je vous recommande encore notre jeune dame! n'est-ce pas?

MADELEINE.

C'est bon, c'est bon, petite bavarde! Tâchez seulement de veiller aussi bien sur vos bouquets, que je veille sur mes voyageurs... personne ne se plaindra!... Eh! eh! bonsoir! (Elle referme la porte en riant.)

COLETTE, dans la rue.

Comment, que je veille sur mes bouquets!... Hum! une pierre dans mon jardin... Ces vieilles femmes, ça ne veut jamais se rappeler que ça été jeunes...

MADELEINE, qui a allumé un flambeau, à Flavie, demeurée rêveuse.  
Si madame veut me suivre?

FLAVIE, revenant à elle.

Me voici! (Elles montent l'escalier.)

COLETTE, regardant du côté de la maison.

Pauvre demoiselle!... Aussi bonne que jolie... comme mademoiselle Edmée... A propos de mademoiselle Edmée, c'est elle qui va être contente en apprenant... Et M. Urbain, donc!... Quelle joie!... Car enfin, puisque M. Pascal de La Garde en aime une autre, bien sûr que ce mariage qu'on avait projeté... Mais voyez comme il y a des gens qui ont peu d'idée! D'ordinaire, il ne se passe pas un jour sans que M. Urbain fasse un tour par ici, avec son ami Roland... Eh bien, aujourd'hui que j'ai une bonne nouvelle à leur donner, c'est comme un fait exprès, ces messieurs ne viennent pas... Et M. Picolet, où est-il aussi, lui, à cette heure?... Habituellement, monsieur vient m'aider à fermer ma boutique... à ranger mes fleurs... Ce soir, j'aurai toute la peine à moi seule!... Oh! il me revaudra ça! (Sur ses derniers mots, Colette se met à sentir ses fleurs en étalage, dans sa boutique. Pendant ce qui suit, elle sort et entre alternativement. Flavie et Madeleine ont paru sur le palier et sont entrées dans la chambre de haut.)

MADELEINE, mettant le flambeau qu'elle portait sur la table.

Madame n'a plus besoin de moi?

FLAVIE.

Non... Mais... pardon... vous ne vous couchez pas encore, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Oh! non, madame... pas avant deux heures

FLAVIE.

C'est que j'attends... la visite... d'une personne.

MADELEINE.

Il suffit, madame... Je reste en bas à travailler... Et qui cette personne demandera-t-elle, s'il vous plaît?

FLAVIE.

Mademoiselle Flavie de Presles.

MADELEINE.

Mademoiselle Flavie de Presles!... je m'en souviendrai. (Elle sort, et referme la porte.)

FLAVIE, se dirigeant vers la seconde chambre.

La fenêtre de cette chambre donne sur le quai... De là, je le verrai venir. (Elle prend la lumière et entre dans la chambre du fond.)

COLETTE, dans la rue.

C'est que c'est très-fatigant de porter ces caisses... et, depuis quinze jours sur tout, je ne sais pas ce que j'ai, mais pour un rien la tête me tourne... L'effet du printemps, sans doute! Et Picolet qui ne revient pas!... Bah!... Chantons! ça me donnera des forces. (Chantant.)

Couché dans l'ombre d'une gerbe,  
Je vis, hier, au point du jour,  
Un blond enfant, c'était l'Amour,  
Qui dormait doucement sur l'herbe.  
Charmant Amour!  
Amour d'amour!  
Ah! qu'il est donc gentil l'Amour!

(Vers la fin du couplet, elle est rentrée dans sa boutique.)

MADELEINE, en bas, se rasant devant son rouet.

Une visite!... une visite!... Cette jeune dame a choisi une singulière heure pour recevoir son monde!... Après ça, vous me direz que ça ne me regarde pas, et que, pourvu qu'on ne fasse pas de bruit, qu'on ne cause pas de scandale dans la maison... (Madeleine continue à marmotter entre ses dents, tout en filant. Picolet paraît dans la rue, au fond.)

## SCÈNE II.

PICOLET, dans la rue, MADELEINE, dans la maison, puis COLETTE, sortant de sa boutique.

PICOLET, arrivant en courant.

Ah! enfin!... Je suis libre pour quelques minutes, et je puis embrasser ma petite Colette! (L'apercevant qui sort de sa boutique.) Justement, la voilà! C'est qu'elle travaille comme si je ne m'occupais pas de lui gagner des rentes.

COLETTE, sans le voir, chantant.

De l'appeler, je me dépêche,  
Ah! j'eus bien tort de l'éveiller,  
Je ne voulais que babiller  
Le méchant me lance une flèche!  
Traître d'Amour,  
Coquin d'Amour,

Ah! qu'il est donc méchant l'Amour.

(Tout en chantant elle a pris un pot de fleurs qu'elle se dispose à rentrer.)

PICOLET, s'approchant d'elle, à part.

Quelle voix!... quelle voix!... Ce n'est pas une femme, c'est une fauvette!... Oh! chère Blondinette!... (Il la prend par la taille.)

COLETTE, laissant tomber son pot de fleurs.

Finissez, M. Roland.

PICOLET.

Hein?

COLETTE, se retournant.

Tiens, c'est Picolet...

PICOLET, assé.

Oui, mademoiselle, c'est Picolet.

COLETTE, rient.

Ah! ah! cette mine!...

PICOLET.

Mais, dame!...

COLETTE.

Béta!... puisque j'ai cassé le pot de fleurs.

PICOLET.

Eh bien... qu'est-ce que ça prouve?

COLETTE, prenant un autre pot de fleurs.

Mais ça prouve que je voulais me défendre.

PICOLET.

Au fait, c'est vrai! (Il l'embrasse.)

COLETTE, se laissant faire.

Tu vois bien que je n'ai pas cassé celui-là.

PICOLET.

Oui, oui, mon amour.

COLETTE, bondant.

Oh! votre amour!... Je trouve qu'il en prend bien à son aise, moi, depuis deux jours, depuis que vous êtes allé vous promener tout seul à la campagne... D'abord, pourquoi êtes-vous revenu si tard hier, de Saint-Maur? Onze heures du soir! s'il est permis!...

PICOLET.

Mais, je te l'ai dit, c'est le patron que j'ai rencontré, et qui...

COLETTE.

Oui, des mensonges... Et qu'avez-vous fait, depuis midi que vous avez rapporté la réponse de M. Pascal de La Garde?...

PICOLET.

Eh bien... et le greffe?

COLETTE.

Oh! il a bon dos, le greffe...

PICOLET.

Mais...



COLETTE.

Je suis sûre que vous n'y êtes pas allé.

PICOLET, souriant.

Ta parole?

COLETTE.

Hein?...

PICOLET, tirant un papier de sa poche.

Où donc, alors, a-t-on écrit cet acte-là?... Tiens, vois...

COLETTE.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi, votre grimoire?... Est-ce qu'il m'intéresse?...

PICOLET.

Mais oui, mais oui.

COLETTE.

Allons donc... (Après un temps.) Qu'est-ce qu'il chante?...

PICOLET, à demi-voix.

La chanson des amours légitimes.

COLETTE.

Hein?...

PICOLET.

C'est-à-dire, une copie de la chanson. Tiens, écoute le premier couplet... Air à faire : (lisant.) « Par-devant maître Mathieu, procureur...

COLETTE, donnant une tape sur le papier.

Ahl laissez-moi tranquille.... Vous vous moquez de moi, et ça ne me convient pas... parce que j'ai mal aux nerfs, parce que j'ai du chagrin, parce que je suis malheureuse et que j'ai envie de pleurer sans savoir pourquoi, la! (Elle essuie ses yeux.)

PICOLET, tout ému.

Colette, ma petite Colette... mais, mon Dieu! Qu'as-tu donc?

COLETTE.

Encore une fois, je n'en sais rien; mais, je ne dors plus, je ne mange plus.

PICOLET, joyeux.

Bien vrai? Ah! je devine!

COLETTE.

C'est pas naturel, tout ça!

PICOLET.

Mais si! mais si!

COLETTE.

Ça vous fait rire, vous, sans cœur... Vous ne voulez pas voir que je change, et cependant, je change à vue d'œil!... Moi qui étais si fraîche et si rose autrefois!... Ah! voyez-vous, je sens bien, là, que c'est fini et que je vais mourir!

PICOLET.

Mourir!... Mais dis donc que tu vas revivre, au contraire!

COLETTE, comprenant à demi.

Hein?... Que dites-vous donc?... (Avec amour.) Que dis-tu?

PICOLET, tout joyeux.

Revivre en lui, ou en elle, on ne peut pas savoir...

COLETTE, avec un cri.

Ah!...

PICOLET.

Mais j'espère que ce sera en elle...

COLETTE.

Oh! moi, je veux que ce soit en lui.

PICOLET.

Enfin, je dis, ma Colette, que c'est maintenant, surtout, que ma chanson est de circonstance... Lis plutôt... (Il lui montre le papier.)

COLETTE, qui a parcouru le papier des yeux.

Ah! comment, c'est?...

PICOLET.

Une copie des deux publications qui seront faites demain à la municipalité... pour le mariage de M. Félicien-Narcisse Picolet avec mademoiselle Honorine-Colette Limon.

COLETTE, lui jetant les bras autour du cou.

Ah! ah!... Picolet... elle est bien gentille, votre chanson...

PICOLET.

N'est-ce pas?...

COLETTE.

Oui, oui... (Elle pleure.) Elle est est bien gentille.

PICOLET.

Eh bien, tu pleures encore?...

COLETTE.

Oh! mais, cette fois, je sais bien pourquoi... C'est parce que je suis heureuse!... Oh! Picolet, tiens, je t'aime encore plus, maintenant... Mais, j'y pense, cette idée de... publications vous a donc pris tout à coup?

PICOLET.

Tout à coup? Par exemple! Eh bien... est-ce que je ne t'avais pas promis?...

COLETTE.

Si fait... je sais, et aussi j'étais bien tranquille; alors, pourquoi plutôt aujourd'hui que demain?

PICOLET.

Pourquoi plutôt demain qu'aujourd'hui?... D'abord, c'était peut-être en pressentiment de la bonne nouvelle que tu devais m'annoncer; ensuite, vois-tu? je me suis dit : « Ce qui est fait est fait; une publication de mariage, ça a une valeur, après tout, au cas où... »

COLETTE.

Où?...

PICOLET.

Enfin... nous sommes tous mortels, pas vrai?

COLETTE.

Ahl mon Dieu!... qu'est-ce que c'est que ces idées-là?...

PICOLET.

Ce n'est pas des idées... c'est... Je t'expliquerai cela plus tard.

COLETTE.

Cependant...

PICOLET.

Cependant... qu'il te suffise de savoir pour l'instant, ma Colette, que j'ai entrepris une grande affaire, un peu à la légère, peut-être, mais qui, je l'espère, réussira, et que, si elle réussit, nous aurons, avant peu, le paradis de nos rêves : des volets verts et des moutons, un pigeonier et des charnelles... pour nous... de belles fleurs et d'épais gazons pour lui ou pour elle!...

COLETTE.

Mais si cette grande affaire ne réussissait pas, non plus, qu'arriverait-il?

PICOLET.

On ne sait pas... quand il fait du vent... les tuiles tiennent si mal après les toits!

COLETTE.

Encore!

PICOLET.

Enfin... quoi qu'il advienne, Colette... et quoi qu'on puisse jamais venir te dire de moi... Surtout, si ce que l'on te disait, était du mal... tu ne le croirais pas, tu ne le croirais jamais, n'est-ce pas, Colette? parce que tu es sûre, bien sûre que je suis un digne et brave garçon... incapable d'une mauvaise action?

COLETTE.

Je ne vous comprends pas.

PICOLET.

Ça sera pour une autre fois. (On entend sonner une demie. — A part.) Huit heures et demie... et cet autre qu'il faut que j'aille chercher! (Haut.) Adieu, Colette!

COLETTE.

Adieu! Oh! non, vous êtes tout agité! Je ne vous laisse pas partir ainsi!

PICOLET.

Bah! Eh bien! ce serait du joli de me retenir!... Et le patron qui m'attend!

COLETTE.

Mais ces paroles qui viennent de vous échapper?

PICOLET.

C'étaient des bêtises... des bêtises... Je riais...

COLETTE.

Oh! vous n'en aviez pas l'air, pourtant!

PICOLET.

A demain, Colette!

COLETTE.

Demain! Je ne vous reverrai donc pas ce soir?

PICOLET.

Non, non! Je travaillerai toute la soirée... peut-être une partie de la nuit... et si tu étais bien sage, même... puisque tu es malade... (Avec joie.) Elle est malade! Tu te coucherais tout de suite...

COLETTE.

Mais...

PICOLET.

Allons! C'est convenu, n'est-ce pas? (A part.) Si je ne me sauve pas tout de suite... je lui dirai tout... (Haut.) Bonsoir, Colette!

COLETTE, voulant le retenir.

Picolet!

PICOLET.

Bonne nuit!... Au revoir! A demain! Adieu! Je t'aime!... (Il se sauve en courant.)

## SCÈNE III.

COLETTE, seule, MADELEINE, dans la maison, puis ROLAND et URBAIN, dans la rue.

COLETTE.

Il est parti! Il s'en va sans me rien dire... le vilain! le méchant!... (Regardant le papier que lui a remis Picolet.) Le méchant! Est-ce qu'un méchant aurait eu une pareille pensée?... Mais que signifie ce trouble, en me parlant de cette affaire qui l'occupe? et pourquoi me demandait-il d'avance de ne pas croire au mal qu'on pourrait me dire de lui? Allons! il plaisantait, certainement... C'est égal, j'ai le cœur serré... et, pour me consoler... oh! j'aurais besoin de voir quelque figure amie... (Eu parlant, elle marche du côté de sa boutique, et se trouve en face de Roland et d'Urbain. — Avec joie.) Ah! monsieur Urbain! monsieur Roland! quel bonheur!...

URBAIN.

Vraiment?

ROLAND.

Le mot est aimable!

COLETTE, à Roland.

Oh! il est moins pour vous, monsieur, que pour...

ROLAND.

Que pour Urbain?... Eh bien, tiens, voilà pour te remercier de l'aimer mieux que moi. (Il veut l'embrasser.)

COLETTE, lui échappant.

Gardez vos baisers.

ROLAND.

Pour demain, soit! ça se conserve.

COLETTE.

Ce n'est pas le moment de plaisanter; j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

URBAIN.

Une grande nouvelle?

COLETTE.

Oui.

ROLAND.

Et il s'agit?...

COLETTE.

De mademoiselle Edmée et de M. Urbain, et de leur mariage, très-possible maintenant.

URBAIN.

Il se pourrait?...

ROLAND.

Parle vite!

COLETTE.

Comme ça, dans la rue? (A Roland.) Après ça, monsieur craint peut-être de se compromettre aux yeux du monde, en entrant, le soir, chez une pauvre petite bouquetière?

ROLAND.

Non pas! Du moment que la pauvre petite bouquetière, en recevant deux cavaliers chez elle, ne craint pas de se compromettre aux yeux de M. Picolet...

COLETTE, troublée.

Hein?

ROLAND, bas.

Ah! friponne!... j'en sais de belles!... Que veux-tu?... in vino veritas, c'est tout ce que je sais de latin; cela veut dire: Les clercs de procureur sont indiscrets quand ils sont gris.

COLETTE.

Quelle horreur!... C'est vous qui l'avez grisé!... et vous mériteriez...

URBAIN.

Ah! Colette...

COLETTE.

Au fait, ça m'est égal; il m'épouse. Oui, monsieur... (A part, avec un soupir.) S'il ne tombe pas de tuiles... (A Urbain.) Et, comme je suis heureuse, je ne veux pas marchander le bonheur à ceux que j'aime... Venez, suivez-moi! (Elle entre dans la boutique, suivie de Roland et d'Urbain.)

## SCÈNE IV.

MADELEINE, TIRETTA.

(Au moment où Colette, Urbain et Roland rentrent, on voit Tiretta arriver par le fond et se diriger vers la maison de Rigobert, à la porte de laquelle il frappe.)

MADELEINE, se levant.

Ah! ah! c'est sans doute la visite qu'attend la jeune dame. (Elle a ouvert. Apercevant Tiretta.) Monsieur Tiretta!

TIRETTA, entrant et refermant la porte.

Oui, c'est moi, Madeleine; votre maître est-il ici?

MADELEINE.

Non, monsieur, il est là-bas... aux *Barreaux Rouges*; mais, si vous voulez... (Elle fait un mouvement pour sortir.)

TIRETTA, l'arrêtant du geste.

Inutile! Je n'ai pas besoin de lui, je n'ai besoin que de sa maison.

MADELEINE.

A votre aise, monsieur Tiretta. M. Rigobert m'a bien dit que chaque fois que vous viendriez...

TIRETTA.

Il vous faudrait m'obéir comme à lui-même. Tenez, Madeleine, ceci est pour votre bonne mémoire. (Il lui donne une pièce d'or.)

MADELEINE, avec joie.

Une pièce d'or!

TIRETTA.

Maintenant, répondez. Qui avez-vous ici?

MADELEINE.

Qui nous avons?

TIRETTA.

Oui; quelles sont les personnes que vous logez pour le moment?

MADELEINE.

Mais, il y a en tout et pour tout une jeune dame.

TIRETTA.

Mademoiselle Flavie de Presles, n'est-ce pas?

MADELEINE, surprise.

C'est bien ça... Mais comment savez-vous?...

TIRETTA, sèchement.

J'aime à questionner, mais je n'aime pas qu'on me questionne, Madeleine.

MADELEINE, confuse.

Oh! excusez, monsieur.

TIRETTA.

Où est logée cette jeune dame? Là-haut, sans doute?

MADELEINE.

Oui, monsieur Tiretta.

TIRETTA.

C'est bon! A présent, vous allez rentrer dans votre chambre, Madeleine, et, quoique vous entendiez, souvenez-vous, quoi que vous vous entendiez... vous n'en bougerez pas!

MADELEINE.

Il suffit, monsieur Tiretta.

TIRETTA.

Et souvenez-vous encore, Madeleine, que si je sais récompenser... les gens discrets... je sais aussi punir les bavards et les curieux. (Lui montrant la porte à droite.) Allez.

MADELEINE, à part, en entrant par la porte à droite.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tout ça signifie?

## SCÈNE V.

TIRETTA, PICOLET, UN HOMME, puis FLAVIE.

(Pendant la fin de la scène précédente, Picolet a paru au fond, accompagné d'un homme. Picolet frappe à la porte de la maison de Rigobert, d'une façon particulière.)

TIRETTA.

C'est Picolet. (Il ouvre.)

PICOLET.

Me voici...

TIRETTA.

Bien... et avez-vous amené?...

PICOLET, montrant l'homme qui entre derrière lui.

Cet homme m'attendait sur le quai, ainsi que je lui en avais porté l'ordre tantôt, de votre part.

TIRETTA, à l'homme.

On t'a dit qu'il y avait cinquante louis pour toi, si l'on avait besoin de tes services?

L'HOMME.

Oui, et je suis prêt.

TIRETTA.

Bon! (A part.) Avec cet homme, si Picolet voulait me trahir? (Haut, à Picolet.) Ah! et le bateau? où est-il?

PICOLET.

Amarré au bas de la maison.

TIRETTA.

A merveille! (A Picolet.) Restez ici. (A l'homme.) Et toi, viens avec moi. (Tiretta et l'homme entrent par la porte qui ouvre sur l'escalier, suivis des yeux par Picolet.)

PICOLET, regardant la maison de Colette.  
 Tout est fermé! pas de lumière! Tant mieux!  
 TIRETTA, rientant.  
 Là!  
 PICOLET.  
 Tiens! qu'avez-vous donc fait de notre compagnon?  
 TIRETTA.  
 Il est caché en bas de l'escalier... près d'une porte qui donne sur la berge...  
 PICOLET.  
 Ah! ah!... Comme ça, c'est toujours convenu... si la créole...  
 TIRETTA.  
 Avez-vous envie que le chevalier la présente demain à l'hôtel?...  
 PICOLET.  
 Pas le moins du monde; mais...  
 TIRETTA.  
 Mais qu'elle obéisse donc à Hanouman, qu'elle consente à partir ce soir même, sinon...  
 PICOLET.  
 C'est juste, au fait! S'il lui arrive malheur, ça sera sa faute... (Ici Hanouman paraît à gauche, marchant vers la maison de Rigobert.)  
 TIRETTA, à Picolet.  
 Taisez-vous, on marche sur le quai, (il a ouvert la porte.) C'est Hanouman!... il ne faut pas qu'il vous voie.  
 PICOLET.  
 C'est juste... (Montrant la porte de la chambre de Madeleine.) Eh bien, si j'entrerais là?...  
 TIRETTA, ouvrant la porte de fond.  
 Non!... de ce côté.  
 PICOLET.  
 Oh! je n'y tiens pas... (A part.) Pourvu que je puisse entendre ce qu'ils vont dire. (Il entre.)

SCÈNE VI.

TIRETTA, HANOUMAN, puis FLAVIE.

TIRETTA, à Hanouman qui entre par la porte de la rue.  
 Vous êtes exact, c'est bien! Vous savez ce que vous avez à dire à mademoiselle Flavie de Presles? (Il ouvre la porte de l'escalier.) Elle vous attend... Montez.  
 HANOUMAN, gravement.  
 Pardon! Avant tout, quelques mots, je vous prie.  
 TIRETTA.  
 Quelques mots!.. A quel sujet?  
 HANOUMAN.  
 Mais au sujet de ce que je viens faire ici.  
 TIRETTA, étonné.  
 Hein! Eh! ne vous ai-je pas tout expliqué déjà, tantôt? Encore une fois, mademoiselle de Presles vous attend.... Hâtez-vous! il le faut! je le veux.  
 TIRETTA, avec hauteur.  
 Vous le voulez! Ah ça! mais, monsieur Tiretta, vous ne m'aviez pas prévenu en me transformant, pour tous, en fils de famille, que je devais me résoudre à n'être, pour vous, qu'un esclave... presque qu'un valet?  
 TIRETTA, à part.  
 J'ai été trop vil! (haut.) Vous vous méprenez, Hanouman, je n'ai jamais eu la pensée de commander en maître à celui que je considère, au contraire, comme mon égal... mon associé!

HANOUMAN.  
 Dites donc votre complice... l'expression est plus juste... Tenez.. Tiretta, vous m'aviez affirmé, en m'assignant un rôle dans cette intrigue, que votre but n'avait rien que de louable?

TIRETTA.  
 Eh bien! En quoi vous ai-je menti? N'est-il pas vrai que si... celui qui n'est plus... revenait aujourd'hui en ce monde, il ne pourrait que vous remercier d'avoir déjoué la cupidité de son meurtrier?...  
 HANOUMAN.

Vous croyez? Et croyez-vous aussi que Pascal de La Garde me remercierait de voler à sa mère les baisers... qu'elle lui réservait?

TIRETTA.  
 Pourquoi pas? Des baisers... volés ou non... ne valent-ils pas des larmes?

HANOUMAN.  
 Mais... cette malheureuse femme que je viens tromper ici, comme j'ai trompé l'autre là-bas!..

TIRETTA.  
 Eh bien! ne vaut-il pas mieux aussi, pour celle-là, qu'elle croie son amant infidèle que de le savoir mort!  
 HANOUMAN, souriant.  
 Oui! oui! Oh! je sais que vous n'êtes jamais à court de belles phrases, maître Tiretta, pour me prouver que nous agissons... sinon loyalement du moins, humainement!...

TIRETTA, lui montrant la porte de l'escalier.  
 Alors...  
 HANOUMAN.  
 Attendez! je n'ai pas fini. Si mademoiselle de Presles n'était pas dupe de ma ressemblance avec Pascal de La Garde, que feriez-vous?

TIRETTA, avec impatience.  
 Mais je vous l'ai dit aussi!  
 HANOUMAN.  
 Non! Et c'est justement parce que vous ne me l'avez pas dit que je vous le demande.

TIRETTA, embarrassé.  
 Ce que je ferais... Mais, à quoi bon nous inquiéter à l'avance d'une impossibilité! Soyez adroit, intelligent... et il ne dépend que de vous de réussir!

HANOUMAN.  
 Mais si je ne réussissais pas?

TIRETTA.  
 Alors... alors nous aviserions... nous chercherions. Hanouman, songez-y, cette entrevue avec la créole est la dernière épreuve. Quelques efforts encore, et nul obstacle ne vous arrêtera plus dans la route brillante où je vous ai lancé.

HANOUMAN, avec tristesse.  
 La route brillante!..  
 FLAVIE, sortant de la chambre du fond, en haut.  
 Il ne vient pas. (Neuf heures sonnent.) Neuf heures! Il ne peut tarder maintenant.

TIRETTA.  
 Allons! si vous êtes devenu tout d'un coup si dédaigneux de la fortune, des honneurs, ne pensez-vous pas, du moins, que mademoiselle Edmée de Croixmare mérite qu'on se donne quelque peine pour la posséder?

HANOUMAN, tressaillant.  
 Edmée!...  
 TIRETTA.  
 Ah! ah! ce nom retentit dans votre cœur, n'est-ce pas? Eh bien, un peu d'audace, et mademoiselle Flavie de Presles retourne aux Antilles, et Edmée est à vous...

HANOUMAN, dans une sorte de délire.  
 Venez! mais venez donc! (Ils montent.)  
 PICOLET, paraissant au fond, en bas.  
 Tiens! tiens! Mais le bohémien vaut mieux que je ne croyais, décidément! et, à l'occasion, je m'en souviendrai!

FLAVIE, en haut.  
 Oh! je ne me trompe pas; on monte l'escalier... Oui, oui... (Se levant en chancelant.) Mon Dieu! comme mon cœur bat! On dirait que j'ai peur!.. Peur! quand je vais revoir mon bien-aimé? (Hanouman et Tiretta paraissent sur le palier.)

TIRETTA, à voix basse.  
 C'est là... frappez... (Hanouman frappe, Tiretta redescend.)  
 FLAVIE.  
 C'est lui! (Elle court ouvrir, Hanouman entre. — Avec un cri de joie et se précipitant dans ses bras.) Ah! Pascal! Pascal! Te voilà!..

SCÈNE VII.

HANOUMAN, FLAVIE, en haut, TIRETTA, PICOLET, en bas, puis URBAIN et ROLAND.

TIRETTA, à moitié de l'escalier, à Picolet.  
 Je veille en haut... vous, demeurez là, et, au premier appel, soyez prêt!

PICOLET.  
 Oh! soyez tranquille, je ne m'endormirai pas. (Hanouman doucement dépose Flavie sur une chaise, et se tient debout devant elle. — Le flambeau, placé sur la table derrière Hanouman et Flavie, éclaire à peine leurs traits. — Pendant tout ce qui suit, Tiretta écoute à quelques pas du palier. — Picolet est en bas sur la première marche de l'escalier.)

FLAVIE, tout en larmes.  
 C'est toi! Enfin, (Lui mettant la main sur la bouche.) Oh! ne parle pas encore, ami... Laisse-moi te dire d'abord pourquoi je suis ici; pourquoi j'y suis venue avant d'en avoir reçu l'ordre, la permission... Pascal! ma vie, mon honneur! le jour où tu parlais, le jour des adieux, lorsque je me trouvais

seule, toute seule dans ma maison déserte, avec ton souvenir et mes larmes, sais-tu ce qui arriva? Eh bien, vois-tu, je sentis tout de suite que le sacrifice que je m'étais imposé était au-dessus de mes forces, et que j'avais été folle en consentant à cette séparation, et que j'allais mourir!... Mourir loin de toi!... A cette pensée, ma tête se perdit, et je courus vers le port. Le bâtiment qui t'emportait était déjà bien loin, bien loin!... Ce n'était plus qu'un point noir à l'horizon! Mais, il y avait là, devant moi, un autre navire qui allait, à son tour, mettre à la voile pour la France!... J'appelai un pêcheur, et, en quelques minutes, je fus à bord de ce navire. Le capitaine refusait de me recevoir!... Il avait, disait-il, un nombre suffisant de passagers; mais, je le pria!... Je le suppliai à mains jointes, je me jetai à ses genoux, et... (Tombant aux genoux d'Hanouman.) et maintenant, je suis aux tiens, Pascal!... Gronde-moi, si tu veux, pour me punir d'avoir manqué de force, de courage; mais, après, dis-moi que tu m'aimes toujours, et que tu me pardonnes! (Sur ces derniers mots, Flavie a voulu prendre la main d'Hanouman.)

HANOUMAN, d'une voix émue.

Flavie! relevez-vous, je vous en conjure!... Certes, il y aurait de la cruauté de ma part à vous reprocher votre conduite. Cependant, je vous l'avouerai, je regrette... que vous soyez venue... et... c'est pour vous, surtout, que je... le regrette...

FLAVIE.

Pour moi... surtout?... Qu'est-ce que tu veux dire?...

HANOUMAN.

Je veux dire... que... pour de... graves motifs que... je désirerais vous taire... il serait possible que votre présence ici fût un obstacle à... mon bonheur, à ma fortune!

FLAVIE, stupéfaite.

Hein?... Oh! j'ai mal entendu!... Quand je couvre tes mains de baisers et de larmes, il est impossible... Allons! allons!... tu veux me punir, n'est-ce pas... de n'avoir pas attendu ta lettre pour quitter Port-Royal?... Oh! mais ne sois pas trop sévère, va!... J'ai tant pleuré depuis que je ne t'ai vu, que, lorsque je te revois, tu me dois bien un sourire!... (Après un temps.) Rien! rien!... Oh! tu me fais bien mal!...

HANOUMAN, très-ému.

Pauvre femme!... Je vais vous en faire plus encore!

FLAVIE, tremblante.

Qu'est-ce que vous allez donc me dire? Qu'est-ce qui s'est donc passé dans cette journée fatale?... et depuis que vous avez revu votre mère, ne lui avez-vous pas tout avoué ainsi que vous me l'aviez promis?

HANOUMAN.

Si fait... mais...

FLAVIE.

Mais... mais quoi?... Elle me repousse?... Est-ce cela? Parlez! mais parlez donc! Si vous devez me tuer, du moins, ne me torturez pas...

HANOUMAN.

Eh bien... nous avons fait un rêve, là-bas!

FLAVIE, l'œil hagard.

Un rêve!...

HANOUMAN.

Oui, car en acceptant les titres et les richesses que m'a légués mon père adoptif...

FLAVIE.

Eh bien?

HANOUMAN.

Il me faut accepter aussi les conditions auxquelles ces richesses et ces titres m'ont été donnés... (Flavie le regarde sans répondre.) Je dois donc être l'époux d'une autre... Ma mère l'exigeait, et... j'ai promis... j'ai juré...

FLAVIE, avec un délire fiévreux, qui augmente peu à peu.

Ce n'est pas vrai...

HANOUMAN.

Mais, je vous dis...

FLAVIE, sans larmes.

Je te dis, moi, que tu mens!... C'est un jeu cruel... Je ne sais pas ce que c'est... c'est peut-être une épreuve... Tu as peut-être voulu savoir ce qui se passerait en moi à la pensée de te perdre... Est-ce cela?... Eh bien, sache-le donc!... A cette pensée, mon sang se glace, mon cœur s'arrête, ma raison s'égaré!...

HANOUMAN, à part.

Oh! c'est horrible!...

FLAVIE.

Tu parles d'épouser une autre femme?... Mais, est-ce que je ne te connais pas trop bien pour n'être pas certaine que cela est impossible?... Est-ce que c'est toi, mon Pascal, qui, par ambition, serais capable de fouler aux pieds, aujourd'hui,

celle que tu adorais hier?... celle qui a pleuré avec toi dans le passé, souri avec toi à l'avenir?... Ah! tiens! tu disais tout à l'heure que nous avions fait un rêve, là-bas... Je commence à croire que c'est maintenant que j'en fais un... et un affreux!... Oui, oui, cet abandon dont tu me menaces... ce mariage projeté... tout cela n'est que mensonges!... Renoncer à toi, moi!... Ah! ah! renoncer à toi!... Mais j'irais plutôt l'arracher des bras de ta mère!...

HANOUMAN.

Flavie! (Sur les derniers mots de Flavie, Tiretta, qui était près de la porte, a fait un mouvement de colère.)

HANOUMAN, regardant du côté de la porte, à part.

Ce bruit!... Mais il y a quelqu'un, derrière cette porte! C'est Tiretta!... (Frappe d'une inspiration.) Ah!... je devine tout!... si elle ne part pas... il la tuera!... Ah!... mais je la sauverai malgré elle!... (Se jetant aux pieds de Flavie.) Flavie! je vous en conjure, écoutez-moi!... Un jour, peut-être, plus tard, vous saurez tout... Mais aujourd'hui, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde... au nom de votre amour, même, ne résistez pas! Voyez, je suis à vos pieds, à mon tour... Je vous supplie, je vous implore! Abandonnez-moi!... Il le faut, Flavie, il le faut! Quittez Paris!... quittez la France! retournez aux Antilles!... Il y va de mon repos... il y va de votre existence! (Dans l'élan de sa prière, Hanouman, à genoux devant Flavie, et lui pressant les mains, s'est placé de façon que la lumière éclaire en plein son visage.)

FLAVIE, qui, pendant les derniers mots d'Hanouman, l'a considéré avec stupéur; se levant vivement.

Ah!

HANOUMAN.

Qu'avez-vous?

FLAVIE, avec terreur.

Mais, je ne me trompais pas, tout à l'heure, en disant que ce n'était point Pascal de La Garde qui me parlait!... Vous n'êtes pas Pascal de La Garde!

HANOUMAN, se relevant.

Grand Dieu!... (Dans sa précipitation, Hanouman a heurté la table sur laquelle est posé le flambeau; le flambeau tombe et s'éteint. — En ce moment, et sur un geste de Tiretta, Picolet disparaît par l'escalier qui conduit à la berge.)

FLAVIE, marchant sur Hanouman, dans l'ombre.

Non, non, tu n'es pas Pascal de La Garde; tu as ses traits, sa voix, mais tu n'as pas son regard, mais tu n'as pas son âme... Qui donc es-tu?...

HANOUMAN.

Taisez-vous!...

FLAVIE, le saisissant.

Me taire!... te laisser fuir!... Oh! non!... il faut que je sache... On viendra à mes cris... (Criant.) A moi! à moi! (La porte s'est ouverte, et Tiretta est entré; sa main s'est posée sur l'épaule de Flavie, qui pousse un cri et lâche Hanouman.)

FLAVIE, d'une voix étranglée.

Au secours!... au... au... (Sa voix s'éteint tout à fait. — La créole tombe évanouie dans les bras de Tiretta.)

HANOUMAN, voulant s'élançer.

Ah!

TIRETTA, à Hanouman.

Partez... (En ce moment, Urbain et Roland paraissent sur le seuil de la boutique, avec Colette.)

URBAIN.

Merci et adieu!

ROLAND.

Oh! nous sommes forts, maintenant... (Colette rentre chez elle.)

TIRETTA, à Hanouman, qui n'a pas bougé.

Partez donc, vous dis-je!

HANOUMAN.

Mais que voulez-vous faire de cette femme?

TIRETTA.

Vous le saurez!

HANOUMAN.

Mais elle se meurt! (Roland frappe en bas.)

TIRETTA.

On frappe en bas! (Les coups redoublent.) Quels que soient ceux-là, éloignez-les, on nous sommes perdus. Allez! mais allez donc!... (Hanouman, poussé par Tiretta, descend l'escalier en chancelant; quand il est en bas, la porte de l'escalier se referme sur lui, poussée par Tiretta.) Oh! cette porte fermée! Je ne me trompais pas! La malheureuse! ils vont la tuer!

ROLAND, gaiement, en dehors.

Ouvrez!

HANOUMAN, à demi fou, regardant du côté de la porte de la rue.

Ah!... et de ce côté!... Que faire?... Oh! quelle nuit.

ROLAND, frappant.

Eh! Rigobert! logeur maudit, ouvre donc! (pendant ce qui précède, Tiretto, aidé de l'homme, a enlevé Flavie toujours évanouie, et tous deux se sont engagés dans l'escalier. — Au dernier mot de Roland, ils sont arrivés en bas et disparaissent avec Picolet qui les attendait par l'issue qui donne sur la berge. — On entend un gémissement.)

HANOUMAN, se retournant en frémissant.

Un cri!... Il va s'élançer une seconde fois du côté de l'escalier. — Avec terreur, et s'élançant vers la porte de la rue.) Oh! qu'ils n'entrent pas! (Il ouvre.)

SCÈNE VIII.

URBAIN, ROLAND, au dehors; puis HANOUMAN, et ensuite LE CHEVALIER DE FORQUEROLLES, TIRETTA, presque aussitôt, dans la maison.

HANOUMAN, pâle et prêtant toujours l'oreille du côté où le cri s'est fait entendre.

Que voulez-vous, messieurs?

URBAIN.

Vous dire deux mots, monsieur.

ROLAND.

Où à la belle étoile, où dans cette caverne!

HANOUMAN.

Ici, messieurs, ici!

ROLAND.

Soit! nous serons brefs, monsieur: mon ami Urbain aime mademoiselle Edmée, que vous voulez épouser en dépit des serments que vous avez faits à mademoiselle Flavie de Presles, venue tout exprès de la Martinique en France pour vous rappeler la foi jurée. Vous quittez à l'instant mademoiselle de Presles? que lui avez-vous dit? qu'avez-vous décidé? (Hanouman ne répond pas.)

FORQUEROLLES, qui arrivait, se jettant dans l'ombre en apercevant les trois hommes. Avec rage.

Hanouman est venu?... Oh!... j'arrive trop tard, sans doute...

HANOUMAN, revenant à lui.

Plait-il?

ROLAND.

Vous ne répondez pas, monsieur? Eh bien, nous allons le demander à mademoiselle Flavie elle-même... (Il veut entrer.)

HANOUMAN, même jeu, et lui barrant la route, la main sur la garde de son épée.

Je vous le défends!

ROLAND.

Ah! (Il défait son gant.)

URBAIN.

Oh! cela me regarde! (Il jette son gant à Hanouman.)

HANOUMAN, avec rage.

Monsieur, demain, à sept heures, au bois de Vincennes!

ROLAND.

Sept heures du matin?

HANOUMAN.

Du soir, monsieur!

ROLAND.

Ah! bien! Comme cela, vous aurez le temps de faire votre testament.

HANOUMAN.

Je vous salue, messieurs!

URBAIN, saluant.

Monsieur!

ROLAND, en sortant.

Ah! c'est mal, Urbain! J'avais là une occasion de m'acquitter, et tu me l'enlèves!... Enfin, je te revaudrai ça! (Il s'éloigne.)

SCÈNE IX.

TIRETTA, HANOUMAN, puis COLETTE et PICOLET.

(Tiretto est venu sur le seuil de la porte, et, sans être vu, regarde partir Roland et Urbain.)

HANOUMAN, qui les suit aussi des yeux.

Enfin!... (Apercevant Tiretto.) Ah! vous allez donc m'apprendre!

TIRETTA, bas.

Retournez à l'hôtel, j'y serai en même temps que vous...

HANOUMAN, résistant.

Mais, cette femme?

TIRETTA.

Je vous dirai tout.

HANOUMAN.

Ah! misérable! vous mentez!... Vous ne me direz rien!... Vous n'oserez rien me dire!

TIRETTA.

Mais...

HANOUMAN.

Mais, peu m'importe maintenant!... Je sais ce qu'il me reste à faire! (Il sort vivement par le fond.)

TIRETTA.

Il est fou!... Mais je veillerai sur lui.

PICOLET, entrant en se frottant les mains, à part.

Le chenapan! m'a-t-il donné du mal!

TIRETTA, apercevant Picolet.

Ah! Picolet!... Eh bien?

PICOLET, jouant l'émotion.

C'est fait!

TIRETTA.

Ne tremble donc pas ainsi!.. Voyons, es-tu remis?... Pas de ces bêtises-là devant le monde, au moins... Nous serions gentils...

PICOLET.

Oui... c'est vrai... vous avez raison; un moment de faiblesse... Vous comprenez, quand on n'en a pas l'habitude...

COLETTE, sur le seuil de sa porte, à part.

Picolet!... Avec qui est-il?

TIRETTA.

Oublie tout cela... Ne songe plus qu'à une chose, c'est que nous serons riches, car elle ne parlera pas!

PICOLET, d'un ton singulier.

\* Non, non, elle ne parlera pas...

COLETTE, avec horreur.

Qui donc?... qui donc?... (Elle rentre vivement chez elle sur un mouvement des deux hommes. — En ce moment, Madeleine paraît sur le seuil de la porte du fond, sa lumière à la main.)

TIRETTA.

J'aurai encore besoin de toi... Tu vas me suivre!

PICOLET.

Encore!

TIRETTA.

Il faut empêcher un duel entre Hanouman et Urbain.

PICOLET, vivement.

Un duel! Ah! c'est différent...

TIRETTA.

Viens donc!

PICOLET, en sortant, regarde du côté de la boutique.

Ah! Colette! Colette! je suis bien heureux, va!... Quant à toi, grelin! tu ne m'échapperas pas! (Tiretto l'entraîne et disparaît avec lui.)

MADELEINE.

Je n'entends plus de bruit, ils sont partis, sans doute! Mon Dieu! j'ai peur!

COLETTE, qui est sortie dès que les deux hommes ont disparu.

Oh! c'est horrible! horrible!... « Elle ne parlera pas! » disaient-ils... Sainte Vierge! si c'était... mademoiselle Flavie de... Oh! je le saurai... je le saurai... (Elle se traîne jusqu'à la porte, qu'elle ouvre.)

MADELEINE, avec un cri.

Ah!

COLETTE.

Taisez-vous!... taisez-vous!... et suivez-moi! (Elle commence à monter l'escalier, suivie par Madeleine, qui tient la lampe.)

FORQUEROLLES.

Oh! Picolet m'a trahi! (Il entre dans la pièce du bas, et écoute.)

COLETTE, entrant dans la chambre, au premier.

Mademoiselle Flavie! mademoiselle Flavie!... Personne!... Je tremble!

MADELEINE.

Oh! je comprends tout! Tout à l'heure, ces voix... puis ce cri!... Ah! ils l'ont tuée!

COLETTE, tombant dans les bras de Madeleine.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Morte!... Que faire, maintenant, que faire?... Ah! ce duel! Demain, à sept heures, au bois de Vincennes, ont-ils dit. Rigobert et ses émoucheis seront avec eux!

## ACTE CINQUIÈME.

## PREMIER TABLEAU

## LES ÉMOUCHETS.

Une clairière du bois de Vincennes : à droite et à gauche, le bois avec ses taillis; par l'éclaircie laissée entre les ramures, on aperçoit Paris à l'horizon.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIAS, GARDES, BUCHERONS, FEMMES, ENFANTS.

(Repos des bûcherons : les uns dorment, les autres finissent de déjeuner; les gardes forestiers arrivent.)

PREMIER BUCHERON.

Tiens, c'est vous, monsieur Mathias!

MATHIAS.

Bonjour, les amis, bonjour!

PREMIER BUCHERON.

Où allez-vous donc, si bien astiqué que ça, ce matin?

MATHIAS.

Au carrefour de la Croix. Il y a inspection du garde général.

PREMIER BUCHERON.

C'est donc ça que vous avez l'air si pressé?

MATHIAS.

Eh! mon Dieu, oui, gamin!... Au revoir, les amis, au revoir! (Les gardes s'éloignent.)

DEUXIÈME BUCHERON.

Les enfants, v'la l'heure de reprendre la cognée... et, pour les ménagères, l'heure de retourner au logis... Allons! allons! à la besogne! (Tout le monde s'éloigne.)

## SCÈNE II.

RIGOBERT, entrant.

C'est ici le lieu du rendez-vous!... Le chevalier m'a dit, en me donnant cette bourse : (Il a fait sauter dans sa main.) « Rigobert, il faut que tes émouchets me débarrassent de cet odieux bohémien, et, si tu réussis, tu recevras dix fois cette somme. » Le chevalier est bonne paye, nous allons agir en conséquence. (Il donne deux légers coups de sifflet, et, derrière les fourrés, les fagots, on voit apparaître les émouchets.) Vous êtes à vos postes? Bien! Attention! Dès que je donnerai le signal, l'épée au vent et pas de quartier!

UN ÉMOUCHET.

C'est entendu!

RIGOBERT.

On vient! (Ils se cachent. — Picolet arrive.)

## SCÈNE III.

PICOLET, seul.

Les bûcherons m'ont dit que je trouverais les gardes au carrefour de la Croix; mais, il est plus de deux heures... et ce duel, qui est pour trois!... Les gardes devraient être prévenus depuis longtemps!... Mais, c'est que je n'ai plus de jambes, moi, il n'y a pas à dire!... Toutes ces émotions, ces terreurs, et, avec ça, cette matinée entière passée à chercher Colette, dans tout Paris!... Qu'est-elle devenue? Pourquoi n'était-elle pas chez elle? Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur!... (Avec colère.) Ah! c'est la fatalité qui m'a conduit, l'autre jour, dans cette auberge... Voyons! acquittons-nous bien vite de ma commission, et, quand je n'aurai plus rien à redouter pour M. Urbain... (Il va sortir, et s'arrête. — Regardant au loin, à gauche. Avec un cri de joie.) Ah! mais, je ne me trompe pas, cette femme qui vient là, c'est Colette! Colette, dans le bois de Vincennes! Qu'est-ce que ça signifie?

## SCÈNE IV.

PICOLET; COLETTE est entrée sans le voir; il court à elle.

PICOLET.

Où vas-tu donc, Colette?...

COLETTE, surprise.

Picolet!... (Elle recule.)

PICOLET.

Eh bien, quoi donc? Tu me fais?... Mais, tu as les yeux rouges!... Tu es toute pâle!... Que t'est-il arrivé?... Et, encore une fois, où donc vas-tu?

COLETTE.

Chez ma mère! Je retourne pour toujours auprès de celle que je n'aurais jamais dû quitter!

PICOLET, stupéfait.

Pour toujours! Comment, tu retournes pour toujours chez tes parents?

COLETTE.

Oui!...

PICOLET.

Et tu quittes Paris pour jamais?

COLETTE.

Pour jamais!

PICOLET.

Eh bien, alors, et moi?... Tu m'abandonnes donc?

COLETTE, avec force.

Oui!...

PICOLET, stupéfait.

Oui!... Ah ça, mais, j'ai la fièvre, moi, bien sûr... J'ai mal entendu, mal compris... tu n'as pas dit que nous ne devions plus nous revoir, Colette?

COLETTE.

Si, je l'ai dit, et je vous la répète.

PICOLET, avec des larmes.

Mais ce n'est pas possible! Mais pour que nous ne nous revoyons plus, Colette, il faudrait que l'un de nous deux fût mort. Ne plus nous revoir?... Mais, mon Dieu! tu ne m'aimes donc plus?... (Colette éclate en sanglots. — Picolet tombe à genoux devant elle.) Des larmes?... Tu pleures?... Oh! tu vas parler, n'est-ce pas?... tu vas m'apprendre?...

COLETTE, qui allait parler, s'arrêtant tout à coup.

Non, non, je ne veux pas...

PICOLET, pleurant.

Mais qu'ai-je donc fait?...

COLETTE.

Oh! vous le savez bien.

PICOLET.

Je le sais bien!... Mais non!... Colette, je t'en conjure!...

COLETTE, avec un cri.

Laissez-moi, ne me touchez pas... Je ne veux pas que vos mains me touchent!...

PICOLET.

Mes mains?...

COLETTE, après un violent effort.

J'étais, hier au soir, près de la maison de Rigobert... Je vous ai vu, je vous ai entendu!... (Elle sanglote.)

PICOLET, troublé.

Tu m'as vu... tu m'as entendu?... Eh bien!., qu'est-ce que je disais?... qu'ai-je fait?...

COLETTE.

Vous l'avez oublié?... Demandez à Tiretta, votre complice, il s'en souviendra peut-être, lui!...

PICOLET.

Colette!...

COLETTE.

Qu'avez-vous fait tous deux de mademoiselle Flavie de Presles?...

PICOLET.

C'est donc d'elle que... Et tu as pu croire?...

COLETTE.

Mais, j'ai tout entendu, vous dis-je; et quand vous avez été parti, je suis entrée dans cette maison maudite; la chambre de mademoiselle Flavie était déserte... Alors, j'ai perdu la tête, je me suis enfuie... J'ai couru sans savoir où... Je suis arrivée à la rivière, et j'ai eu l'idée de...

PICOLET, avec effroi.

Colette!...

COLETTE.

Une pensée m'a retenue.

PICOLET.

Notre enfant?...

COLETTE, avec désespoir.

Notre enfant!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

PICOLET, frémissant.

Ah! Colette!... Colette!... (Il sanglote.)

COLETTE, émue.

Mais alors, parlez donc... parlez donc... Vous voyez bien que je meurs, vous voyez bien que je deviens folle!...

PICOLET.

Calme-toi!... Calme-toi, ma Colette, ma bien-aimée!... Voyons, regarde-moi!... Est-ce que j'ai l'air d'un bûcheron!

d'un scélérat?... Après tout, ce que je t'ai dit hier... tu sais bien... Comment peux-tu croire?... (La prenant dans ses bras.) Mais regarde-moi donc?... Est-ce qu'il y a de la honte dans mes yeux?... Mais ces larmes, qui tombent sur tes mains, ce n'est pas le remords qui les fait couler... Enfin, Colette, est-ce que, si ces mains-là avaient versé le sang, elles oseraient encore presser ainsi les tiennes?... Colette, je t'en supplie!... ne pars pas... mais, ne m'interroge pas non plus... Attends à demain... Il y va de notre fortune... Ne pars pas... ne pars pas.

COLETTE, avec horreur.

De notre fortune!... Oh!

PICOLET.

Demain... demain, tu sauras tout...

COLETTE.

Demain... C'est aujourd'hui que je veux tout savoir... aujourd'hui même, à l'instant... Vous ne répondez pas?...

PICOLET, la retenant.

Colette!... Oh! après tout, il arrivera ce qui pourra, mais je ne veux pas que tu t'éloignes en me mandissant!... Tu veux tout savoir?... Eh bien, soit. J'ai tué quelqu'un en effaj, Colette!... (Sur un mouvement de Colette.) Attends donc!... Mais, ce quelqu'un, était un brigand qui voulait assassiner mademoiselle Flavie!...

COLETTE, avec joie.

Ah! Alors, mademoiselle Flavie!...

PICOLET.

Eh! elle se porte aussi bien que toi et moi! parbleu, la chère demoiselle... et mieux que cela, encore!... Si tu savais tout ce que j'ai fait, Colette!... Oh! il n'y a pas qu'elle qui se porte bien, maintenant, Dieu merci!

COLETTE.

Que voulez-vous dire?

PICOLET.

Je veux dire que... (Apercevant Tiretta au fond.) Ah! Tiretta!...

COLETTE, qui a suivi son regard.

Ah! cet homme!... encore cet homme!... Et vous avez pâli à sa vue!... Ah! vous une mentie, sans doute!... Adieu! (Elle s'enfuit, Picolet veut la suivre, et se trouve en face de Tiretta.)

TIRETTA, l'arrêtant.

Les gardes sont-ils prévenus.

PICOLET, à moitié fou.

Pas encore!

TIRETTA.

Malheureux! Mais les deux adversaires seront ici tout à l'heure, et si Hanouman succombe, c'en est fait de nous.

PICOLET, à part.

Et si c'est M. Urbain, mademoiselle Edmée en mourra! (Haut.) Je cours!... (Avec douleur.) Mais, Colette! Colette!... Ah! au fait, tant pis; puisqu'elle a pu me croire un méchant, qu'elle pleure un peu aujourd'hui, demain, je la consolerai! (Il sort en courant.)

## SCÈNE V.

TIRETTA; HANOUMAN, TULLÉ.

TIRETTA, à part.

Oh! à tout prix, il faudra gagner du temps... (Apercevant Hanouman.) Et même, si je pouvais...

TULLÉ, à Hanouman.

Ces messieurs ne sont pas encore arrivés?... Nous ne sommes pas en retard.

HANOUMAN, réveur.

Attendons...

TIRETTA, s'avançant.

Monsieur de La Garde?..

HANOUMAN, après un mouvement qu'il réprime aussitôt. — A part.

Encore ce misérable!...

TIRETTA.

Je désirerais vous dire un mot.

HANOUMAN, à Tullé.

Vous permettez, monsieur... (Tullé s'incline. — Hanouman à Tiretta.) Que me voulez-vous?...

TIRETTA, bas.

Je veux faire un nouvel appel à votre raison, une nouvelle tentative.

HANOUMAN.

Pour m'engager à éviter ce combat, n'est-il pas vrai? Oui, vous voulez me faire commettre une lâcheté après m'avoir rendu le complice d'un assassinat.

TIRETTA.

Mais songez donc...

HANOUMAN, avec une colère sourde.

Je songe que la Providence m'avait abandonné, le jour où j'ai consenti à vous suivre sur la route fatale que vous me désigniez, sur cette route dans laquelle il y a du sang à cette heure. Je songe aussi que, puisque je suis Pascal de La Garde, je dois me conduire en gentilhomme... Je me battrais.

TIRETTA.

Mais si le sort vous était contraire... Enfin, cela peut arriver.

HANOUMAN, avec un sourire amer.

Et cela arrivera, je vous le jure!

TIRETTA.

Que dites-vous?...

HANOUMAN.

Je dis, monsieur Tiretta, que, comprenant aujourd'hui que cette comédie sacrilège dans laquelle le crime a déjà joué son rôle, si ce n'est pas l'épée d'Urbain qui la dénoue, il faudra que ce soit le glaive du houxreau; je me suis juré de ne pas me défendre, et de mourir.

TIRETTA.

Malheureux!... Mais...

HANOUMAN, apercevant Urbain et Roland.

Ce sont eux... plus un moi!...

TIRETTA, à part, avec rage.

Oh! Et Picolet qui ne revient pas!...

## SCÈNE VI.

ROLAND, URBAIN, HANOUMAN, TIRETTA, puis quelques BUCHERONS, puis après LES ÉMOUCHETS, et, peu après, LES GARDES, avec PICOLET.

ROLAND, saluant.

Excusez-nous, messieurs, de vous avoir fait attendre, mais nous avions aperçu de loin des gardes du bois, et, pour les dépister, nous avons dû faire un assez long détour... (On se salue. Urbain et Hanouman retirent leurs habits. Roland, bas à Urbain.) Allons, Urbain, oublie ce que tu me disais tout à l'heure, entends-tu bien. Pas de sottises! Ne te préoccupe pas en ce moment de ton mariage. Il manquerait, disais-tu, si tu tuais ton adversaire, mais il manquerait bien mieux encore si ton adversaire te tuait. Ainsi donc, l'épée au vent!... Le vin est tiré, il faut le boire!... (Par réflexion.) Tiens, je vais proposer au second de trinquer avec moi... (S'avançant et saluant.) Monsieur, dans les grandes occasions, je suis gentilhomme... Je me nomme Roland, vicomte de Kervieux...

TULLÉ.

Et moi, monsieur, Horace, vicomte de Tullé!...

ROLAND.

C'est au mieux... Vous plairait-il, monsieur, de faire faire connaissance à nos deux épées?

TULLÉ.

Très-certainement, monsieur, si cela peut vous être agréable.

ROLAND.

Mille grâces!...

TIRETTA, qui est remonté, à part.  
Ils viendront trop tard...

ROLAND.

Allons, messieurs, chacun pour soi et Dieu pour tous! (Les quatre adversaires ont à peine croisé le fer, qu'un grand coup de sifflets retentit, et que, tout aussitôt, dix hommes l'épée à la main bondissent des fourrés, et se forment en cercle.) Par la mordieu!... Que veut dire ceci?...

URBAIN, apercevant les émouchets.

Un guet-apens!...

TULLÉ.

On veut nous assassiner?

ROLAND.

Mais ça m'en a tout l'air. Allons, messieurs, à nous!...

(Le cercle se rétrécit lentement en silence. Rigobert, le chef des émouchets s'est approché, sans être vu, de Tiretta.)

RIGOBERT, à voix basse.

Éloigne-toi, Tiretta.

TIRETTA, à part.

Rigobert!.. C'est le chevalier qui les envoie; ils sont perdus! (Les quatre jeunes gens se sont formés en cercle, et attendent, l'épée au poing, les émouchets dont le cercle se rétrécit toujours.)

RIGOBERT.

A moi!

TOUTS.

A NOUS, messieurs! (Le combat s'engage.)

ROLAND, se battant.

Ah! vous allez bien, vicomte... et moi aussi! Et d'un! (Il frappe un des émouchets qui tombe; l'émouchet tombé, avant de mourir, lui tire un coup de pistolet.) La garde basse, Urbain... Ce sont des traîtres... Couvrez-vous donc, monsieur de La Garde. (Un second adversaire tombe.) Et de deux!... (Le combat continue plus acharné.)

HANOUMAN, poussant un cri étouffé.

Ah! Dieu m'a exaucé!

ROLAND, se battant toujours sans voir qu'Hanouman est blessé.

Du courage, messieurs! du courage! (Ils sont entourés, pressés de toutes parts, ils vont succomber sous le nombre.)

PICOLET, dans la coulisse.

Par ici!... par ici!... (Tout à coup, des coups de fusil retentissent, et les gardes se précipitent en scène. — Les émouchets lâchent pied et se jettent dans les fourrés. Les gardes les poursuivent. On entend encore quelques coups de feu.)

ROLAND, redescendant.

Vrai Dieu, il était temps! j'avais une crampe dans le bras droit.

PICOLET, apercevant Hanouman, qui avait chancelé pendant quelques pas, et qui tombe tout à coup.

Ah!

ROLAND, l'apercevant à son tour et courant à lui.

M. de La Garde est blessé!

URBAIN.

Blessé!... (Tous deux le soutiennent.)

ROLAND.

Il faudrait construire un brancard pour reporter M. de La Garde à Paris...

PICOLET.

Ah! ces bûcherons!.. (Il sort en courant.)

HANOUMAN, à Tiretta.

De l'eau!... de l'eau!... Je brûle!...

ROLAND, à Tiretta.

Là-bas... à droite... une source... allez vite!

TIRETTA.

Je cours! (Il s'éloigne en courant.)

HANOUMAN, à part.

Il est parti!... Oh! j'aurai encore le temps... Oui... oui... je veux qu'on découvre le crime que j'ai servi à cacher! Mais, à qui me confier?... A qui apprendre?... (Regardant Urbain.) A lui! Oh!... lui, qui va être heureux avec elle... lui, qu'elle aime! Non! je ne veux pas rougir devant lui... (Appelant.) Monsieur Roland!

ROLAND, se baissant vers lui.

Monsieur?

HANOUMAN, tirant le portefeuille de Pascal de sa poche.

Un dernier service!

ROLAND.

Parlez!

HANOUMAN.

Jurez-moi... sur votre honneur de gentilhomme... de remettre... à madame la comtesse... à elle seule... ce portefeuille... et... ce papier... (Il a déchiré un feuillet sur lequel il écrit.)

ROLAND.

Je le jure!...

HANOUMAN, qui écrit avec peine.

Attendez!... Oh!... je n'y vois plus!... Il faut pourtant que j'aie la force... Ah!... regardez... regardez... pouvez-vous lire... ce que j'ai écrit?...

ROLAND, lisant.

« Je ne suis pas votre fils, madame, pardonnez-moi. — Hanouman! » (Paris.) Grand Dieu!...

HANOUMAN.

Silence! Vous avez juré... à elle seule... à elle seule... Ah! restez près de moi, monsieur! Par grâce! je ne suis pas si coupable que vous le croyez, peut-être, et puis, si vous saviez... c'est si triste de mourir sans un ami, sans une mère... pour vous dire un dernier adieu!... Ah!... Edmée!... Edmée!... (Il meurt.)

ROLAND, avec douleur, lui mettant la main sur le cœur.

Ah!

URBAIN, s'approchant.

Eh bien?

ROLAND.

Son cœur a cessé de battre!

URBAIN.

Mort!

TIRETTA, qui rentre, à part.

Malédiction!

PICOLET, qui a vu le mouvement de Tiretta.

A quoi pensez-vous?

TIRETTA, bas.

Je pense... que le sort est contre nous, et qu'il serait prudent, peut-être, de fuir ce soir même.

PICOLET.

Fuir!... Et pourquoi? N'avons-nous pas toujours le secret du chevalier?... Eh bien, lui, riche, à nous la richesse!

TIRETTA.

C'est vrai! (Les bûcherons entrent, dans le fond, portant un brancard de branches d'arbres.)

URBAIN, à Roland, qui rêve.

Roland, mon ami... quoique ce ne soit pas moi qui aie tué M. de La Garde... et j'en remercie Dieu, ne penses-tu pas que ma place n'est pas à la suite de ce sinistre convoi?

PICOLET, qui s'est glissé près d'Urbain et l'a entendu.

Qu'est-ce que j'entends là, monsieur Urbain!... Partir, vous?... quand bientôt madame la comtesse, toute joyeuse, vous donnera mademoiselle Edmée pour femme?

URBAIN.

Joyeuse? Madame la comtesse?... Malheureux! que dites-vous là?

PICOLET.

\* Je dis... je dis... (Apercevant Tiretta qui le regarde.) Je dis qu'il nous faut partir, messieurs, partir à l'instant même!

URBAIN.

Mais...

ROLAND, bas, à Urbain.

Mais, obéissons à M. Picolet, crois-moi, Urbain... car, ou je me trompe fort, ou il y a dans tout ceci un mystère terrible, dont notre petit clerc nous donnera bientôt le dernier mot.

ROLAND, regardant le corps d'Hanouman.

Et c'est fête ce soir à l'hôtel de Forquerolles!

## DEUXIÈME TABLEAU.

PASCAL DE LA GARDE.

Les jardins de l'hôtel de Forquerolles tout pleins de lumières : terrasses, kiosques, statues, etc.; à gauche, le commencement d'une allée sombre; au fond, l'hôtel brillamment éclairé.

## SCÈNE UNIQUE

TOUS LES PERSONNAGES.

(Au lever du rideau, les jardins sont pleins de promeneurs. On entend au loin le bruit des instruments; des valets vont et viennent en portant des plateaux chargés de sorbets et de gâteaux.)

FORQUEROLLES, sortant d'un groupe et regardant à sa montre.

Minuit! Tout est fini, sans nul doute, et, à cette heure, il n'y a plus personne ni sur le chemin de ma fortune, ni sur le chemin de mon amour!... (Apercevant Edmée qui entre avec agitation.) Edmée!... (S'avançant et saluant.) Qu'avez-vous, mademoiselle? Vous sembleriez émue?... Il y a de l'inquiétude dans vos yeux...

EDMÉE, froidement.

En effet, monsieur, et, si vous ne partagez pas cette inquiétude, je m'étonne que, du moins, vous n'en deviniez pas la cause.

FORQUEROLLES, après un mouvement.

Vous voulez parler de l'absence de M. de La Garde à cette fête... que l'on donne pour lui?... Croyez bien, mademoiselle, que cette absence me surprend tout autant que vous... ainsi que celle, non moins étrange, de M. Urbain Kirgener!...

EDMÉE, qui tressaille, à part.

De quel ton il m'a dit cela!... Il y a comme une raillerie cruelle dans ses paroles... Ce que j'ose à peine soupçonner serait-il donc pour lui une certitude?... Et une rencontre aurait-elle eu lieu entre M. de La Garde et... (Avec douleur.) Oh! cette attente me tue!... (Voyant entrer madame de Forquerolles et un invité.) Ah! madame de Forquerolles!...

FORQUEROLLES.

Qui donc donne le bras à madame la comtesse?

EDMÉE.

M. de Châteaulin!

FORQUEROLLES, avec un mouvement, à part.

Le secrétaire du lieutenant de police!



EDMÉE, à part.

Pourquoi donc le chevalier a-t-il tressailli à ce nom ?

DE CHATEAULIN, à la comtesse.

Je vous le répète, madame la comtesse, il n'y a encore, selon moi, rien de bien inquiétant dans ce retard... M. de La Garde aura été entraîné par quelques-uns des jeunes gentilshommes qui l'avaient fêté à son arrivée, et qui auront voulu le fêter encore. N'est-ce pas, monsieur le chevalier ?

FORQUEROLLES, troublé.

Mais... sans doute.

LA COMTESSE.

Dieu vous entende !

EDMÉE, à part.

Et que Dieu le ramène, et Urbain avec lui.

LA COMTESSE, à Edmée.

Tu es bien pâle, chère enfant ! Je crois que tu ne partages pas le bonheur de nos amis ?

EDMÉE, cachant son trouble.

Mais, pardonnez-moi, ma tante.

CHATEAULIN, à part.

Pauvre mère !... (Haut, et changeant tout à coup de visage sur un regard de Forquerolles.) Allons, mesdames, je vois que nous faisons beaucoup de jaloux et que d'autres amitiés vous réclament. (Il montre plusieurs invités qui semblent attendre la comtesse. Sautant.) Nous ne devons pas être égoïstes ; nous vous rendons votre liberté ! (Madame de Forquerolles a pris le bras d'Edmée. Toutes deux saluent en se perdant d'abord un peu dans les groupes, puis disparaissent tout à fait.)

FORQUEROLLES, à part.

Pourquoi cet homme est-il venu ?

CHATEAULIN, qui a lu dans le regard de Forquerolles.

Chevalier, vous vous étonnez de ma présence ici, n'est-ce pas ?

FORQUEROLLES, après un premier mouvement de surprise, souriant.

Nullement, monsieur, je m'en réjouis, voilà tout.

CHATEAULIN, sans regarder une seule fois derrière lui, pendant tout ce qui suit.

Oh ! je sais bien que votre courtoisie ne l'avouera pas ; mais, nous autres, nous avons l'habitude de lire dans la pensée humaine, et, je le répète, vous vous étonnez, à bon droit, d'ailleurs, de me voir à cette fête ; car vous savez que nos occupations laissent peu de place aux bonnes fortunes ; mais voici tout le secret : je pars demain pour la Bretagne, et je me fusse reproché de me mettre en route sans avoir fait mes adieux à madame la comtesse. (Forquerolles s'incline en souriant.) Vous voyez bien que j'avais deviné, chevalier ; car votre préoccupation de tout à l'heure a complètement disparu. (Forquerolles ne peut retenir un nouveau mouvement de surprise. — Baisant la main.) Maintenant que ces dames sont tout à fait parties...

FORQUEROLLES.

Comment le savez-vous donc ? Je ne vous ai pas vu les suivre une seule fois du regard ?

CHATEAULIN, riant.

Oh ! cela ne fait rien. J'ai des yeux derrière la tête... Maintenant, dis-je, vous saurez, chevalier, qu'il y a dans la foule une personne qui a à vous parler... et je tremble, je vous l'a vous...

FORQUEROLLES.

Comment ?

CHATEAULIN.

Cette personne n'a jeté qu'un coup d'œil de votre côté ; mais, dans cet éclair, il y avait l'annonce d'un malheur.

FORQUEROLLES, luttant contre le trouble qui l'étreint peu à peu.

D'un malheur ?...

CHATEAULIN, toujours sans se retourner, et en défrillant ses manchettes.

Tenez, cette personne approche. Elle est à deux pas derrière nous.

FORQUEROLLES, à part.

En effet.

CHATEAULIN, saluant le vicomte de Tulle, qui s'est décidé à s'approcher. A demi-voix.

Monsieur, je suis le secrétaire de M. le lieutenant général de police ; ce que vous avez à dire à M. le chevalier de Forquerolles doit-il être entendu par moi ?

LE VICOMTE, saluant.

Oui, monsieur.

CHATEAULIN, de même.

Alors, nous vous écoutons.

LE VICOMTE.

Messieurs, je suis porteur d'une affreuse nouvelle !

CHATEAULIN, à Forquerolles.

Que vous disais-je ?

LE VICOMTE.

Et je précède un funeste cortège.

FORQUEROLLES.

Expliquez-vous, monsieur.

CHATEAULIN.

Comment, chevalier, vous ne devinez pas

FORQUEROLLES.

Mais, non, sans doute !

CHATEAULIN, ne regardant jamais le vicomte.

On apporte ici, n'est-il pas vrai, le corps de M. Pascal de La Garde ?

LE VICOMTE.

Oui, monsieur.

FORQUEROLLES.

Qu'entends-je ?

LE VICOMTE.

De M. Pascal de La Garde, assassiné par les émouchets, au moment où il croisait le fer avec M. Urbain.

FORQUEROLLES.

Ah ! M. de La Garde ?

LE VICOMTE.

Il est mort !

CHATEAULIN.

M. de La Garde, assassiné au moment où il croisait le fer avec... Oui, il y a très-certainement un acte de lâcheté infâme !... M. Urbain n'aura pas voulu s'en fier à son épée, et il aura appelé des poignards à son aide ! (Forquerolles n'a eu qu'un éclair de joie dans les yeux, qu'un mouvement d'espoir sur les lèvres. De Chateaulin, qui semblait prêter l'oreille du côté du chevalier, se retournant tout à coup.) Et monsieur le chevalier pense comme moi ?

FORQUEROLLES.

Oh ! pardon, mais...

CHATEAULIN.

Oui, oui, je comprends, et j'approuve votre prudence en face d'une accusation aussi grave ; mais, cependant, dans le premier moment, vous avez été de mon avis... Je l'ai deviné à un souffle de vos lèvres.

FORQUEROLLES, cherchant à se remettre.

C'est vrai ! (A part.) Oh ! prenons garde ! (Haut.) Qui donc se chargera d'apprendre à madame la comtesse l'affreuse vérité ?

CHATEAULIN.

Vous, chevalier ; mais nous serons là pour vous aider dans l'accomplissement de ce triste devoir... pour joindre nos consolations aux vôtres, et aussi pour vous aider à venger le fils que va pleurer sa mère !... Du courage, monsieur le chevalier ! du courage ! (Il lui prend la main.)

FORQUEROLLES.

J'en aurai, monsieur !

CHATEAULIN.

C'est bien ! (On entend une rumeur.)

FORQUEROLLES.

Quel est ce bruit ?

LE VICOMTE.

On a cru devoir faire porter le corps chez monsieur le chevalier.

FORQUEROLLES, avec terreur.

Chez moi ! (Regardant au fond.) Ah ! Tiretta ! Urbain !

CHATEAULIN.

Il ne nous échappera pas, ne craignez rien ! l'hôtel est déjà cerné ! (En ce moment, un grand mouvement s'opère dans le fond, de sourdes rumeurs courent dans la foule. Urbain, Roland et Tiretta paraissent les premiers, à droite. Tiretta d'abord. Un cri retentit tout aussitôt ; la comtesse paraît.)

LA COMTESSE, écartant ceux qui la retiennent.

Mon fils ! mon fils assassiné !... Laissez-moi ! laissez-moi !

LE VICOMTE.

Madame !

EDMÉE, se jetant à son cou.

Ma tante !

LA COMTESSE.

Laissez-moi, vous dis-je ! Mon fils ! mon Pascal !... mort !... mort !...

FLAVIE, sortant tout à coup de l'allée sombre.

Ne pleurez pas, madame, cet homme n'était pas votre fils !

LA COMTESSE, avec stupeur.

Que dites-vous ?

FLAVIE.

La vérité !

TIRETTA, à part.

La créole ! fuions ! (Apercevant des soldats.) Grand Dieu !

LA COMTESSE, à Flavie.

Cet homme n'était pas mon fils ?...

FLAVIE.

Non, non, madame... Je le sais bien, moi, la fiancée de Pascal de La Garde ! moi, Flavie de Presles !

FORQUEROLLES, à part.

Flavie!

FLAVIE, allant à Tiretta.

Et, tenez, madame, demandez plutôt à ce misérable, qui a voulu me faire assassiner, pour m'empêcher de venir vous crier : « On vous ment, madame, on vous ment!... »

TIRETTA, à part, avec effroi.

Ah!

FLAVIE, marchant sur Tiretta.

Mais je ne suis pas morte, infâme! je ne suis pas morte! me voilà!... Qu'as-tu fait de Pascal de La Garde?... du fils de madame la comtesse de Forquerolles?... Qu'as-tu fait de celui que j'aime?...

LA COMTESSE.

Qu'as-tu fait de mon fils?

TIRETTA, avec effroi.

Laissez-moi! laissez-moi!...

FLAVIE.

Te laisser?... moi?... Flavie?... la créole?... Mais, regarde-moi donc?... Quand, pour lire dans ton cœur, je devrais te l'arracher de la poitrine avec mes ongles, la vérité, je la veux, il me la faut!... Qu'as-tu fait de Pascal de La Garde?... Réponds!... réponds!...

TIRETTA, épouvanté et comme fasciné, tombant un genou à terre.

Eh bien, oui... oui... je dirai tout... mais... ne me regardez pas ainsi... Vos yeux me brûlent!... ils me rendent fou!...

FLAVIE, penchée sur lui.

Parleras-tu, damné?

TIRETTA, haletant.

Eh bien, lui aussi, il est mort.

FLAVIE.

Ah!

LA COMTESSE.

Mon Dieu!

TIRETTA.

Oui, mort... tué lâchement en duel dans mon auberge, par le chevalier de Forquerolles.

FORQUEROLLES.

Malheureux! tu oses dire!...

TIRETTA.

La vérité.

FORQUEROLLES, en délire.

Cet homme le disait lui-même tout à l'heure, messieurs, il est fou!

CHATEAULIN.

Le croyez-vous, monsieur?

FORQUEROLLES.

Il n'est même pas de ma dignité de me défendre d'une pareille accusation. Cet homme est fou, vous dis-je! ou plutôt, c'est lui qui doit avoir tué Pascal de La Garde, aidé de son complice, de la ressemblance duquel il voulait profiter. C'est lui, j'en suis sûr... c'est lui! Voyons, maintenant, qui oserait dire le contraire; et qui donc, maintenant, oserait m'accuser?...

PASCAL DE LA GARDE, paraissant au fond.

Moi. (Mouvement.)

FLAVIE, avec un cri de joie.

Ah!

LA COMTESSE.

Mon fils! (Elle se jette dans ses bras.)

LE CHEVALIER, terrifié.

Lui!

PASCAL, s'avançant.

Oui, votre fils, ma mère, ma bonne mère! Votre fils, que Dieu vous rend, et pour toujours!... Ah! vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas, chevalier de Forquerolles?... et il y a là, sur ma poitrine, une blessure que vous reconnaîtrez

mieux encore!... Allons, que répondez-vous?... Osez-vous nier encore que vous êtes un lâche et un infâme?

FORQUEROLLES.

Mais...

PICOLET, surgissant de la foule.

Mais non, mais non, car me voilà aussi, moi, moi qui ai tout vu et qui dirai tout!

PASCAL, à la comtesse.

Mon sauveur, ma mère!

FLAVIE

Et le mien!

PICOLET.

Oh! oui, que je dirai tout... Et d'abord vous saurez que là-bas, à l'auberge, quand l'incendie a commencé, et comme j'allais fuir, j'ai été arrêté par une bonne pensée, celle de prier pour... (Il montre Pascal.) J'ai entendu un gémissement... j'ai sauté dans le caveau, il allait jusqu'à la rivière. J'ai emporté monsieur chez de braves gens... et, une fois là, j'ai bien eu l'idée d'aller tout dire à madame la... Mais, monsieur était entre la vie et la mort... la moindre émotion pouvait le tuer... (Pascal lui donne la main.) Merci, monsieur... et madame la comtesse après. (La comtesse lui prend la main.) Merci, madame... et mademoiselle, par-dessus le marché. (Prenant la main d'Edmée.) Chère mademoiselle! Cependant, je voulais veiller sur... (Il montre le chevalier et Tiretta.) Je me suis donc mis avec eux... Mais celui-là... (Montrant Tiretta.) a voulu tuer, mademoiselle... Pauvre demoiselle! (Il reprend la main de Flavie, et l'embrasse.) Oh! pardon! Alors, j'ai toujours eu l'air d'en être, et une fois dans le bateau, là-bas à la maison du pont Notre-Dame, il fallait choisir de mademoiselle ou de l'homme... ma foi! j'ai noyé l'homme... Mais voilà qu'arrive le guet à pens de Vincennes. Je voulais aussi sauver M. Urbain; alors, je cours prévenir les gardes... ils arrivent trop tard, puisque... (Il montre Hanouman.) Alors, ma foi, j'étais à bout... J'ai couru chez monsieur... (Il montre Châteaulin.) Il est venu, et voilà...

COLETTE, paraissant amenée par Edmée.

Picolet!

PICOLET.

Colette!

COLETTE.

Je t'aime! (Elle lui saute au cou.)

CHATEAULIN, à Forquerolles.

Voire épée...

FORQUEROLLES.

Mon épée!.. (Il la brise, et en jette les tronçons à terre.)

LA COMTESSE, à Pascal, à Flavie.

Mon Pascal! ma fille!

ROLAND, remettant les papiers à la comtesse.

Madame la comtesse, ce malheureux m'avait chargé, avant de mourir, de vous remettre...

LA COMTESSE.

Donnez. (Après avoir lu.) Mon Dieu! cet enfant volé, dont me parlait M. le comte de Forquerolles... C'était lui!...

PASCAL.

Qu'est-ce donc, ma mère?

LA COMTESSE.

Rien! (A part.) Oh! je dois être seule à prier sur la tombe de l'enfant abandonné! (Pendant cette partie de scène, le chevalier a ramassé un tronçon d'épée, qu'il a caché dans sa poitrine.)

ROLAND, bas à Urbain, qui serre la main d'Edmée.

Regarde donc.

URBAIN, qui a suivi la direction du regard de Roland.

Ah! je comprends.

ROLAND, bas.

Allons, il était écrit que pas un Forquerolles ne mourrait dans son lit. (Les soldats s'approchent du chevalier et de Tiretta. — La foule cache ce spectacle à la comtesse.)

FIN.